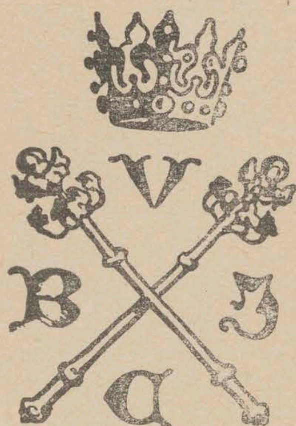




Jan Tuisma



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

Composées par feu Messire,

FRANÇOIS DE SALIGNAC, DE LA MOTTE FENELON.

Auxquelles on a joint des Remarques nécessaires pour la facilité des jeunes Gens.

Nouvelle Edition corrigée plus exactement que toutes les précédentes, et enrichie de figures en taille-douce.



A BRESLAU,
chez JEAN FREDERIC KORN l'ainé.
1791.



AU ROI.

SIRE!

J'ai cru, que voulant faire paroître cet Ouvrage dans toute ſa perfection, je devois commencer par avoir l'honneur de le préſenter à VOTRE MAJESTE. Il eut le bonheur de plaire à VOTRE AUGUSTE PERE, pour qui il fut composé. Et dans le tems, que les rares vertus de ce GRAND PRINCE l'avoient rendu l'attente & l'admiration des peuples, il ne dédaignoit pas de faire une lecture ſerieuſe de ce qui avoit amuſé ſon Enfance. Animé, SIRE, du même zéle, qui fit entreprendre cet Ouvrage, je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il Vous ſe-

ra un gage des voeux, que formoit l'Auteur pour un régne que nous commençons à voir renaître sous Vos Loix. Puisse, SIRE, tout ce qu'on voit déja reluire dans VOTRE MAJESTE', & qui fait l'espérance de la Nation, faire longtems son bonheur. Ce sont les souhaits ardens de celui, qui est avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle Serviteur et Sujet

FENELON.

AVER-



AVERTISSEMENT.

La Famille de Feu Monſeigneur l'Archevêque de Cambray donne ici une nouvelle Edition des Avantures de Télémaque, ſur un Manuſcrit Original, qui s'eſt trouvé parmi ſes papiers. Toutes les Editions, qu'on a vues juſqu'ici, ont été très-défectueuſes, & faites ſans l'aveu de l'Auteur. C'eſt une juſtice, qu'on lui rend en faiſant paroître ſon ouvrage tel, qu'il eſt ſorti de ſes mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livres à l'Imitation de l'Iliade. Outre cette diviſion nouvelle, cette Edition eſt différente en une infinité d'endroits de toutes les autres, qui ont paru. Souvent à la vérité ces différences ne regardent que le Style, & ne font qu'ajouter quelque grace au Diſcours, par un arrangement plus harmo-

nieux des paroles. Mais auſſi l'on avoit omis des choſes très-prétieuſes, & aſſez étendues qu'on a reſtituées fidélement ici ſur l'Original.

L'on a cru ne devoir pas laiſſer plus long-tems à la téte de cet ouvrage une Préface, qui y a paru, & que l'Auteur de Télémaque n'a jamais approuvée. On a mis en ſa place le Diſcours ſuivant, où l'on tâche de développer les beautés de ce poëme, & ſa conformité aux regles de l'art, & la ſublimité de ſa Morale.

Un Lecteur judicieux & attentif peut découvrir par lui-même ce que l'on doit penſer du deſſein de cet Ouvrage. Car, ou l'Auteur inconnu des REMARQUES, (qui, par hazard, nous ſont tombées entre les mains, & dont on a cru devoir faire part au public à l'occaſion de cette nouvelle Edition) s'eſt par tout éloigné du but du principal Auteur: auquel cas ſes Remarques ſont purement chimériques; ou elles ont quelque fondement dans le bons ſens, auquel on ne peut pas dire, que l'intention de l'Auteur ait été contraire: ce qui ſuffit, pour ne les devoir pas rejetter. Peut-être que les peintures de cet illuſtre Ecrivain n'ont pas

tout

tout à fait autant de rapport avec les perſonnes, d'après leſquelles elles paroiſſent faites, que l'Auteur des Remarques ſe l'eſt imaginé.

Comme on y découvre preſque à chaque page un deſſein formé de combattre les vices & les défauts des hommes par tout, où ils ſont, & que ces vices & ces défauts doivent être appliqués aux hommes corrompus, en qui ils ſe trouvent; peut-être auſſi que dans les REMARQUES on en fait, du moins en quelques endroits, l'application aux perſonnes mêmes, à qui ils ſemblent convenir le mieux. Ainſi on les donne pour ce qu'elles ſont, ſans vouloir entrer plus avant dans une diſcuſſion aſſez inutile, & ſans en prendre aucune part: c'eſt pourquoi on a ôté tous les termes odieux, laiſſant au Lecteur une pleine liberté d'en juger, & déclarant en même tems, qu'on eſt bien éloigné, en les donnant au Public, de vouloir noircir les mémoires de ceux, pour leſquels, au contraire, on conſerve beaucoup de reſpect & de vénération.

Tel eſt donc le deſſein & l'occaſion des REMARQUES, qu'on a ajoutées ici au bas des pages. Les unes ſont morales & politi-

ques; les autres ſont hiſtoriques, & regardent la Fable, ou l'Hiſtoire ancienne, & tirent des caractères, ou plutôt des conjectures particulieres de ceux que l'Auteur n'a tracés qu'en général. Un Enigme peut convenir à diverſes choſes: il eſt permis à tout le monde de chercher à le deviner.

On a joint à la fin de cette Edition une Ode de l'Auteur, composée dans ſa jeuneſſe. Elle fera voir ſon talent naturel pour la verſification.

Au reſte on a cru devoir ôter l'Hiſtoire d'Ariſtonoüs: cette Fable n'avoit aucun rapport au poëme Epique de Télémaque; & l'Auteur n'a jamais eu deſſein de l'y joindre. Mais on a mis en ſa place une Table Généalogique de Télémaque.



DIS-



DISCOURS
DE LA
POE'SIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POËME
DE TE'LE'MAQUE.



Si l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens, que lui prête l'imagination: mais sa lumière pure et délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention, qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des idées pures, qui l'éclairent, mais encore des images sensibles, qui le frappent, et qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'éloquence, de Origine & fin de la Poésie.

la poésie, et de toutes les sciences, qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme, qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple et immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (a).

Nous examinerons le Poëme de Télémaque selon ces deux vues, d'industrie et de plaire, et nous tâcherons de faire voir, que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale; et qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de Poésies Héroïques.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du vice, et ses suites funestes: c'est le dessein principal *de la Tragédie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, et la fin heureuse, c'est le caractère propre à *l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les passions, qui appartiennent à l'une, sont la terreur et la pitié. Celles, qui conviennent à l'autre, sont l'admiration et l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Définition & division de la Poésie Epique.

On peut définir le Poëme Epique *une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, et inspirer l'amour de la vertu, en nous répresentant l'action d'un héros favorisé du Ciel, qui exécute un grand dessein malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, *l'Action, la Morale, et la Poésie.*

I. DE

(a) Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

HOR. in ART. POET. V. 343. 344.

I. De l'Action Epique.

L'action doit être *grande*, *une*, *entière*, *merveilleuse et d'une certaine durée*. Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de Poésie Epique, Homère et Virgile, et nous en serons convaincus. Qualités de l'Action Epique.

Nous ne parlons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poëme, Homère introduit un Roi sage, revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence et de sa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, et le jettent dans divers pays, dont il apprend les moeurs, les loix et la politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens et de périls. Mais sachant, combien son absence causoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point: il renonce à tout pour soulager son peuple et revoir sa famille. Dessein de l'Odyssée.

Dans l'Enéide, un héros pieux et brave, échappé des ruines d'un état puissant, et destiné par les dieux pour en conserver la Religion, et pour établir un empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur et à un pontife. Il trouve enfin un asyle dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans, qui s'opposent à son établissement, et jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le Maître de l'Univers. Sujet de l'Enéide.

L'action

Plan de Télémaque.

L'action de Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un et dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son pere, dont l'absence causoit le malheur de sa famille, et de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls: il se signale par des vertus héroïques; il renonce à la royauté, et à des couronnes plus considérables que la sienne; et parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, et la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince teligieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'Epopée doit être une. Le Poëme Epique n'est pas une histoire, comme la Pharsade de Lucain, et la Guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiere d'un héros, comme l'Archilléide de Stace: l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités. Il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées sans liaison et sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros, qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande et illustre, qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la poésie comme de la peinture, l'unité de l'action principale n'empêche pas, qu'on n'y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme, le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le

récit

récit de ces obſtacles, qui fait les Epiſodes: mais tous ces Epiſodes dépendent de l'action principale, et ſont tellement liés avec elle, et ſi unis entr'eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compoſé de plusieurs figures dans une belle ordonnance, et dans une juſte proportion.

Je n'examine point ici, s'il eſt vrai, qu'Homère noye quelquefois ſon action principale dans la longueur et le nombre de ſes Epiſodes; ſi ſon action eſt double; s'il perd ſouvent de vue ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'Auteur de Télémaque a imité par tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts, qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Epiſodes de notre Auteur ſont continus, et ſi habillement enclavés les uns dans les autres, que le premier amene celui, qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, et les tranſitions, qu'il fait de l'Epiſode à l'action principale, font ſentir toujours l'unité du deſſein. Dans les ſix premiers livres, où Télémaque parle et fait le récit de ſes avantures à Calypſo, ce long Epiſode à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le Lecteur y eſt en ſuſpens, et ſent dès le commencement, que le ſéjour de ce héros dans cette isle, et ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle, qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII. et XIV. livre, où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée: mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du Poëme, qui fait tout en vue de Télémaque et pour ſon inſtruction: de ſorte que cet Epiſode eſt parfaitement lié avec le deſſein

L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des Epiſodes.

princi-

principal. C'eſt encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans ſon Poëme des Epiſodes, qui ne ſont pas des ſuites de la fable principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Epiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune prince, qui eſt le grand deſſein du Poëte, mais parce qu'il le fait raconter à ſon Héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des moeurs et des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation: et Philoctète lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune prince eſt au camp des alliées, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entière.

L'action épique doit être entière. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes: la cauſe, le noeud, et le dénouement. La cauſe de l'action doit être digne du Héros, et conforme à ſon caractère. Tel eſt le deſſein de Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Du Noeud.

Le noeud doit être naturel, et tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'eſt la colere de Junon. Dans Télémaque, c'eſt la haine de Vénus. Le noeud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle, qui ſoit plus à craindre pour ceux, qui vont ſur mer, que la mer même*. L'oppoſition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui mépriſe la volupté par l'amour de la vertu, et dompte ſes paſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale ſublime.

Le

* Voyez le Pere le Boſſu Liv. II. chap. 13.

Le Dénouement doit être auſſi naturel que le noeud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes avantures, et ces Inſulaires amateurs des Fables, charmés de ſes recits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui : le dénouement eſt ſimple et naturel. Dans l'Enéide, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce Héros pour épargner le ſang de ſes Troyens, et celui des Latins, dont il ſera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier. Ce dénouement eſt noble. Celui de Télémaque eſt tout enſemble naturel et grand. Ce jeune Héros pour obéir aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, et ſon amitie pour Idoménée, qui lui offroit ſa Couronne, et ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, et les plaiſirs mêmes les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Isle déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçu au travers de mers orageuſes, de terres inconnues, de guerres ſanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le coeur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin des ſes travaux et ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur et le répos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Héros, et qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il

Du dénouement.

eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, et de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du noeud & du denouement du Poëme Epique.

Outre le noeud et le dénouement général de l'action principale, chaque Epiſode a ſon noeud et ſon dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans moderoes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite et paſſagère. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, préparer les èvénemens d'une manière ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art, que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la Poéſie héroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux et d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer: mais dans un Poëme Epique, qui eſt une eſpece de Philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au-deſſous de ſa gravité et de ſa nobleſſe.

L'Action doit être merveilleuſe.

Si l'Auteur de Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'eſt pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des ſtatues. L'Action Epique doit être merveilleuſe, mais vraiſemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impoſſible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raiſon, quoiqu'il puiſſe outrepaſſer quelquefois la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non

ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands événemens, et unir la vraiſemblance et le merveillieux: mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans et les plus ſages ne peuvent rien ſans les ſecours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque, par là le Poëte rend tout poſſible à ſon Héros, et fait ſentir que ſans la ſageſſe divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit auſſi au merveilleux. Tout eſt divin, et tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſû qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand, il en auroit été trop ſoutenu. Les Héros d'Homére ſavent preſque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à ſon Héros le merveilleux de la fiction, a fait admirer ſa vertu et ſon courage.

La durée du Poëme Epique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci les paſſions régnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus et les habitudes qui ne s'acquerent pas tout d'un coup, ſont propres au Poëme Epique, et par conſéquent ſon action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années: mais ſelon les Critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit, où le Poëte commence ſa narration, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote et Horace n'en diſent rien pourtant. Homère et De la durée du Poëme Epique.

Virgile n'ont obfervé aucune regle fixe là-deffus. L'action de l'Iliade toute entiere fe paffe en cinquante jours. Celle de l'Odyffée depuis l'endroit où le poëte commence fa narration, n'eft que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide eft d'un an. Une feule campagne fuffit à Télémaque depuis qu'il fort de l'Isle de Calypfo jufqu'à fon retour en Ithaque. Notre Poëte a choifi le milieu entre l'impétuofité et la vehemence avec laquelle le Poëte Grec court vers la fin, et la démarche majeftueufe et mefurée Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, et femble trop allonger fa narration.

De la Narration Epique.

Quand l'action du Poëme Epique eft longue et n'eft pas continue, le Poëte divife fa Fable en deux parties; l'une où le Héros parle, et raconte fes avantures paffées. L'autre où le Poëte feul fait le récit de ce qui arrive enfuite à fon Héros. C'eft ainfi qu'Homere ne commence fa narration qu'après qu'Ulyffe eft parti de l'Isle d'Ogygie; et Virgile la fienne, qu'après qu'Enée eft arrivé à Carthage. L'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modèles. Il divife fon action comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, et elle commence, où Télémaque finit le récit de fes avantures à Calypfo. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y font employés. L'autre partie eft beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, et pour le tems; mais elle eft beaucoup plus referrée pour les circonftances. Elle ne contient que les fix premiers Livres. Par cette divifion de ce que notre Poëte raconte, et de ce qu'il fait raconter à Télé-

Télémaque, il retrancha le têms d'inaction; comme fa captivité en Egypte, fon emprifonnement à Tyr, etc. Il n'étend pas trop la durée de fa narration. Il joint enfemble la variété et la continuité des avantures; tout eft mouvement, tout eft action dans fon Poëme. On ne voit jamais fes Perfonnages oifìfs, ni fon Héros difparoître.

II. DE LA MORALE.

I. Des Moeurs.

On peut recommander la vertu par les exemples, et par les inftructions, par les moeurs et par les préceptes. C'eft ici où notre Auteur furpaffe beaucoup tous les autres Poëtes.

On doit à Homère la riche invention d'avoir perfonnalifé les Attributs divins, les paffions humaines et les caufes phyfiques; fource feconde de belles fictions, qui animent et vivifient tout dans la Poëfie. Mais fa Religion n'eft qu'un tiffu de fables qui n'ont rien de propre, ni à faire refpecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caractères de fes Dieux font même au-deffous de ceux de fes Héros Pythagore, Platon, Philoftrate, Payens comme lui, ne l'ont pas juftifié d'avoir ravalé ainfi la Nature divine, fous prétexte que ce qu'il en dit eft allegorie, tantôt phyfique, tantot morale. Car outre qu'il eft contre la nature de la Fable de fe fervir des actions morales pour figurer des effets phyfiques, il leur parut très-dangereux de repréfenter les chocs des élémens, et les Phénomènes communs de la nature par des actions vicieufes attribuées aux Puiffances céleftes, et d'enfeigner la morale par des allégories, dont la lettre ne montre que le vice.

Caractères des Dieux d'Homére.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homère par les ténèbres et les moeurs de son siècle, et le peu de progrès qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie; sans entrer dans cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur de Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui des Attributs divins, et en fait des Divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une manière digne d'elle. Il unit avec art *la Poésie d'Homère et la Philosophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; et cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienne, et a montré par-là que cette Morale est écrite en caractères ineffaçables dans le coeur de l'homme, et qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure et simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, et sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres et égarement.

Les Idées de la Divinité.

Les Idées que notre Poëte nous donne de la Divinité sont non seulement dignes d'elle: mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance et l'amour: une piété douce, une adoration noble et libre, due à la perfection absolue de l'Etre infini; et non pas un culte superstitieux, sombre et servile, qui saisit et abat le coeur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant Législateur

lateur qui punit avec rigueur le violement de ſes Loix.

Il nous repréſente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour et la bonté pour nous ne ſont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités par les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizares des Divinités payennes, mais toujours réglés par la Loi immuable de la ſageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, et traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des moeurs des Héros d'Homère.

On peut juſtifier plus aiſément les caractères qu'Homere donne à ſes Héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété et paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des ceremonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiècle et de leur nation, l'amour du faſte de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure et primitive; toutes ces choſes peuvent nous tromper et nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus eſtimé dans l'ancienne Grèce.

Des deux ſortes d'Epopées: la Pathétique & la Morale.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel et plus philoſophe de diſtinguer la Tragedie de l'Epopée par la différence deleurs vues morales, comme on a fait d'abord; on n'oſe décider cependant, s'il ne peut y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une, où les grandes paſſions régnent: l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade et l'Odyſſée peuvent être des exemples de ces deux eſpè-

ces. Dans l'une Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colère ; tantôt comme furieux juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant et impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux et trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité et ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe et brutale. La politique eſt preſque toujours jointe avec le menſonge et la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homère.

Ces deux eſpeces d'Epopées dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade et de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la Pathétique, et la Morale. On voit un mélange, et un contraſte admirable de vertus et de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous repréſente également l'excellence et la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, et rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble ; car la juſtice et la vertu parfaite demandent qu'on s'eſtime et ſe mépriſe, qu'on s'aime et ſe haïſſe. Notre Poëte n'élève pas Télémaque au-deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibles qui ſont compatibles avec un amour ſincère de la vertu ; et ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi même, et de ſes pro-

pres

pres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible en lui donnant une perfection ſans tache : mais il excite notre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune hommes, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles et les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractere de ſon Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe et la piété d'Enée. Télémaque eſt en colère comme le premier ſans être brutal : politique comme le ſecond, ſans être fourbe ; ſenſible comme le troiſième, ſans être voluptueux.

2. Des préceptes et des inſtructions Morales.

Une autre manière d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'Auteur de Télémaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples héroïques. La morale d'Homère avec les moeurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des Anciens ; ſoit Poëtes, ſoit Philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualités de la Morale de Télémaque. 1. Elle eſt ſublime dans ſes Principes.

1. Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme : on l'introduit dans ſon propre fonds ; on lui développe les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachés de ſon amour propre : la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir partout que l'Etre infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons eſt heureux : Qu'il eſt la ſource immédiate de toutes nos lumières, et de toutes nos vertus : Que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon que la vie : Que ſa Vérité ſouvetaine doit être notre unique lumière, et ſa volonté ſuprême régler tous nos

amours! Que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle et immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions: Que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque choſes d'étranger qui eſt mis en nous; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, et dont nous ne diſtinguons pas toûjours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe. L'on nous montre enfin que ſans cette Puiſſance première et ſouveraine, qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour propre, qui ſe renferme en ſoi-même; ſe rend ſa Divinité, et devient en même tems et l'idolâtre et l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce Philoſophe que Télémaque vit aux Enfers, et dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre être propre pour le rapporter tout entier à l'Etre ſouverain, et nous en rendre les adorateurs: comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, et nous faire aimer les hommes. On ſait les ſyſtèmes de Machiavel, d'Hobbes, et de deux auteurs plus modérés, Puffendorf et Grotius. Les deux premiers, ſous le vain et faux prétexte que le bien de la ſociété n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme, qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement, la fineſſe, les artifices, les

les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice et l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que ſur les maximes payennes, et que même n'égalent ni celles de la république de Platon, ni celles des offices de Ciceron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété; et qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'Auteur de Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une république univerſelle, et chaque peuple comme une grande famille. De cette belle et lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les loix *de Nature et des Nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie: le coeur s'étend, devient immenſe; et par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, et la paix parmi les Princes de l'Univers, comme entre les particuliers de chaque état. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons et heureux; que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermie, que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples, et que la véritable richeſſe de l'état conſiſte à retrancher tous les faux

befoins de la vie pour fe contenter du neceffaire, et des plaifirs fimples et innocens. Parlà, il fait voir que la vertu contribue non feulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la fociété actuellement heureufe dans cette vie: autant qu'elle le peut être.

2. La Morale de Télémaque eft noble dans fes motifs.

2. La Morale de Télémaque eft noble dans fes motifs. Son grand principe eft qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaifir*, comme difent Socrate et Platon: *l'honnete, à l'agréable*, felon l'expreffion de Ciceron. Voilà la fource des fentimens nobles, de la grandeur d'ame, et de toutes les vertus héroïques. C'eft par ces idées pures et élevées qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante que par la difpute, la fauffe Philofophie de ceux *qui font du plaifir le feul reffort du coeur humain.* Notre Poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de fes Héros, et les actions généreufes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau et du parfait fur un coeur noble, pour lui faire facrifier fes plaifirs aux devoirs pénibles de la vertu. Je fai que cette vertu héroïque paffe parmi les ames vulgaires pour un fantòme, et que les gens d'imagination fe font déchaînés contre cette vérité fublime et folide par plufieurs pointes d'efprit frivoles et méprifables. C'eft que ne trouvant rien audedans d'eux qui foit comparable à ces grands fentimens, ils concluent que l'humanité en eft incapable. Ce font les Nains qui jugent de la force des Géants par la leur. Les efprits qui rampent fans ceffe dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir et l'étendue d'une vertu

vertu qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissés entraîner par leur préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, et l'amour du plaisir; et à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le sentiment aveugle du plaisir*. On ne peut lire sérieusement Télémaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un coeur désintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi ni à sa nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, et tout le genre humain à l'Etre suprême.

3. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations, et à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe, et Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes; la maniere de conserver la paix au dehors avec ses voisins, et cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à la défendre; d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, et les désordres d l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poëme, non seulement les vertus héroïques et

3. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages.

et royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le coeur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulier de ſon devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Héros pieux et vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au de-là de tous ces plans par la grandeur, le nombre et l'étendue de ſes vues morales; de ſorte qu'on peut dire avec le Philoſophe critique d'Homère : * *Le don le plus utile que les Muſes aient fait aux hommes, c'eſt le Télémaque: car ſi le bonheur du Genre humain pouvoit naitre d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* L'Abbé Terraſſon.

DE LA POESIE.

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poéſie doit réunir ce que la Muſique, la Peinture, et l'Eloquence ont de force, et de beauté. Mais comme la Poéſie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, on aime mieux dire que la Poéſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force et ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'Harmonie du Style de Télémaque.

Le ſtile de Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homère ſans avoir ſon intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites, et quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images et encore moins les mêmes

mes termes. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre et leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles font penſer, et toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Télémaque.

Les images de notre Poëte ſont auſſi parfaites que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en répréſenter les circonſtances, d'une manière ſi vive et ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le coeur de l'homme, et en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On ſent toutes les paſſions, qu'il décrit.

Des Comparaiſons & déſcriptions de Télémaque.

Les Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons et les déſcriptions. Les comparaiſons de Télémaque ſont juſtes et nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées: il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les déſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, etc. ſans s'étendre ſur les minucies qui ſont languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la déſcription des choſes baſſes et déſagréables. Il deſcend quelquefois dans le détail. Mais il ne dit rien qui ne mérite attention, et qui ne con-

tribue à l'idée qu'il veut donner. Il fuit la nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités ; tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, et cependant agréables. Il peint non seulement d'après nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, et la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, et la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout, les descriptions de ce Poëme sont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des moeurs. S'il décrit des jeux et des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pere comme dans l'Iliade et dans l'Enéide : c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit et du corps, et qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un et de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de coeur, et l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, et y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la sculpture de la redoutable Egide, que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, et renferme cette morale sublime : Que le bouclier d'un Prince, et le soutien d'un Etat, sont les sciences et l'agriculture : Qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, et trouve des ressour-

ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit et laborieux, dont l'esprit et le corps sont également accoûtumés au travail.

Philosophie de Télémaque.

La Poésie tire sa force et sa justesse de la Philosophie. Dans Télémaque, on voit partout une imagination riche, vive, agréable, et néanmoins un esprit juste et profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter, et en même tems dans une tranquillité parfaite pour juger en produisant, et choisir entre mille pensées, qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espece de transport et d'enthousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire la retient, et la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui regle tout, ils sont faux et trompeurs.

Comparaison de la Poésie de Télémaque avec Homère & Virgile.

Le feu d'Homère, surtout dans l'Iliade, est impétueux et ardent comme un tourbillon de flamme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toûjours uniment et également. Celui de Télémaque échauffe et éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, où passionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, et de Télémaque sur les sens des Loix de Minos, etc. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière ; l'enthousiasme et le feu poëtique seroient nuisi-

bles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poëte excite un feu, et une passion qui détermine, et qui emporte une ame affoiblie, qui n'a plus le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière et d'ardeur distingue notre Poëte d'Homère, et de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, et passer les bornes de la nature. C'étoit la force et l'essor de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement et la conduite de Virgile dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philosophes et modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* seule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'ésprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en Philosophe. Il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion: ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont

n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparoître, se faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, et les passions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations, et de tous les siecles. Tous les Etrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la Langue Françoise, n'effacent point ses beautés originales. Le savant Apologiste d'Homère nous assure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, et l'ame de sa Poésie. Mais on ose dire que Télémaque conservera toujours en toutes sortes de Langues sa force, sa noblesse, son ame et ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce Poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux et harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles et élevés, et dans la manière naturelle, délicate et judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les pays et touchent également les bons esprits, et les grandes ames dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs Objections contre Télémaque: 1. Qu'il n'est pas en Vers. *Prémière objection contre Télémaque.*

REPONSE.

La verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halycarnaſſe, et Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut écrire en proſe, comme on écrit des Tragédies ſans rimes. On peut faire des Vers ſans Poéſie, et être tout Poëtique ſans faire des Vers. On peut imiter la verſification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poéſie n'eſt pas le nombre fixe et la cadence reglée des ſyllabes; mais la ficton vive, les figures hardies, la beauté et la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force, un je ne ſai quoi dans les paroles et les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pherécide, Hecatée : *Il a imité parfaitement la Poéſie, en rompant ſeulement la meſure, mais il a conſervé toutes les autres beautés Poëtiques,*

Notre âge retrouve un Homère
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé :
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

De plus, je ne ſai ſi la gêne des rimes et la ſingularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne jointe à ce nombre fixe et meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor et la paſſion de la Poéſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre et la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains,

* *Ode à Meſſieurs de l'Academie par Mr. de la Motte.* Première Ode.

mains, qui peignent tout avec vivacité et goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin, et de Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguerent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues et de bréves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, et ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont taché d'affranchir leur versification de la gène des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement, et a commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs et des Romains.

2. Quelques-uns par une ignorance grossière de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'Anachronismes. Seconde objection contre Télémaque.

REPONSE.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëmes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque frère de cette Didon: Sesostris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, etc. ne font pas plus des fautes que l'Anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quel-

quefois à l'ordre de la nature? il ne feroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée dont les annales ſont ſi incertaines et enveloppées de tant d'obſcurités, on doit ſuivre la vraiſemblance, et non pas toûjours la vérité. C'eſt l'idée d'Ariſtote confirmée par Horace. Quelques Hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte; Pénélope impudique: qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homère et Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'Auteur de Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Seſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les différens caractères des Princes bons et mauvais, dont il falloit imiter les vertus, et éviter les vices.

Troiſième Objection contre Télémaque.

3. On trouve à redire que l'Auteur de Télémaque ait inſeré l'Hiſtoire des amours de Calypſo et d'Eucharis dans ſon Poëme, et pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent trop paſſionnées.

REPONSE.

La meilleure Réponſe à cette objection eſt l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le coeur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élevation et l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eut dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas été ſi néceſſaires. Mais pour un jeune Prince,

Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet reveille infailliblement le goût des plaisirs, et où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le séduire: pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence et cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisans de l'amour insensé; lui peindre ce vice dans sa beauté imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle, lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur pour l'empêcher d'y tomber, et l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre Auteur, de précautionner son Elève contre les folles passions de la jeunesse, par la Fable de Calypso, et de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste et légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand coeur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, et réunit par-là dans son Poëme les passions tendres des Romans modernes avec les vertus héroïques de la Poésie ancienne.

4. Quelques-uns croyent que l'Auteur de Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance et la richesse de son génie. Il dit tout, et ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, et donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Quatrième Objection contre Télémaque.

REPONSE.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre Poëte; mais l'eſprit en ſuivant ſes idées, s'ouvre, et s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y marque. Quand il faut inſtruire, ſes lumières ſont fécondes, et nous y développons une vaſte étendue des penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord; et que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractère du Prince pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde et heureuſe, un génie élevé, et étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homère et de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poëme propre à le cultiver, et qui renfermeroit également les beautés de l'un et de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit eſſentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, et lui donner la liberté de ſaiſir comme de lui-même les vérités préparées à ſon coeur, et de s'en nourrir. On voit aſſez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance pour répondre aux beſoins du Prince et aux vues de l'Auteur.

Cinquième objection contre Télémaque.

5. On a objecté que le Héros et la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoiſe. Homère et Virgile ont intéreſſé les Grecs et les Romains, en choiſiſſant des actions et des acteurs dans les hiſtoires de leurs pays.

Si

Si l'Auteur n'a pas intéreſſé particulière-ment la Nation Françoiſe, il a fait plus, il a interéſſé tout le genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un et de l'autre de ces deux Poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à lui, et ſe trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuſe doit avoir des vues plus étendues. REPONSE.

D'ailleurs quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un Ouvrage ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins et ſes déſirs, en père des peuples et en Héros Chrétien. Ce qu'on a vu de ce Prince donnoit l'eſpérance et les prémices de cet Avenir. Les voiſins de la France y prenoient déjà part comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un deſſein plus pur que celui de plaire à la Nation; il vouloit la ſervir à ſon inſçu en contribuant à lui former un Prince qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur et de gloire. Cet auguſte enfant aimoit les Fables et la Mythologie. Il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide et le beau, le ſimple et le grand, et lui imprimer par des faits touchans les principes généreux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance, et la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein un Héros Grec et une Poëſie d'après Homère et Virgile, les hiſtoires

des pays, des tems, et des faits étrangers étoient d'une convenance parfaite et peut-être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité et force tous les écueils qui ménacent les Souverains dans toute la fuite des fiècles.

Il arrive par une conféquence naturelle et néceffaire que ces vérités univerfelles ont fouvent du rapport aux hiftoires du tems; et aux fituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, et deftinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de fa vie.

Cette convenance des moralités générales, à toutes fortes des circonftances, fait admirer la fécondité, la profondeur, et la fageffe de l'Auteur. Mais elle n'excufe pas l'injuftice de fes ennemis qui ont voulu trouver dans fon Télémaque certaines allégories odieufes, et changer les deffeins les plus fages et les plus modérés en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il refpectoit le plus. On avoit renverfé les caractères pour y trouver des rapports imaginaires et pour empoifonner les inténtions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il fans infidélité fupprimer ces maximes fondamentales d'une morale et d'une politique fi faine et fi convenable, parce que la manière de les dire la plus fage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critiques.

Notre illuftre Auteur a donc réuni dans fon Poëme les plus grandes beautés des Anciens. Il a tout l'enthoufiafme et l'abondance d'Homère, toute la magnificence et la régularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint

peint tout avec force, ſimplicité et vie, variété dans la Fable, diverſité dans les caractères; ſes réflexions ſont morales, ſes déſcriptions vives, ſon imagination féconde, partout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractéres, l'ordre et les régles de l'art. Son Jugement eſt profond, et ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, et le ſimple au ſublime. Partout l'art devient nature: mais le Héros de notre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre: ſa morale eſt plus pure, eſt ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur de Télémaque a montré par ce Poëme que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, et de tous les grands ſentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

Addition générale.

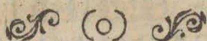
Rien n'eſt de plus poëtique, que le Télémaque, par rapport à l'Ordonnance & à la Conduite, aux fictions, aux figures, & à tous les autres ornemens, qui ne touchent point à la Verſification. Feu Mr. de Chambray ſe propoſant de faire un Poëme Epique en proſe, a pris de la poéſie, tout ce que la Proſe en pouvoit admettre. Comme il ſe bornoit à écrire en proſe, il s'eſt toûjours tenu renfermé dans la Sphère d'une proſe, vive, à la vérité, noble ſublime & pompeuſe, mais qui ne ſort point du caractère de la proſe. Le R. P. de Cerceau, dans les Réflexions ſur la Poëſie Françoiſe.

FIN.

APPROBATION,

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancellier cet Ouvrage qui a pour titre : LES AVANTURES DE TELEMAQUE : *avec un Discours qui en découvre toutes les beautés : et j'ai cru qu'il ne meritoit non seulement d'être imprimé; mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aspirent d'être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Prose, met notre Nation en état de n'avoir rien à l'envier de ce côté-là aux Grecs, et aux Romains. La Fable qu'on y expose ne se termine point à amuser notre curiosité, et à flatter notre orgueil. Les récits, les descriptions, les liaisons, et les graces du discours éblouissent l'imagination sans l'égarer ; les réflexions, et les conversations les plus longues paroissent toûjours trop courtes à l'esprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le coeur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine et la plus sure y sont dévoilés. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, à aimer son pere, et sa patrie ; à être Roi, Citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juste humain, patient, sincere, discret et modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'interesse, qu'il ne remue, qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, et on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, et un Mentor! A Paris, ce premier Juin, 1716.*

DE SACY.



Teſtimonium.

Celeberrimus Polyhiſtor, Dn. BURCARDUS GOTTHELFF STRUVIUS, in Bibliotheca Philoſophica. Cap. VII. §. 13.

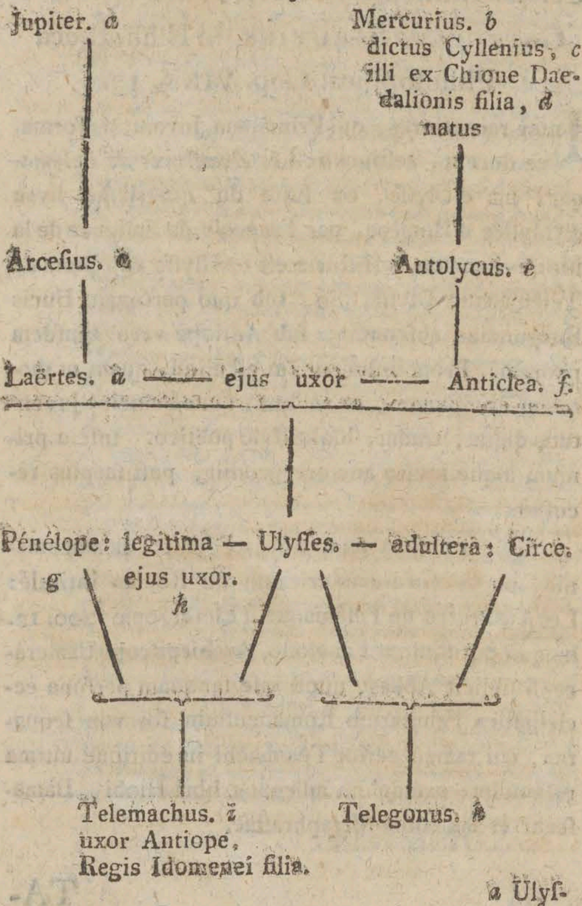
Inter recentiores, qui Principem Jnventutis formare docent, aeſtimatur *Les Avantures de Télémaque*, fils d'Ulyſſe, ou ſuite du quatrième livre d'Odyſſée d'Homère, par François de Salignac de la Motte-Fenelon. Hiſtoria eſt ex Ulyſſe depromta de Telemacho, Ulyſſis filio, ſub quo perſonam Ducis Burgundiae abſcondit, ſub Antiope vero ejuſdem uxorem. Propoſitum nullum eſt aliud, quam ut moralem diſciplinam, et reliqua, quae Principe Juventutis digna, tradat, idque ſtylo poëtico. Inſcio primum atque invito auctore prodiit, poſt ſaepius recuſum.

Scripſit contra eum Abbas Faydit Telemacomanie, ou la cenſure et critique du Roman intitulé: Les Avantures de Télémaque à Eleuterople 1700. 12. In quo potiſſimum Fenelono, Archiepiſcopo Cameracenſi objicit Abbas, quod ipſe tanquam perſona eccleſiaſtica Fabularum Romanenſium formam ſequatur, cui tamen editor Télémachi in editione ultima reſpondet, exemplum adlegans libri Hiobi, Damaſceni et Simeonis Metaphraſtae.

TA-

TABULA GENEALOGICA TELEMACHI,

Si fides fabulis habenda, antiquissimis documentis demonstrata.



a Ulyf-

a. Ulyſſes Laërtius heros apud Ovidium loquitur:

Nam mihi Laërtes pater eſt, Arceſius illi,
Jupiter huic: *L. 13. Metam. v. 144. 145.*

b. eſt quoque per matrem Cyllenius additâ nobis altera Nobilitas, Deus eſt in utroque parente.
ibid. v. 146 147.

c. à Cylleſe Arcadiae monte, ubi Mercurius ipſe natus eſſe fingitur.

d. Nomine Daedalion, etc.
Nata erat huic Chione: quae dotatiſſima forma
Mille procis placuit, bis ſeptem nubilis annis.
Ovid. L. II. Metam. 295. 301. 2.

e. Alipedis de ſtirpe Dei verſuta propago
Naſcitur Autolycus, furtum ingenioſus ad omne,
Qui facere aſſueverat, patriae non degener artis.
ib. v. 312. 313. 314.

f. Αὐτολύκȣ Θυγάτηρ Μεγαλήτορος Ἀντίκλεια. Autolyci magnanimi filia Anticlea.
Homer. Lib. XI. Odyſſ. v. 85.

g. Haec Amyre vel Arnaea primum, dein Penelope dicta, ab ejuſdem nominis avibus, quae expoſitam à parentibus educaverunt.
Nomen inexſtinctum Penelopoea fides.
Ovid. L. II. Triſt. El. XIV. v. 36.

Alii tamen dixerunt, Penelopem ab Ulyſſe fuiſſe illo crimine damnatam, quod procos ultro invitaſſet, ac domo ejectam prius Spartam, deinde Mantineam illam adiviſſe, ubi vitam concluſerit.
vid. Natal. Com. Mytholog. Lib. IX. cap. 1.

h. Felix, etc. Lectus Ulyſſis,
et quaecunque viri foemina limen amat.
Propert. L. II. Eleg. VI. v. 32.

i. Haud male Telemachus proles patientis Ulixi.
Hor. I. Ep. 7. v. 40.

Τηλεμαχος Θεοειδής Telemachus divinus, ſive Deoſimilis.

Hom. Odyſſ. L. XIV. v. 173.

Is poſt obitum patris Ulyſſis regnavit in regno Achajae, annis 70.

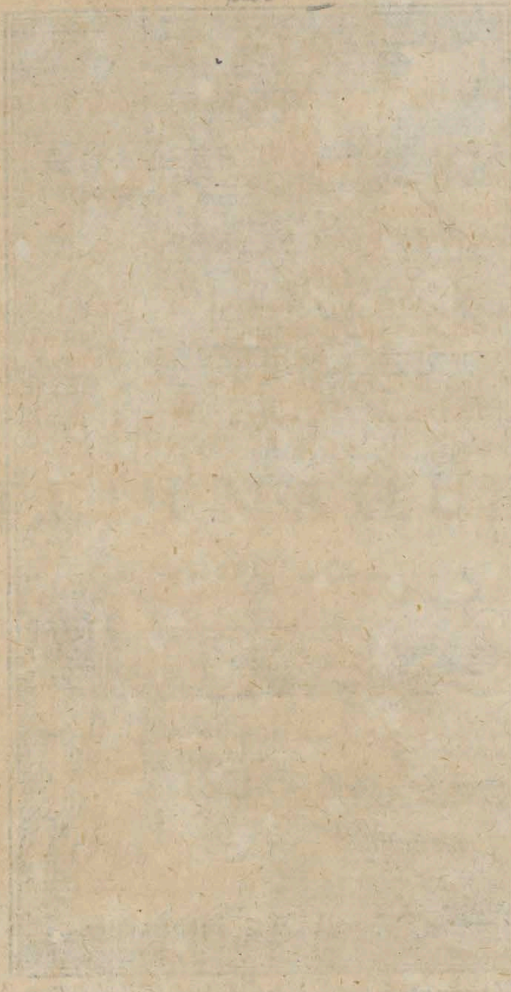
v. Gobelini Perſonae Coſmodromium aetat. III. cap. 20. p. 55.

k. Patrem Ulyſſem anno vitae ſuae 103. viſurus Telegonus jaculo inopinate et per ignorantiam interemit. In regno matris ſuae Circe regnavit 60 annis. Idem dicto loco. Telegoni Juga parricidae.

Horat. L. III. Carm. od. 29. v. 8.



tabl. I





Telemaque poussé par les flots sur les bords de l'isle de Calipso

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.



SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

Télémaque conduit par Minerve ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande le récit de ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos et à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchiſe; le ſecours que Mentor et lui donnerent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, et le ſoin que ce Roi eut de reconnoitre ce ſervice en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO (1) ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe. Dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne reſonnoit plus de ſon chant. Les

 Nym-

(1) Calypſo, Déeſſe, Fille d'Atlas & de Thétis, *d'ailleurs:* Fille d'Océan & de Thétis, étoit Reine de l'isle Ogygie, où elle reçut Ulyſſe après ſon naufrage. Son nom vient du verbe *καλυπτεω cacher* & ſignifie *Déeſſe du ſecret*, ce qui marque, ou qu'Ulyſſe s'eſt encore perfectionné chez Calypſo dans l'art de diſſimuler, qu'il poſſédoit déja, ou ſimplement, qu'il y eſt demeuré caché long-tems ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu.

Homere (Odyſſ. l. v. 50.) ſuppoſe que Calypſo deſcendue d'Atlas & qui retint Ulyſſe, étoit Reine d'une Ile.

ὄθιτ᾽ ομφαλος θαλασσης
Νησος δενδρηεσσα

C'eſt-á-dire, de l'isle Atlante, proche du Golphe Mallaque dans l'Euripe (voy. Wels Carte du milieu de l'ancienne Grece) vis-à-vis d'Opus (voy. Strabonis Géogr. l. I, c. 9.) ville de Béotie. Je ne doute pas, que le lecteur ne trouve, qu'il y a peu de certitude ſur la ſituation

Nymphes qui la fervoient n'ofoient lui parler. Elle fe promenoit fouvent feule fur les gazons fleuris, dont un Printems éternel bordoit fon Isle (2). Mais ces beaux lieux, loin de modérer fa douleur, ne faifoient que lui rappeller le trifte fouvenir d'Ulyffe (3), qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile fur le rivage de la mer, qu'elle arrofoit de fes larmes, et elle étoit fans ceffe tournée vers le côté où le vaiffeau d'Ulyffe, fendant les ondes, avoit difparu à fes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs des rameurs mis en piéces; des rames écartées çà et là fur le fable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans fur la côte; puis elle découvroit de loin deux hommes, dont l'un paroiffoit âgé; l'autre, quoique jeune, reffembloit à Ulyffe. Il avoit fa douceur et fa fierté, avec fa taille et fa démarche majeftueufe. La Déeffe

tion de l'Isle de Calypfo. Solin dit, qu'il y avoit réellement une telle Isle dans le tems qu'Homere écrivoit, mais qu'il ne pouvoit en marquer le lieu, parce que depuis elle s'étoit enfoncée dans la mer. Quelques Ecrivains l'ont placée proche de l'Egypte. Tout ce que je puis dire en faveur de la fituation, que je lui ai affignée, c'eft que l'Isle Atlante dans l'Euripe répond plus exactement à la Defcription d'Homere, *ομφαλος εσ θαλασσης*, qu'aucune autre Isle, & elle eft proche du pays, où Paufanie nous apprend, qu'Atlas Père de Calypfo demeuroit, & les voyages d'Ulyffe, tels qu'Homere nous repréfente s'accordent très-bien avec cette pofition.

(2) L'Isle Ogygie dans la Mediterranée, appellée auffi *Gaulus*, Ital. Gozo, eft un peu au-deffus de Melite ou Malte: entre les rivage d'Afrique & le Promontoire de Sicile appellée *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'Isle de *Caude*, ou *Gaude*, qui eft voifine de Crete. Rudbecks, auteur Suedois, prétend, que l'Ogygie d'Homere eft la Suède; fi cela eft, Ulyffe étoit un Pilote bien habile, & fans exemple, de venir de Suède en Ithaque, en 18. ou 19. jours de navigation.

(3) Ulyffe, fils de Laërte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il époufa Pénélope fille d'Icare dont il eut Télémaque. Après le Siége de Troye il erra dix ans fur les mers, avant que de revoir fa patrie: & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'Isle Ogygie. Calypfo l'y retint fept ans, fouhaitant de l'avoir pour mari: mais un ordre fupérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit fe confoler de fon départ dont elle attribuoit l'ordre à la jaloufie des autres Dieux. *Homer. Odyff. Liv. V. Ovid. L. IV. Ep. X. ex Ponto v. 9. 10.* Exemplum eft animi nimium patientis Ulyffes, jactatus dubio per duo luftra mari.

Déeſſe comprit que c'étoit Télémaque (4) fils de ce héros. Mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît : et Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor (5), ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage, que mettoit dans ſon Isle le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon pere. Elle s'avance vers lui et ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt ; d'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle ? Sachez jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon coeur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous ſoyez, mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon pere à la merci des vents et des flots, a vû briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déeſſe ? Il ſe nomme

(4) *Télémaque* : Fils d'Ulyſſe, & de Pénélope, lequel ſon Pere, allant à la guerre de Troye, laiſſa, pour tenir compagnie á ſa mere ; Mais ayant été mal traité par les courtiſans de ſa mère, ſon père étant de retour, il lui prêta la main, afin de le venger des injures, qu'il avoit ſouffertes. *Les Avantures de Télémaque* ; eſt un Poëme en proſe des plus ingénieux & des plus beaux, qui aient été faits. C'eſt une inſtruction très-ſage, très-utile & très-ſpirituelle d'un jeune Prince deſtiné à regner un jour.

(5) Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniſer ſon nom l'a placé dans l'Odyſſée par reconnoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut réçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de ſoin de lui. Homere en fait un des plus fidéles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de ſa Maiſon. L'Auteur de Télémaque continue la même fiction ; & comme cet Ouvrage étoit deſtiné à l'inſtruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit Précepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle-même, déguiſée ſous la forme de ce Vieillard, pour donner plus de poids à ſes préceptes qui ſont dignes en effet de la plus haute ſageſſe.

me Ulyſſe, dit Télémaque; c'eſt un des Rois qui ont, après un ſiége de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut célébré dans toute la Grece, et dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, et plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui, Pénélope ſa femme, et moi qui ſuis ſon fils nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt. Mais que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, et ſi vous ſavez, ô Déeſſe! ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée et attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe et d'éloquence (6) ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, et elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pere, mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaiſſer de tous vous travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, et je ferai votre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouir.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe environnée d'une foule des jeunes Nymphes, au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans un forêt éleve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue

(6) Comme cet Ouvrage eſt tout allégorigue, ce trait renferme en paſſant un éloge abrégé des grandes qualités du Duc de Bourgogue, qui dans la plus vive jeuneſſe faiſoit déja paroître tant de ſageſſe & de prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devin

gue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai, qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles et de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des près semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal. Milles fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres toufus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, repand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, on le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline; de-là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement

devint un jour un Prince très-accompli. Il se nommoit Louis, comme le Roi son Grand-Pere, & fut Dauphin de France, après la mort de Monseigneur. Il naquit le 6. Août 1682. & mourut le 18. Fevrier 1711. dans sa 29. année.

irritée contre les rochers, où elle fe brifoit en gémiffant, et élevant fes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière où fe formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes fuperbes iufques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Isles, fembloient fe jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paifible et dormante; d'autres par des longs détours revenoient fur leurs pas, comme pour remonter vers leur fource, et fembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes qui fe perdoient dans les nuées, et dont la figure bizarre formoit un horizon à fouhait pour le plaifir des yeux. Les montagnes voifines étoient couvertes de pampres verds qui pendoient en feftons, le raifin, plus éclatant que la poutpre, ne pouvoit fe cacher fous les feuilles, et la vigne étoit accablée fous fon fruit. Le figuier, l'olivier, le grénadier, et tous les autres arbres couvroient la campagne, et en faifoient un grand jardin.

Calypfo ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: repofez-vous, vos habits font mouillés, il eft tems que vous en changiez; enfuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des hiftoires dont votre coeur fera touché. En même-tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus fecret et le plus reculé d'une grotte voifine de celle où la Déeffe demeuroit. Les Nymphes avoient eu foin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur fe répandoit de tous côtés, et elles y avoient laiffé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit deftiné une tunique d'une laine fine, dont la bancheur effaçoit

(7) Tout ce que dit ici Télémaque eft dans le caractere du Duc de Bourgogne: ce Prince faifoit paroître une fageffe fi auftere, que le feu

effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: eſt-ce donc là, ô Télémaque! les penſées qui doivent occuper le coeur du fils d'Ulyſſe? ſongez plutôt à ſoutenir la reputation de votre pere, et à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe et de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un coeur qui ſait ſouffrir la peine, et fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant (7): Que les Dieux me faſſent périr plutôt que de ſouffrir que la molleſſe et la volupté s'emparent de mon coeur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée: mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage et la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même, quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre. Elle ſe confie legérement et ſans précaution. Gardez-vous à écouter les paroles douces et flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs. Craignez ce poiſon caché; défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournerent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux treſſés et

feu Roi ſon Aïeul le craignoit & ſe cachoit de lui, quand il vouloit faire quelque dépenſe qui ſentit le luxe ou la volupté.

et des habits blancs fervirent d'abord un repas fimple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oifeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chaffe. Un vin plus doux que le nectar couloit de grands vafes d'argent dans les taffes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, et que l'Automne répand fur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes fe mirent á chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter et de Sémelé, la naiffance de Bacchus et fon éducation conduite par le vieux Silène, la courfe d'Atalante (8) et d'Hipomène qui fût vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hefpérides. Enfin la guerre de Troye fut auffi chantée, les combats d'Ulyffe et fa fageffe furent élevés jufqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé (9), joignit les accords de fa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de fon pere, les larmes qui coulerent le long de fes joues donnerent un nouveau luftre à fa beauté. Mais comme Calypfo apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit faifi de douleur, elle fit figne aux Nymphes. A l'inftant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la defcente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand

(8) Ovid. Metam. X. Fab. XIII. La beauté la plus farouche s'adoucit & devient traitable à la vue de l'or. Atalanta étoit invincible à la courfe, cependant Hippomène fur l'arrêter, & arriva au but avant elle par le moyen des pommes d'or, qu'il jetta à propos. Il n'y a point de belles qui refiftent à l'éclat de ce précieux métal.

(9) Ovid. Metam. IV. F. 4. Un nouveau luftre à fa beauté, voyez p. 138. pour en retirer Euridice, voyez p. 103.

(10) La caufe de fon impatience étoit fon amour pour fa femme Pénélope dont l'image l'occupoit nuit & jour. Il l'aimoit fi éperdument, qu'il contrefit l'infenfé pour ne pas aller au Siege de Troye, mais fa rufe fut découverte.

Quand le repas fut fini, la Déeffe prit Télémaque, et lui parla ainfi: vous voyez, fils du grand Ulyffe, avec quelle faveur je vous reçois. Je fuis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette isle, fans être puni de fa tèmérité; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, fi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pere a eu le même bonheur que vous. Mais hélas! il n'a pas fû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle: il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paffion de retourner dans fa miférable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages (10). Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête. Son vaiffeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enfeveli dans les ondes. Profitez d'un fi trifte exemple. Après fon naufrage vous n'avez plus rien à efpérer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui. Confolez-vous de l'avoir perdu, puifque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un Royaume qu'elle vous offre. La Déeffe ajouta à ces paroles de longs difcours, pour montrer, combien Ulyffe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta fes avantures dans la caverne du Cyclope Polyphème (11), et chez Antiphates Roi des Leftrigons (12). Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil (13) et

(11) On peut voir dans le IX°. Livre de l'Odyffée la defcription de cette caverne, qui etoit dans la Sicile: comment Ulyffe & fes compagnons s'y trouverent enfermés: de quelle maniere ils créverent l'œil au Géant Polyphême, aprês avoir lié fes forces par le vin; & comment ils en fortirent, en fe liant eux-même fous le ventre de plus forts beliers de fon troupeau. *Odyff. Liv. IX.*

(12) Les Leftrigons faifoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement Formies, fur la côte de la Campanie, on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom fignifie *Devorateur*, étant tiré de *Lahama*, qui veut dire *dévorer*. Ulyffe perdit chez eux quelques-uns de fes compagnons, qui furent dévorés par ces peuples. *Odyff. Liv. X.*

(13) et les dangers qu'il avoit courrus entre Scylle et Charybde (14). Elle prèſenta la derniere tempète que Neptune avoit concitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle ſupprima ſon arrivée dans l'Isle des Phéaciens (15).

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'ètre ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice et la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : ô Déeſſe ! pardonnez à ma douleur. Maitenant je ne puis que m'affliger; peut-étre que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon pere, vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'ètre pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage, elle feignit mème d'entrer dans ſa douleur, et de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le coeur du jeune homme elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter; elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put lui réſiſter et il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Roi revenus du ſiége de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Pénélope furent ſurpris de mon départ (16). J'avois pris ſoin de

(13) L'Isle de Circé s'appelloit *Ææa*, ou *Circei*, qui eſt une Montagne fort voiſine de Formies : Homere l'appelle une Isle parce que la Mer & les Marais qui l'environnent en font preſqu'une. Les Compagnons d'Ulyſſe y furent changés en pourceaux. *Ibid. Liv. XII.*

(14) Scylle & Charibde font deux rochers placés à l'entrée du Detroit de la Sicile, du côté de Pelore : la prem. ſur la côte d'Ithalie, & la ſec. ſur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux à cauſe de la qualité des vaiſſeaux qu'on avoit alors, mais on s'en moque aujourd'hui que la navigation eſt beaucoup plus perfectionée. Ulyſſe y perdoit encore ſix de ſes compagnons. *Ibid.*

de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor (17), que je vis à Pylos, ni Ménélas (18) qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre, ſi mon Pere étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens et dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire, que mon Pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein. Il me préſentoit d'un côté les Cyclopes, Géants monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Enée et des Troyens qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tout les Grecs; mais ſur tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre pere, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous. Mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de régner, que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires, mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter, je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ſes conſeils; et les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomtion.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée; elle croyoit ſentir en

(15) L'isle des Phéaciens eſt Corcyre ou Corfu, appellée anciennement Schérie. Elle eſt vis-à-vis du continent d'Epire. Les Phéniciens l'avoient nommée Schérie de *Schara*, que ſignifie lieu de negoce.

(16) L'extrême beauté de Pénélope avoit attiré auprès d'elle pluſieurs Princes, qui prétendoient l'épouſer croyant Ulyſſe mort.

(17) Neſtor, fils de Nelée & de Chioride, fut un des Rois qui allerent au Siége de Troye; il y mena une flotte de XC vaiſſeaux.

(18) Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Erope: il avoit épouſé Hélène fille de Jupiter & de Léda, dont l'enlevement fut cauſe de la Guerre de Troye.

en lui quelque chofe de divin: mais elle ne pouvoit démêler fes penfées confufes. Ainfi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiffer voir fon trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et fatisfaite ma curiofité. Télémaque reprit ainfi:

Nous eumes affez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile; mais enfuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaiffeaux expofés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiffeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneffe imprudente m'avoit empêché de confidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non feulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit, je fentois qu'il m'infpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui difois: mon cher Mentor, pourquoi ai-je réfufé de fuivre vos confeils? Ne fuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paffé, ni modération pour ménager le préfent? O! fi jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'eft vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en fouriant me répondit: je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il fuffit que vous la fentiez et qu'elle vous ferve à être une autre fois plus modéré dans vos défirs; mais quand le péril fera paffé, la préfomption reviendra peut-être. Maintenant il faut fe foutenir par le courage; avant que de fe jetter dans le péril, il faut

le pré-

le prévoir et le craindre. Mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe, montrez un coeur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du ſage Mentor me charmerent, mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leur vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables : il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſâmes au milieu de leur flotte. Ils pouſſerent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere ; et pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guere moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceſte (19) ſorti de Troye. A peine fûmes nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres

(19) Aceſte fils de Crinife, fleuve de Sicile, & d'Egeſte. Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe & Enée lorſqu'ils alloient en Italie. *Virgile AEneid. Lib. V,*

tres peuples de l'Isle armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne reſervent que Mentor et moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et ſe préparoit à un grand ſacrifice. Ils nous demanda d'un ton ſévere quel étoit notre pays, et le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, et lui dit: Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, et notre patrie n'eſt pas loin de-là. Ainſi il évita de dire que nous étions des Grecs. Mais Aceſte ſans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers, qui cachoit leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque fils du ſage Ulyſſe, Roi des Ithaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers: ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O Fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux manes de tant de Troyens que votre pere a précipités ſur les rivages du

noir

noir Cocyte ; vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise (20). Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Héros ; Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé, le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi. Il lui dit :

O ! Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérèt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours : si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trou-

vée

(20) Le tombeau d'Anchise étoit sur le Mont Eryce ; ce furent Aceste & Enée qui l'y ensevelirent.

vée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Etranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse, qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même tems il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tramblantes, des vieillards courbés, des petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la ville. Les troupeaux des boeufs mugissans et des brébis bélantes venoient de foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble in inconnu pour leur ami, et qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sage que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisiéme jour, pendant qu'ils étoient pleines de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiére; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens (21) peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Agragas, où régne un hiver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient

(21) La ville d'Himere étoit en Sicile, tu couchant du fleuve du même nom. Elle fut très-floriffante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.

(22) Les narrations ont aussi leurs images ou leurs peintures, ce qui est passé on le rappelle quelquefois au présent. Quand Télémaque parle de la résolution, avec laquelle Mentor se mit en devoir de défendre Aceste contre ses ennemis, il dit: Mentor montre dans ses yeux &c. Vous voyez que ce n'est plus ici une narration, vous devenez vous mêmes témoins de ce qu'on vous dit. On ne vous apprend pas ce qui c'est passé, on vous montre ce qui se passe.

avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves et leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor: j'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidéles; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils, hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre (22) dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'Aceſte: il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près: mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide (23). La mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie de la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brébis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang; et les Bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris et déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple et par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple

 venoit

(23) L'Egide étoit de bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie Chevre, parce que Dieu fut nourri par la Chevre Amalthée & qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduſe, dont le ſeul aſpect métamorphoſoit * les hommes en rochers.

* C'eſt pourquoi Horace chante:

———— quid
contra ſonantem Palladis Ægida,
Carm. III. 4. v. 55. 56. 57.

venoit d'une race de Géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi: mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fus vomir en expirant des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chûte. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en piéces, et poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste, touché de réconnoissance, nous avertit, qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présens, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Gréce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du Monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissés en Ithaque; mais les Dieux qui se jouent des desseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

LES

II





Telemaque rencontre Termosiris dans les deserts d'Egypte

35

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE DU LIVRE SECOND.

Télémaque raconte comme il fut pris dans le vaiſſeau Tyrien par la flotte de Séſoſtris, & emmené en captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Pays, & la ſageſſe du Gouvernement de ſon Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé eſclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis; que Termoſiris Prêtre d'Apollon le conſola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admète; que Séſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs, qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Bocoris qui périt dans un combat contre ſes ſujets revoltés, & ſecourus par les Tyriens.

LIVRE SECOND.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contr'eux le Roi Séſoſtris (1) qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce et la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le coeur de ces peuples. Ils avoient re-

(1) Voyez les Penſées libres de Mr. Loen III. 2. p. 1.
La force de l'imprenable ville de Tyr &c.
Voyez Prideaux Hiſtoire des Juifs p. 415 ſeq.

refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abatre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre sembloient fuir derrière nous, et se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit, leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous amenent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignerent-ils m'écouter. Ils nous regarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, et ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette terre fertile d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagnes agréablement situées,

tuées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

(2) Heureux! disoit Mentor, le peuple, qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoûtoit-il, ô Télémaque! que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goutez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs sujets pour le rendre plus soumis, sont les fléaux du Genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor; Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre Patrie ni Pénélope; et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir: jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient

(2) Ici commence l'instruction donnée au Duc de Bourgogne, sur la manière de régner.

(3) *Un sage Roi*: Deux vertus sont nécessaires au Roi, la prudence, pour ordonner, & le soin de faire bien exécuter ses ordres.

poient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe! s'écrioit-il: Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque et Pénélope: vous verrez même dans ſa première gloire celui qui vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe que la fortune ne peut abattre, et qui dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempète l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui feroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joye et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque père inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi (3) conduit ainſi; mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, (4) et qui trouve le ſien dans ſa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte;

 c'eſt

(4) *Les peuples* d'un ſage Roi, n'ont beſoin que d'une maxime générale, qui eſt d'être fidéles à leur Roi, de ſe laiſſer gouverner, & d'obéir exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres, qu'ils ont reçus.

c'eſt celui de l'amour. (5) Non ſeulement on lui obeit, mais encore on aime à lui obéir. Il régne dans tous les coeurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, et je ſentois renaître mon courage au fond de mon coeur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thébes, pour être préſentés au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thébes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, et plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grèce. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines et d'obéliſques ; les temples ſont de marbre, et d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, et obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or et d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ſes ſujets, qui avoient ou des plaintes à lui

(5) *De la crainte.* Car la crainte & la terreur ne font pas des liens aſſez forts pour retenir les ſujets dans le devoir ; ils ne ſont pas des eſclaves, mais des citoyens accoutumés à l'obéiſſance raiſonnable, mais non pas à la ſervitude, et comme il ne leur faut pas une pleine liberté, il ne leur faut pas auſſi une entière ſervitude. Tac.

lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprifoit ni ne rebutoit perfonne, et (6) ne croyoit ètre Roi que pour faire du bien à fes fujets, qu'il aimoit comme fes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on appernoit toùjours quelque chofe d'utile, en s'inftruifant des moeurs et des manières des peuples éloignés. Cette curiofité du Roi fit qu'on nous préfenta à lui. Il étoit fur un tròue d'y voire tenant en main un fceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur et de majefté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience et une fageffe qu'on admiroit fans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte juftice, il fe délaiffoit le foir à écouter les hommes favans, ou à converfér avec les plus honnètes gens, qu'il favoit bien choifir pour les admettre dans fa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute fa vie, que d'avoir triomphé avec trop de fafte des Rois qu'il avoit vaincus, et de s'ètre confié à un de fes fujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneffe et de ma douleur. Il me demanda ma patrie et mon nom; nous fùmes étonnés de la fageffe qui parloit par fa bouche. Je lui répondis: O! grand Roi, vous n'ignorez pas le fiége de Troye qui a duré dix ans, et fa ruine qui a couté tant de fang à toute la Grece: Ulyffe mon père a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre fur toutes les mers fans pouvoir retrouver l'Isle d'Ithaque qui eft fon Royaume: je le cherche; et un mal-

(6) *Il ne croyoit être Roi que pour faire du bien à fes fujets.* Ce portrait de Séfoftris eft celui de Philippe IV. Roi d'Efpagne, Prince eftimé pour fa prudence & la fageffe, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans fes projets. Il naquit en 1605. & mourut en 1665.

malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere et à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans : et leur faire ſentir la joye de vivre ſous un ſi bon pere.

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un oeil de compaſſion : mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux; car j'aime la Gréce; pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. (7) Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompue, et auſſi artificieuſe, que Séſoſtris étoit ſincère et généreux. Cet Officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre; et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion et avec défiance.

(7) *Ulyſſe.* Le caraſtére d'Ulyſſe eſt ſa ſage prudente diſſimulation d'un Roi, dont la conſtance ne peut être ébranlée, par quoi que ce puiſſe être : & la colère d'Achille eſt la colère implacable d'un Prince injuſte & vindicatif.

(8) Ce que l'on doit admirer dans cet ouvrage, n'eſt pas tant l'excellence du Poëme par ſa compoſition, que le fond d'honneur, de probite & de courage qu'on reconnoît dans l'Auteur, de l'avoir oſé compoſer dans le poſte où il étoit, et dans la plus flatteuſe Cour qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner direc-

fiance: car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous fépara, et depuis ce tems-là je ne fus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette féparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis efpéroit toûjours qu'en nous queftionnant féparément, il pourroit nous faire dire des chofes contraires; fur tout il croyoit m'éblouir par fes promeffes flatteufes, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité: mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire fes efclaves. En effet malgré notre innocence et malgré la fageffe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les Rois font-ils expofés? Les plus fages mêmes font fouvent furpris. Des hommes artificieux et intéreffés les environnent; les bons fe retirent, parce qu'ils ne font ni empreffés ni flatteurs: les bons attendent qu'on les cherche, et les Princes ne favent guére les aller chercher. Au contraire, les méchans font hardis, trompeurs, empreffés à s'infinuer et à plaire, adroits à diffimuler, prèts à tout faire contre l'honneur et la confcience pour contenter les paffions de celui qui régne (8) O! qu'un Roi eft malheureux d'ètre expofé aux artifices des méchans! (9) il eft perdu s'il ne repouffe la flatterie, et s'il n'aime ceux qui difent hardiment la vérité (10). Voilà les réflexions que je faifois dans mon malheur, et je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cepen-

tement le conduite de la Cour, c'eft bien affez d'avoir entrepris de le faire d'une manière indirecte.

(9) *Méchans:* Adulationi fœdum crimen fervitutis ineft. Tac. c'eft-à-dire, la fervitude & la flatterie font les deux campagnes inféparables. Les Rois font plufieurs fois environnés d'envieux, de fourbes, & d'hypocrites.

(10) *La vérité:* Les bons efprits s'émouffent & s'abatardiffent, quand il n'eft plus permis de parler, ou d'écrire fans flatter. Tac.

Cependant Métophis m'envoya vers le montagnes du désert d'Oasis (11) avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant: Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude? Télémaque répondit: Mon malheur croissoit toujours; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort: il falut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune: il ne me restoit plus aucune espérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux: on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hyver perpétuel sur le sommet des montagnes; et on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers: vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis: je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'éten-

(11) *Oasis:* Ora horrida & incultis locis circumdata: dans la solitude d'Oasis l'heresiarque Nestorius fut exile, & y mourut.

m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes et les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines; une voix mugiſſante ſortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toùjours été heureux, ne ſont guére dignes de l'être; la molleſſe les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu ſera heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, et ſi tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera juſqu'aux Aſtres. Quand tu ſera le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu as été foible, pauvre et ſouffrant comme eux, prens plaiſir à les ſoulager, aime ton peuple, déteſte la flatterie, et ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré et courageux pour vaincre tes paſſions (12).

Ces paroles divines entrerent juſqu'au fond de mon coeur, elles y firent renaître la joye et le courage; je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, et qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la ſageſſe éclairoit mon eſprit, je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, et pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les Bergers du déſert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiſerent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter. Pour

(12) Ces paſſages ne peuvent être aſſez loués: ils ſont divins. L'Empereur Marc Antonin dit auſſi dans ſes réflexions morales; Maximus m'a fait voir, qu'il faut être le maître de ſoi-même, & ne ſe laiſſer jamais emporter à ſes paſſions.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité et de la ſolitude, je cherchai des livres; car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelqu'inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, et le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, et qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, et qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences. En quelqu'endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne ſont point comme moi privés de la lecture! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé, une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture, ſa taille étoit haute et majeſtueuſe, ſon teint étoit encore fraix et vermeil, ſes yeux vifs et perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples et aimables. Jamais je n'ai vû un ſi vénérable vieillard: il s'appelloit Termoſiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes (13) en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courte-

(13) Un recueil d'Hymnes, de Cantiques, de chanſons, à l'honneur de Dieu, en Allemand, Lob-Geſänge Gott zu Ehren, tel que le Cantique de Salomon, das hohe Lied Salomonis, c'eſt le mot Grec υμνυς υμνεω, en latin celebro.

(14) Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la Lyre. La fable a feint, que cette Lyre fut placée dans le Ciel.

courtement, et jamais ses Histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant; et la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée, aussi aimoit-il les jeunes gens; lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent: Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme semblable à Orphée (14) ou à Linus (15), étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens Poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui, les arbres mêmes paroissoient émus; et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, et la sagesse des hommes qui préférent la gloire aux plaisirs.

Il

(15) Linus étoit aussi fils d'Apollon & de Terpsichore, ou de Mercure & d'Uranie; il inventa les vers Lyriques. Il surpassa encore Orphée dans la science de la Musique, puisqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enseignoit à jouer de la Lyre, parce qu'il en jouoit mal, cet Héros lui cassa la tête avec cet instrument. Les autres Poëtes feignent, qu'il fut tué à Thébes par Apollon, pour avoir appris aux hommes à mettre des cordes au lieu de fil aux instrumens de Musique.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devois à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussi-tôt le mont Etna (16) cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavetnes de la terre, et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux (17) sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant et couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux: il fait des plaintes amères. Jupiter s'irritant contre Apollon, le chasse du Ciel, et le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, et de garder les troupeaux du Roi Admète (18). Il jouoit de la flûte, et tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savoient que conduire leurs brébis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bien-

(16) *Le mont Etna.* Les feux que l'Etna vomit sont assez ordinaires: mais les dégats des années 1536. 1554. 1566. 1579, 1669. & 1692. ont fait plus de bruit, dans les histoires. Les Poëtes ont feint, que Jupiter écrasa le Géant Typhée, sur cette montagne, & que Vulcain y tient sa forge.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems ſe couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît ſous ſes pas: puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les Zéphirs rafraîchiſſent les hommes, et où la roſée déſaltére la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés dont l'Automne récompenſe les travaux des Laboureurs, et le repos de l'hyver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes et les creux vallons, où les rivieres, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi au Bergers, quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter de ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flûtes ſe virent plus heureux que les Rois, et leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuyent les Palais dorés; les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par tout les innocentes Bergères. Tous les jours étoient des Fètes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux Bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, et à percer de fléches les daims et les cerfs. Les Dieux même devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellerent Appollon dans l'Olympe.

(17) Vulcain furieux. Ovid. Metam. IV. Fab. 3.

(18) Roi de Théſſalie, que ſa femme Alceſte tira de tombeau en elle entra elle - même.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette terre ſauvage; faites fleurir comme lui le déſert; apprenez à tous ces Bergers quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les coeurs farouches; montrez leur l'aimable vertu: faites leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les ſoucis cruels qui environnent les Rois vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me ſentois ému, et comme hors de moi même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers, et une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient ſuſpendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage, tout y étoit doux et riant, la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termoſiris étoit Prêtre. Les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Des Bergères y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, et portant ſur leur tête dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice nous faiſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres et de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raiſins: nos ſiéges étoient les ga-

zons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau: déja il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion heriſſe ſa crinière, me montre ſes dents et ſes griffes, ouvre une gueule ſeche et enflammée; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang et de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë, je le terraſſe: La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coûtume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, et les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos Bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte: il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; et tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand coeur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpétuelle, et lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes? Souvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux; on eſt environné des gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt intéreſſé à le tromper; chacun, ſous une apparence de zèle, cache ſon ambition. On fait ſem-

blant d'aimer le Roi, et on n'aime que les richeſſes qu'il donne; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flatte et on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, et réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flotte étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui reléve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume après quelque longue ſouffrances. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitément, et ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte me parut inconſolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards, levant les mains au Ciel, s'écrioient: jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieu! il falloit, ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris? Les jeunes gens diſoient: l'eſpérance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi: pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image, pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la molleſſe et dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes, que ſon pere avoit ménagés avec tant de ſoin: qu'à tourmenter les peuples, et qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre les conſeils flatteurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, et non pas un Roi; toute l'Egypte gémiſſoit; et quoique le nom Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche et cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte et un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, (19) où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fut pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, et de ſe rétablir auprès du nouveau Roi: il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours et les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amére

(19) *Peluſe*: Ville d'Egypte ſur l'embouchure la plus Orientale du Nil: on la nomme préſentement *pelbais*.

douleur : je voyois les vagues qui venoient de battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus ; j'apperçevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'isle de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre'eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile (20). Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir fovorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars ; des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écu-

(20) *La guerre civile.* Un commandement injuste, et une obéissance forcée ne sont jamais de longue durée. Tac.

écumant, à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ſes yeux la fureur et le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: ſon courage le pouſſoit au haſard, et la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis; ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumières égaloient ſon courage: mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses Maitres avoient empoiſonné par la flatterie ſon beau naturel. Il étoit enyvré de ſa puiſſance et de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ſes déſirs fougueux; la moindre réſiſtance enflammoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus: il étoit comme hors de lui-même: ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche: ſa bonté naturelle et ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant: ſes plus fidéles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir: il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extèmes contre ſes véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis: mais enfin il fut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine; les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'isle de Cypre lui coupa la tète: et la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermés et éteints, ce viſage pàle et défiguré, cette bouche

entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux: et si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. (21) Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

(21) *à la raison:* La *raison* connoît le commencement & la fin des choses, & *gouverne l'univers.*

Fin du second Livre.



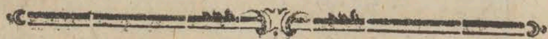




Telemaque s'instruit du Commerce des Tyriens

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE TROISIEME.

Télémaque raconte que le Successeur de Bocchoris, rendant tout les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmene avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne: que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les régles du commerce de Tyr, et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, et voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr: mais qu'Astarhé maitresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

LIVRE TROISIEME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voit que Télémaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télé-

Télémaque reprit ainsi son discours; les Egyptiens les plus vertueux et les plus fidéles au Roi étant les plus foibles, et voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon coeur.

Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers poussoient de cris de joye; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines et les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le Ciel et l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison; et tout le Ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie étes-vous, me dit-il? Je ne suis point Phéniciens, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert: c'est sous ce nom que l'on

m'a

m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi : je ſuis Télémaque fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays : la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, et de retrouver ſon pere.

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, et qui n'eſt point dans le commun des hommes : il étoit naturellement ſincère et généreux ; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirerent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne ſaurois en douter. La douceur et la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux que j'ai toujours ſervis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, et pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudriez me confier : quoique je ſois ſi jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, et encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous

(1) *Mentir* : Nullum mendacio pretium. Tac.

vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troye, il me prit sur ses genoux, et entre ses bras; (c'est ainsi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puisse les entendre: O mon fils! que les Dieux me préservent de te voir jamais manquer à ton devoir; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moisonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore: que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mere et au miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre: qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidéle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, (1) est indigne d'étre compté au nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon coeur: je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois

(2) *Gouverner* : La silence est l'ame de toutes les affaires.

J'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mere expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable et ſûr, on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires, on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir: mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, et ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont rédoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux Colonnes d'Hercule (3), leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eût bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient: il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop

(3) Les Colonnes d'Hercule ſont les Montagnes de Calpé & d'Abila au Détroit de Gibraltar, où l'Océen entre dans la mer Méditerranée, & où Hercule borna ſes voyages. Et elles ſont ainſi nommées, parce qu'elles paroiſſent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.

(4) *Pigmalion:* Roi de Tyr, fils de Margenus, ou Methres, auquel il ſuccéda: étant averti des tréſors incroyables de Sichée, ſon oncle, le fit mourir, & d'abord après Didon ſortit du royaume. Ce fut l'an 907. avant l'Ere chrétienne.

(5) *Il les a trempé.* *Un ſavant Profeſſeur de l'Univerſité de Leipſic Mr. Chriſt. a traduit la fameuſe Epigramme d'Auſone en deux vers françois

trop riches et trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance: mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pygmalion notre Roi. (4) Il les a trempées (5) dans le ſang de Sichée mari de Didon (6) ſa ſoeur. Didon pleine de déſirs de la vengeance s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté, l'ont ſuivie; elle a fondée ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage (7). Pygmalion tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable et odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime

françois le plus heureuſement du monde; voici le latin & la traduction:

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.
Didon que tes maris te cauſent des douleurs!
L'un meurt tu prens la fuite, & l'autre fuit tu meurs.

(6) Didon étoit Fille de Belus, Roi de Tyr & de Sidon. Pygmalion fit mourir ſon mari Sichée pour avoir ſes richeſſes.

(7) Cette ville, bâtie ſur la côte d'Afrique vis-à-vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Africain.

crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſécute les riches, et il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu: car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices et ſes infamies. La vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contr'elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de ſon ombre: il ne dort ni nuit ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont ils n'oſe jouir. Ce qu il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qu il l empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon Palais: ſes amis mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verouils, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche (8), et on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoit ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuſe d'entrer dans ſon coeur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre et farouche, ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés. Il prète l'oreille au moindre bruit, et ſe ſent tout ému;

(8) *On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche.* Céci eſt un trait de la vie d'Olivier Cromwel déclaré Protecteur d'Angleterre après la mort de Charles premier. Ce tiran, qui couvroit d'un beau nom toutes ſes violences, étoit, comme Pygmalion, inquiet, cruel, défiant. Craint de tout le monde, il craignoit auſſi tout le monde à ſon tour. Il avoit dans ſon Palais

ému; il eſt pâle, défait, et les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait; il ſoupire, il tire de ſon coeur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets le plus exquis le dégoutent, ſes enfans loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dangereux ennemis: il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré: il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera périr! quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux: quoiqu'il m'en coûte, je ſerai fidéle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe: il eſpéreroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, et il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux et ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même: voilà un hom-

Palais de Whitehal pluſieurs chambres dans leſquelles il couchoit alternativement. Cependant il mourut de ſa mort naturelle au mois de Septembre 1658. après avoir long-tems gouverné l'Angleterre ſous le titre de Protecteur avec plus d'autorité que ſous celui de Roi.

me qui n'a cherché qu'à fe rendre heureux, il a crû y parvenir par les richeffes et par une autorité abfolue; il poffède tout ce qu'il peut défirer, et cependant il eft miférable par fes richeffes et par fon autorité même. S'il étoit Berger, comme j'étois naguéres (9), il feroit auffi heureux que je l'ai été, il jouiroit des plaifirs innocens de la campagne, et en jouiroit fans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poifon. Il aimeroit les hommes, il en feroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeffes qui lui font auffi inutiles que du fable, puifqu'il n'ofe y toucher: mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne fouffriroit aucun véritable befoin. Cet homme paroit faire tout ce qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il ne le faffe, il fait tout ce que veulent fes paffions féroces. Il eft toujours entraîné par fon avarice, par fa crainte, et par fes foupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes: mais il n'eft pas maître de lui-même: car il a autant de maîtres et de bourreaux, qu'il a de défirs violens.

Je raifonnois ainfi de Pygmalion fans le voir; car on ne le voyoit point, et on regardoit feulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit et jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prifon, fe renfermant avec fes tréfors. Je comparois ce Roi invifible avec Séfoftris fi doux, fi acceffible, fi affable, fi curieux de voir les Etrangers, fi attentif à écouter tout le monde, et à tirer du coeur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Séfoftris, difois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre; il fe montroit à tous fes fujets comme à fes propres enfans. Celui-ci craint tout et

(9) *Comme j'étois naguéres.* Cette façon de parler eft du tems de Mr. Vaugelas. Voyez les Obfervations de l'Academie Françoife fur les Rémarques, *II. 67.* mais elle a *vieilli depuis*, de forte qu'à la moderne il faut dire: comme je l'etois *il n'y a pas long-tems* Voyez Mr. de la Touche, dans l'art de bien parler. *II. p. 354.*

et a tout à craindre. Ce méchant Roi eſt toujours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon Palais inacceſſible au milieu de ſes Gardes. Au contraire le bon Roi Séſoſtris étoit en ſureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'isle de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté: il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des Princes trop faciles et inappliqués eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus (10). Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits et ſimples qui agiſſent ſans déguiſement: auſſi n'avoit-il jamais vu des gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes, dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie et de vices affreux déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception comme s'ils euſſent été maſqués. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincere ſur la terre: ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne feroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchans et plus trompeurs.

 Pour

(10) *Corrompus*: pour faire plaiſir aux Favoris corrompus, les flatteurs appliquent les plus ordinaires moyens de la flatterie, et de la calomnie, pour perdre les autres. Tac.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la defiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert, il lui en eut coûté la vie et à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable: mais les vents contraires nous retinrent aſſez longtems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les moeurs des Pnéniciens ſi célébres chez toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une isle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui ſe touchent preſque; enfin par la douceur de ſon climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſoufle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues et va toucher les aſtres: une glace éternelle couvre ſon front, des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous on voit une vaſte forêt de cédres antiques: qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, et qui portent leurs branches épaiſſes juſques dans les nues: cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt-là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent; les brébis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin: le Printems et l'Automne y régnent enſemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais

(11) Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, et une isle de l'Eſpa-

mais ni le souffle empesté du Midi qui seche et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte qui s'éleve dans la mer l'isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord, que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier: mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous cotés le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (11), et ils ont même pénétré dans le vaste Océan, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les isles inconnus de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

 Je

l'Espagne Bethique, voisine du Continent, vis-à-vis du Port de Muestée, à 19. lieues de Tyr; elle fut bâtie par les Tyriens.

Je ne pouvois raſſaſſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je ne voyois point, comme dans les villes de Gréce, des hommes oiſifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux; à tranſporter leurs marchandiſes ou à les vendre, à ranger leurs magazins, et à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers (12). Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me repondit-il: la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce, c'eſt notre Patrie, qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui dompterent les flots long-tems avant l'âge de Typhis et des Argonautes (13) tant vantés dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les premiers qui oſerent ſe mettre dans un frèle vaiſſeau à la merci des vagues et des tempêtes, qui

(12) Cette deſcription de la ville de Tyr, qu'on vient de lire, eſt une peinture naturelle d'Amſterdam, qui lui reſſemble en tout, ſi même elle ne la ſurpaſſe en richeſſes, comme par l'étendue de ſon commerce.

(13) Les Argonautes étoient les Héros de la Gréce, qui allerent en Colchos avec Jaſon, pour enlever la Toiſon d'or. Leur vaiſſeau, bâti en Theſſalie par les mains même de Pallas, ſe nommoit Argos, & Typhis en étoit le Pilotte.

(14) Ceci eſt encore un portrait naturel des Hollandois; & ce qui ſuit eſt une belle leçon pour leur apprendre ce qu'ils doivent craindre.

(15) *S'ils commençoient à s'amollir &c.*] Le luxe & la molleſſe avoient commencé de ruiner le Royaume, ou les biens des plus grands Sei-

qui fonderent les abîmes de la mer, qui obferverent les Aftres loin de la terre, fuivant la fcience des Egyptiens et les Babyloniens. Enfin, qui réunirent tant de peuples, que la mer avoit féparés. Les Tyriens font induftrieux, patiens, laborieux, propres, fobres et ménagers; ils ont une exacte police, ils font parfaitement d'accord entr'eux: jamais peuple n'a été fi conftant, plus fincere, plus fidéle, plus fûr, plus commode à tous les étrangers (14).

Voilà, fans aller chercher d'autre caufe, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un fi utile commerce. Si la divifion et la jaloufie fe mettoient entr'eux: (15) s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oifiveté, fi les premiers de la Nation méprifoient le travail et l'économie, fi les arts ceffoient d'être en honneur dans leur ville (16); s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant foit peu les régles d'un commerce libre, s'ils négligeoient leurs manufactures (17), et s'ils ceffoient de faire les grandes avances qui font néceffaires pour rendre leurs marchandifes parfaites chacune dans fon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiffance que vous admirez.

 Mais

gneurs fuffifoient à peine pour les dépenfes de leurs ameublements & de leurs équipages.

(16) *Si les arts ceffoient d'être en honneur.* Comme les Tailles devinrent perfonnelles & arbitraires dans le Royaume, et que l'on taxa l'aife & l'induftrie, les arts étoienr négligés, & les artifans ne fe mettoient pas en peine de paroître habiles, croyant fe redimer par-là des contributions dont on les chargeoit.

(17) *S'ils régiigeoient leurs Manufactures.* La profcription des Reformés de France ayant donnée lieu à l'établiffement de quantité de Manufactures hors du Royaume, comme celles des étoffes de foie, les villes de Lion, de Tours &c, en ont fouffert un préjudice irréparable.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici, recevez bien et facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entiere ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites vous aimer par tous les étrangers : souffrez même quelque chose d'eux : craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les régles du commerce, qu'elles soient simples et faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévérement la fraude et même la négligence ou le faste des Marchands qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convénable, que le Prince ne s'en mêle point, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets, qui en ont la peine ; autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les

tristes

triftes reftes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureufe Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de fes fujets. Au lieu d'ouvrir, fuivant notre ancienne coutume, fes ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut favoir le nombre des vaiffeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y font, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandifes, et le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il ufe de fupercherie pour furprendre les marchands; et pour confifquer leurs marchandifes. Il inquiéte les marchands qu'il croit les plus opulens: il établit fous divers prétextes de nouveaux impôts: il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainfi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin à Tyr qui leur étoit autrefois fi connu, et fi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puiffance feront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enfuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendu fi puiffans fur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui fert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fourniffent les bois des vaiffeaux, et nous les réfervons avec foin pour cet ufage: on n'en coupe jamais que pour les befoins publics. Pour la conftruction des vaiffeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui difois-je, avez-vous pû trou-

trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniere perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon Géometre, on estime fort un habile Astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon Charpentier, au contraire, il est bien payé et bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leur service: on les nourrit bien; on a soin d'eux quand il sont malade, en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, et dès la plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on méne les hommes sans contrainte par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien: la soumission des inférieurs ne suffit pas: Il faut gagner les coeurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magazins, les arsenaux et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que

que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit, avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville: mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à viſiter curieuſement le port, et á interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien: le Roi veut qu'on l'arrète, et qu'on ſache certainement de quel pays il eſt, vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions, que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal ſurpris et effrayé, répondit: je vais chercher cet étranger qui eſt de l'isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous ſommes perdus. Le Roi, que ſa défiance tourmente jour et nuit, ſoupçonne que vous n'ètes pas de l'isle de Cypre, il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr, ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous? O Dieux! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télé-

Télémaque, que je vous méne au Palais du Roi. Vous foutiendrez que vous êtes Cypriens de la ville d'Amathonte (18) fils d'un ftatuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père, et peut-être que le Roi, fans approfondir davantage, vous laiffera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de fauver votre vie et la mienne.

Je répondois à Narbal: laiffez périr un malheureux que le deftin veut perdre; je fai mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réfoudre à mentir. Je ne fuis point Cyprien, et je ne faurois dire que je le fuis. Les Dieux voyent ma fincérité; c'eft à eux à conferver ma vie par leur puiffance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la fauver par un menfonge.

Narbal me répondit: ce menfonge, Télémaque, n'a rien qui ne foit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à perfonne; il fauve la vie à deux innocens; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouffez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de bleffer la Religion.

Il fuffit, lui difois-je, que le menfonge foit menfonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préfence des Dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui bleffe la vérité, offenfe les Dieux, et fe bleffe foi-même: car il parle contre fa confcience. Ceffez, Narbal, de me propofer ce qui eft indigne de vous et de moi. Si les Dieux on pitié de nous, ils

(18) *Amathonte*: ou Amathufe, ancienne ville de l'isle de Cypre: aujourd'hui elle eft fous la Domination des Turcs depuis l'an 1570.

ils fauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ferons en mourant les victimes de la vérité, et nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie: la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon coeur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte?

Nous demeurâmes long-tems dans cette eſpece de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre Officier du Roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirenes, un coeur cruel et plein de malignité: mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſû gagner le coeur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, et par l'harmonie de ſa lyre (19). Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'Amour de cette femme ne lui étoit guéres moins funeſte que ſon infame avarice: mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, et elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il

(19) *De ſa Lyre*: Ancien inſtrument de muſique, qu'on met entre les mains d'Apollon: il eſt de figure preſque circulaire, & il a un petit nombre de cordes, qu'on pince avec les doigts; fait de coquille de Tortue. On en voit pluſieurs figures différentes dans le marbres & dans les médailles de l'antiquité.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin, qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sentant meprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina, qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger, que le Roi faisoit chercher, et qu'on disoit qu'il étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que des gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine, qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte, il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, et ne découvrit son imposture, envoya en diligence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au Roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le Roi soit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger,

ger, que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie et la mienne, promit de ſe taire, et l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, et qui avoient un ſoin ſi touchant de ceux qui haſardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être; et l'eſt preſque toujours groſſièrement. Il ſe défie des gens de bien, et s'abandonne à des ſcélérats: il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe declarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté: fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſque dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un deſtin ſévere m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle; peut-être faudra-t-il être enſéveli dans ſes ruines: n'importe; pourvû que je diſe toujours la vérité, et que mon coeur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure et ſans tache, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez la

de ſes téméraires amans, que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, et qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, et ne ceſſez jamais de m'aimer.

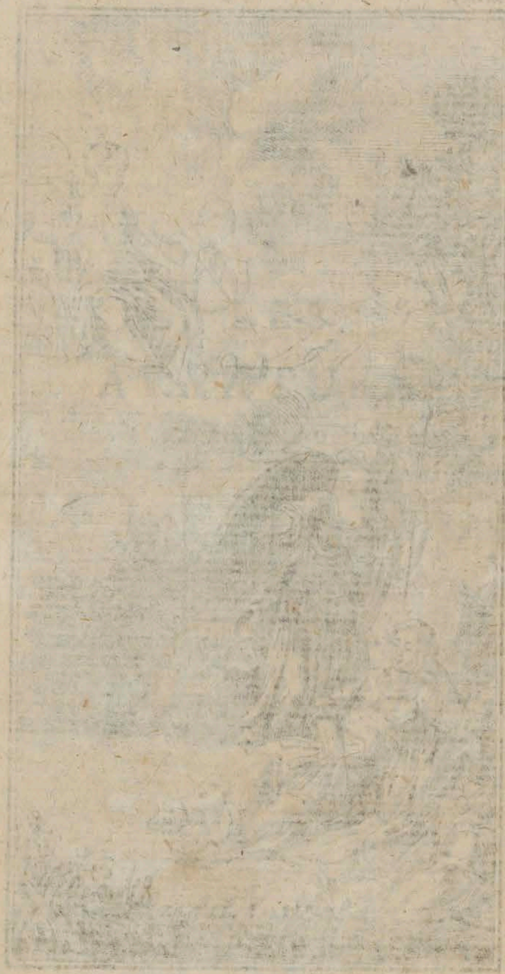
Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilénce. Il me mena juſqu'au vaiſſeau; il demeura ſur le rivage, et quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troiſieme Livre.



LES

IV





Minerve deffend Telemaque des traits de l'amour

LES

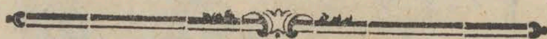
AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.



SOMMAIRE
DU LIVRE QUATRIEME.

Calypso interrompit Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes avantures, et lui conſeille de les achever, puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation depuis Tyr juſqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un ſonge où il avoit vu Venus et Cupidon, contre qui Minerve le protegeoit; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre; qu'à ſon reveil une tempête auroit fait perir les vaiſſeaux, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin étoient hors d'état de ſe ſauver, qu'à ſon arrivée dans l'isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu eſclave ſe trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs et les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Grece, et que dans ce trajet ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

LIVRE QUATRIEME.

CALYPSO qui avoit été juſqu'à ce moment immobile et tranſportée de plaiſirs en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous

(1) Achille étoit fils de Pelée Roi de Theſſalie, & de Thetis fille de Nerée. Il fut tué par Paris, frere d'Hector, dans le Temple d'Apollon, pendant qu'il épouſoit Polixene, fille de Priam.

Vous n'aves rien à craindre ici; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix, et tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil ſortant de l'onde amère répandront les flammes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre ſageſſe et votre courage. Ni Achille (1) vainqueur d'Hector; ni Théſée (2) revenu des enfers; ni même le grand Alcide (3) qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſai déja, et de vous demander ce que je ne ſai pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appéſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, et repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni

 moins

(2) Theſée, fils d'Egée Roi d'Athenes, deſcendit aux enfers pour enlever Proſerpine. Mais il fut enchaîné par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(3) C'eſt Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon qui le fit expoſer à pluſieurs monſtres, dont néanmoins il fut vainqueur.

moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le ſommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque: Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné: vous aves charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre induſtrie vous ont tiré: par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon coeur, et de vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon isle, vous, qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, et à vous apprendre, qu'elle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé la moyen de parler long-tems ſans rien dire; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle déſire de ſavoir, tel eſt l'art des femmes flatteuſes et paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, et que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer; pour moi je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connois, et qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre pere.

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter; mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui

lui donner de le compaſſion. Vous pouviez lui dire, que vous aviez été tantôt errant tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, et tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon coeur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré et docile? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore! votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter; achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vos attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, et ils ſe couchérent.

Auſſitôt que Phébus eùt répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil: allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles; ne lui ouvrez jamais votre coeur; craignez le poiſon flatteur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au-deſſus de votre ſage pere, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtez-vous combien cette louange eſt exceſſive? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, et aſſez vain pour vous laiſſer tromper par les louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allerent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſoùrit en les voyant et cacha ſous une apparence de joie la crainte et l'inquiétude qui troubloient ſon coeur; car elle prévoyoit, que Télémaque conduit par Mentor lui échapperoit

de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité? j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle deſtinée dans l'isle de Cypre: dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres et paſſionnés ſur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence ſe panchoient pour prêter l'oreille, et faiſoient une eſpece de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir. Les yeux de l'Aſſemblée étoient immobiles et attachés ſur le jeune homme. Télémaque baiſſant les yeux, et rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

A peine le doux ſoufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens dont j'ignorois les moeurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, et d'obſerver toutes les régles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux et puiſſant vint me ſaiſir; mes ſens étoient liés et ſuſpendus; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon coeur. Tout à coup je crus voir Venus (4) qui fendoit les nuës dans ſon char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'Océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout

(4) *Venus:* que les anciens ont fait Déeſſe de l'amour, étoit fille de Jupitre & de Diane; d'autres out dit, qu'elle naquit de l'écume de la mer.

tout à coup d'un vol rapide jufqu'auprès de moi, me mit en fouriant la main fur l'épaule, et me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaifirs, les ris, et les jeux folâtres naiffent fous mes pas. Là tu brûleras des parfums fur mes Autels; là je te plongerai dans une fleuve de délices. Ouvre ton coeur aux plus douces efpérances, et garde toi bien de réfifter à la plus puiffante de toutes les Déeffes qui veut de rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, (5) dont les petites aîles s'agitant le faifoient voler autour de fa mere. Quoiqu'il eût fur fon vifage la tendreffe, les graces, l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne fai quoi dans fes yeux perçans qui me faifoit peur. Il rioit en me regardant: fon ris étoit malin, moqueur et cruel. Il tira de fon carquois d'or la plus aiguë de fes flèches, il banda fon arc, et alloit me percer, quand Minerve fe montra foudainement pour me couvrir de fon Egide. Le vifage de cette Déeffe n'avoit point cette beauté molle, et cette langueur paffionnée que j'avois remarquée dans le vifage et dans la pofture de Venus. C'étoit au contraire une beauté fimple, négligée, modefte, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majefté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en foùpira amérement, il eut honte de fe voir vaincu. Loïn d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaifirs, que la fageffe, la vertu et la gloire. A ces mots l'amour irrité s'envola, et Venus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems fon char avec fes

 deux

(5) *Cupidon*: on le repréfentoit ordinairement fous la figure d'un bel enfant ailé & tout nud, dont la chair eft de la couleur de rofes, avec les yeux voilés, tenant un arc bandé d'une main, un flambeau allumé de l'autre, portant une trouffe pleine de flèches à fes côtés.

deux colombes dans une nuée d'or et d'azur; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans une jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Elisées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulu jetter à son cou pour l'embrasser: mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir: que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, et je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même, pour détester la vie molle de Cypriens. Mais ce qui me perça le coeur, fut que je crus, que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx (6) il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames: le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée, lui et tous les autres troublés par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Venus

(6) Le Styx est une fontaine au pied de la Montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux sont venimeuses, & si froides qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a bues. Les Poëtes feignent que c'est un fleuve ou marais d'Enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.

nus et de Cupidon de vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gemiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, et nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels le flots irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes: je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manoeuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilotte troublé par le vin, comme une Bacchante (7), étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaiſſer les voiles: ils ramérent vigoureuſement: nous paſſâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en

(7) Les Bacchantes étoient des femmes qui ſacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, ſur le mont Citheron proche de Thébes, & ſur d'autres Montagnes de Trace. Elles tenoient des bâtons converts de lierre appellés Thirſes, & ſembloient poſſédées d'une fureur divine.

en l'isle de Cypre (8) au mois du Printems qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe, car elle ſemble animer toute la nature, et faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'isle, je ſentis un air doux, qui rendoit le corps lâches et pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai, que la campagne naturellement fertile et agréable étoit preſque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et des jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Venus, ſe dévouer à ſon Temple: la beauté, les graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble ſimplicité, et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leur regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entr'elles pour allumer de grandes paſſions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil et mépriſable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe: elle en a pluſieurs dans cette isle; car elle eſt particuliérement adorée à Cythère, à Idalie, eſt à Paphos: c'eſt à Cythère (9) que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre, c'eſt un parfait Periſtile: les colonnes ſont d'une groſſeur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majeſtueux: au-deſſus de l'architrave et de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu

(8) Cypre eſt une isle de la mer Méditerranée, très-fertile & très-délicieuſe, conſacrée à Venus.

lieu ſacré aucune victime: on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes et des taureaux! on n'y répand jamais leur ſang: on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut et ſans tâche: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes des liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et de franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jours ſur les autels les parfums les plus éxquis de l'Orient, et ils forment une eſpéce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendans: tous les vaſes, qui ſervent au ſacrifice ſont d'or; un bois ſacré de Myrte environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes au Prêtres, et qui oſent allumer le feu des autels: l'impudence et la diſſolution deshonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois: mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſai qu'elle inclination pour le déſordre; on ſe mouquoit de mon innocence: ma retenue et ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue

(9) Cythere eſt proche de Candie: Venus y aborda dans une conque ou coquille de mer.

reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient: je ne sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtes: j'avois même une mauvaise honte de la vertu; j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde et rapide; d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se laisse enfin peu à peu, et sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon coeur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Elisées, achevoit de me décourager: une se crete et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, et qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes amères: je rugissois comme un lion dans ma fureur. O! malheureuse jeunesse, disois-je: ô Dieux qui vou jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par ce âge, qui est un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne suis-je couvert des eheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul? La mort me seroit plus douce, que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, et que mon coeur enivré d'une folle passion secouoit presque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courrois errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée: elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur: mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout; elle porte par tout avec elle le trait meurtrier.

Ainsi

Ainſi je courrois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adouciſſoit la playe de mon coeur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor: mais ſon viſage me parut ſi pâle; ſi triſte et auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt-ce vous même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux? N'étes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Eliſées (10)? Parlez, Mentor, vivez-vous encore; Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courrois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration: il m'attendoit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O Dieux! vous le ſavez, qu'elle fut ma joie, quand je ſentis que mes mais le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor! c'eſt ainſi que je m'écriai; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis: Hélas! d'où venez vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſénce? et que ferois-je maintenant ſans vous? Mais ſans repondre à mes queſtions: Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon; l'air qu'on reſpire eſt empeſté; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La

(10) Les champs Eliſées étoient, ſelon les Poëtes, le ſéjour des bienheureux, On en peut voir la Deſcription au VI. Liv. de l'Enéide.

La volupté lâche et infame, qui eſt le plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore (11), amollit les coeurs, et ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derrière vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette isle exécrable.

Il dit, et auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit de deſſus mes yeux, et qui me laiſſoit voir la pure lumière: une joie douce et pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon coeur; cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnés: l'une eſt une joie d'ivreſſe et de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, et de cuiſans remords; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux et de céleſte; elle eſt toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiſer: plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois je, les hommes, à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté! Peut-on la voir ſans l'aimer? Peut-on l'aimer ſans être heureux?

Mentor me dit; il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où alles-vous donc? lui répondis-je: En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt envain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël,

(11) *Pandore*. Femme admirable: On dit, que Jupiter envoya Pandore ſur la terre avec une boëte fatale, qu'Epimethée ouvrit, en ſorte que

Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les moeurs de la Gréce, et pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos moeurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isle de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire des offrandes au temple: le voilà qui en sort; les vents nous appellent; déjà nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidélement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi, si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici, plutôt mourir, que de vous voir partir sans moi. Ce Maitre Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tygresse dont il a succé les mamelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive: vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes, puisqu'il aime la sagesse et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un coeur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner

à lui

que toutes les maladies, dont elle étoit pleine se répandirent ici bas, ne restant, que la seule espérance, qui se trouva au fond. En la personne de Pandore les païens représentoient *la Nature.*

à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui : il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des Rois de la Grèce, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspiter quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice, et que vous alliez en Créte pour apprendre les loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point votre coeur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton (12).

Hazaël me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent, quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-

(12) Minos étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agenor Roi de

Suivez-moi, fils d'Ulysse je serai votre pere, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai, que je l'ai acheté comme esclave: mais je le garde comme un ami fidéle; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi; je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre coeur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger: je m'approchois de mon pays: je trouvois un secours pour y retourner, je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja, par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage: nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir léger se joue dans nos voiles; il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'isle de Cypre disparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des moeurs de cette isle. Je lui dis ingénûment, à quels dangers ma jeunesse avoit étoit exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles: O Venus, je reconnois votre puissance et celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels, mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitans de votre

 isle,

de Phénicie. Il étoit Roi de Candie, & parce qu'il étoit fort juste, en a feint que Pluton l'avoit choisi pour être juge dans les enfers.

isle, et l'impudence brutale avec laquelle ils célébrent vos fètes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puiſſance, qui a formé le ciel et la terre: de cette Lumiere infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette Vérité ſouveraine et univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vu cette Lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né; il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, et il eſt inſenſé: il croit tout voir, et il ne voit rien: il meurt n'ayant jamais rien vu: tout au plus il apperçoit de ſombres et fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par le plaiſir des ſens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien: c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie: elle eſt comme un grand Océan de lumiere; nos eſprits ſont comme des petits ruiſſeaux qui en ſortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſai quoi de pur et de ſublime: mon coeur en étoit échauffé, et la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'Age d'or, du

(13) Ce fleuve eſt nommée *Lethé* par les Poëtes, d'un mot Grec, qui ſignifie *oubli*, parce qu'ils feignent que ſes eaux ôtent la mémoire du paſſé.

(14) Le Tartare eſt un lieu dans les Enfers, où les méchans ſont tourmentés. Il eſt ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie *troubler* ou d'un autre qui ſignifie *trembler de froid.*

(15) Amphitrite, fille de l'Océan & de Doris, femme de Neptune, eſt la Déeſſe de la mer.

du Déluge, des premieres hiſtoires du genre humain: du fleuve d'oubli (13) où ſe plongent les ames des morts; des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare (14), et de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les Champs Eliſées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçumes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or et d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite(15)trainé par des cheveaux marins plus blancs que la neige, et qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriere eux une vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le char, leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon ſon fils pendant à ſa mammelle. Elle avoit un viſage ſerein et une douce majeſté qui faiſoit fuir les vents ſéditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons (16) conduiſoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air audeſſus du char: elle étoit à demi enflée par le ſouffle

(16) *Triton*: Dieu marin; fils de Neptune & d'Amphitrite. Les poëtes diſent, qu'il eſt la Trompette de Neptune, & le repréſentent homme juſques au nombril, dont le bas du corps finit en poiſſon, avec une queue de Dauphin, & qui a les deux pieds ſemblables à ceux d'un cheval, portant toujours en main une conque creuſe, qui lui ſert de trompette. *v. Plin. L. 9. c. 5.*

d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole (7) empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans; ses yeux pleins d'un feu sombre et austere tenoient en silence les fiers Aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins faisant avec leur narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

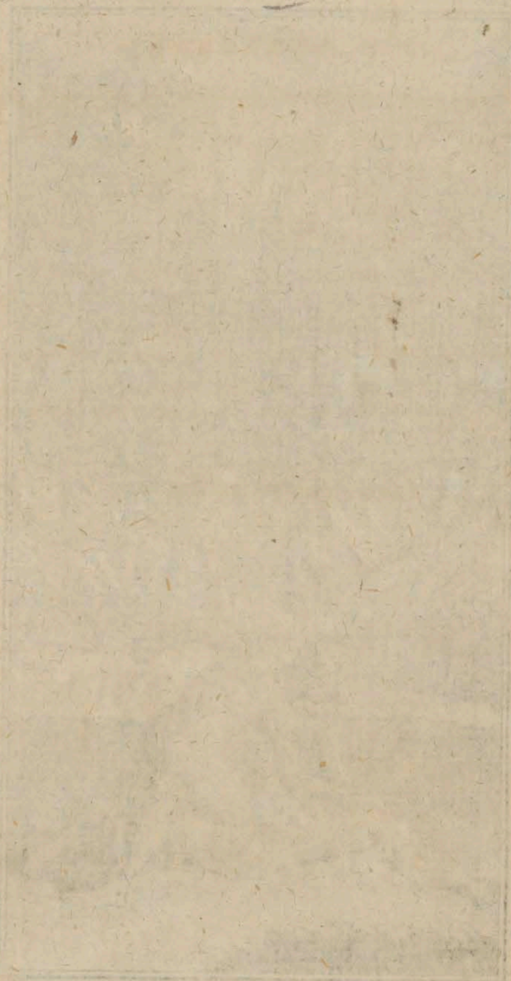
(17) Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceste, fille d'Hippotas Troyen. Les Poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il savoit prédire les vents selon les saisons.

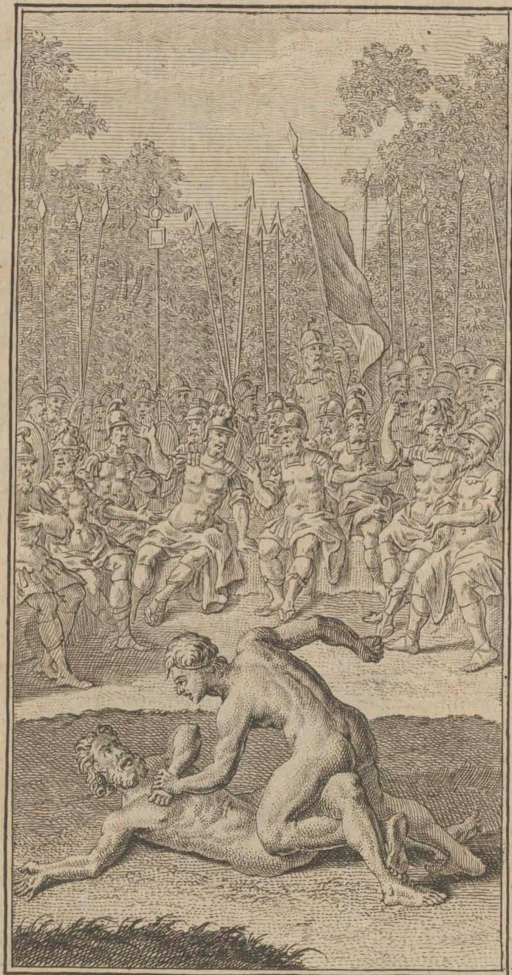
Fin du quatrieme Livre.



LES

V





Telemaque obtient le prix a la Lutte.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIEME.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Créte, il apprit qu'Idomenée Roi de cette isle avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un voeu indiſcret; que les Crétois voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes; ils étoient actuellement aſſemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoûte qu'il fut admis dans cette aſſemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux, et qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans le livre de ſes loix; que les vieillards Juges de l'isle, et tous les peuples voulurent le faire Roi voyant ſa ſageſſe.

LIVRE CINQUIEME.

Après que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Créte (1), que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du Ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du mont Ida au-deſſus des autres montagnes de l'isle comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette isle,

(1) Créte, aujourd'hui Candie. Isle de la mer Méditerranée, célébre pour les bons vins, & où il y avoit autrefois cent villes.

(2) *Cérès:* Déeſſe des grains & des fruits & celle qui avoit appris aux hommes l'art de cultiver la terre, ayant pour ce deſſein voyagé long-tems avec Bacchus. Heſiod.

isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Créte se montroit fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fut imprimée; par tout la charue avoit laissé de creux sillons: les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de boeufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le panchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de le féconde Cérès (2); enfin les montagnes ornées de pampres et de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs des doux présens de Bacchus (3) pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit étoit autrefois en Créte, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables, c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur

(3) *Bacchus.* Diodore & Nonuus décrivent ses exploits & ses principales actions, comme les voyages dans les pays les plus éloignés &c. l'art de planter la vigne, de moissonner, & de négocier, qu'il enseigna aux hommes.

travail. L'ambition et l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, et ils ſe rendent malheureux par le déſis du ſuperflu; s'ils vouloient vivre ſimplement et ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage et le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfans, rend les corps ſains et robuſtes: on les accoutume d'abord à une vie ſimple, frugale et laborieuſe; on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps et l'eſprit: on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes et les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, et l'avarice.

Pour le faſte et la molleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer; car ils ſont inconnus en Créte: tout le monde y travaille, et perſonne ne ſonge à s'y enrichir: chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorés. Les habits ſont de laine fine et de belle couleur, mais tout unis et ſans broderie. Les repas y ſont ſobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait de troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de boeufs pour faire fleurir l'agriculture. Les

mai-

maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornémens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée: mais elle eſt réſervée pour les temples des Dieux, et les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix, et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues; l'habitude du travail, et l'horreur de l'oiſiveté; l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, et la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi? et il me répondit: il peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, et les mains liés dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe et par ſa modération à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere et par leur ſervitude lâche, à flatter l'orgueil et la molleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes et de plaiſirs: mais plus de ſageſſe, de vertu et de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; et au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages et heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection;

et il n'eſt digne de la royauté, qu'autant qu'ils s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille: c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante et ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans que veulent faire ſervir les peuples a leur propre grandeur, c eſt à dire, à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale (4) et qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage et qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer: nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement et voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Gréce au ſiége de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux: chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir: chacun déploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſepulture. Idomenée levant les yeux et les mains vers le

(4) Dédale, fils de Micion & pere d'Icare, étoit un ouvrier très-fameux: il quitta le ſéjour d'Athène, & ſe vint mettre au ſervice de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labyrinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient ſortir. Il y fut lui-même retenu priſonnier avec ſon fils Icare pour avoir offenſé le Roi; mais il trou-

le Ciel invoquoit Neptune : ô puiſſant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : ſi tu me fais revoir l'isle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de revoir ſon pere, ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux qui ne ſavoit pas que c'étoit courrir à ſa perte. Le pere échappé à la tempête arrivoit dans le port déſiré ; il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes voeux ; mais bientôt il ſentit combien ſes voeux lui étoient funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon voeu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemeſis (5) Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et ſurtout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale et inviſible Idomenée. Il arrive : à peine oſe-t-il lever les yeux, il voit ſon fils : il recule ſaiſi d'horreur : ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, et eſt tout étonné que ſon pere répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes.

O mon pere, dit-il, d'où vient cette triſteſſe ? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de vôtre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vous yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoûpirs, il dit : ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? rends-moi aux vagues et aux ro-

trouva le moyen de ſe faire des ailes, pour s'envoler de-là par le milieu des airs, ou plutôt, c'eſt ainſi que les poëtes ont nommé les voiles d'un vaiſſeau, dont il inventa l'uſage, lorſqu'il voulut ſe retirer de Créte.

(5) Nemeſis, fille de Jupiter et de la Néceſſité, préſidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

rochers, qui devoient en me brifant finir ma trifte vie; laiffe vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens voilà mon fang, épargne le fien. En parlant ainfi il tira fon épée pour fe percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrèterent fa main. Le vieillard Sophronyme interprète des volontés des Dieux, lui affura qu'il pourroit contenter Neptune fans donner la mort à fon fils. Votre promeffe, difoit-il: a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajoûtet à la faute de votre promeffe celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez a Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur fang autour de fon autel couronné de fleurs: faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce difcours la tête baiffée et fans répondre; la fureur étoit allumé dans fes yeux; fon vifage pâle et défiguré changeoit en tout moment de couleur; on voyoit fes membres tremblans. Cependant fon fils lui difoit: me voici, mon pere; votre fils eft prêt à mourir pour appaifer le Dieu de la mer: n'attirez pas fur vous fa colère; je meurs content, puifque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, et comme déchiré par les furies infernales, furprend tous ceux qui l'obfervoient de près; il enfonce fon épée dans le coeur de cet enfant, la retire toute fumante et toute pleine de fang pour la plonger dans fes propres entrailles: il eft encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans fon fang, fes yeux fe couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere : mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la fupporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupée dans fa racine par le tranchant de la charue languit et ne fe foutient plus:

il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux : mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne fait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons et des pierres; la discorde souffle dans tous les coeurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui, ils fuyent à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, et ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins (6).

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander : on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront ; car on veut donner

(6) Les pays des Salentins est aujourd'hui la partie Meridionale de la terre d'Otrante sur la mer Jonienne dans le Royaume de Naples.

ner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'eſprit et pour le corps. On veut un Roi dont le corps ſoit fort et adroit, et dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe et de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit: hatez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans notre aſſemblée: vous combattrez avec les autres; et ſi les Dieux deſtinent le victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extrordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpece de Cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt; le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les combattans, elle étoit bordée par un grand amphitéatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, et Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe et ma vigueur m'ôtoient toute excuſe: je jettai néanmoins un coup d'oeil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, et j'apperçus qu'il ſouhaitoit que je combattiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luiſante ſur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix, et pluſieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le

(7) C'étoit proprement l'eſcrime, qui ſe faiſoit à coups de poings; les

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans furmonta tous les autres qui oferent fe préfenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneffe : fes bras étoient nerveux et bien nourris : au moindre mouvement qu'il faifoit, on voyoit tous fes mufcles : il étoit également fouple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regardant avec pitié ma tendre jeuneffe, il voulut fe retirer ; mais je me préfentai à lui. Alors nous nous faisîmes l'un l'autre ; nous nous ferrâmes à perdre la refpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelaffés comme des ferpens : chacun s'efforçant d'enlever de terre fon ennemi. Tantôt il effayoit de me furprendre en me pouffant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainfi je le pouffai avec tant de violence, que fes reins plierent : Il tomba fur l'aréne, et m'entraîna fur lui. Envain il tâcha de me mettre deffous ; je le tins immobile fous moi. Tout le peuple cria : victoire au fils d'Ulyffe ; et j'aidai au Rhodien confus à fe relever. Le combat du Cefte (7) fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cederent : il n'y eut que moi qui efpérai la victoire. D'abord il me donna dans la téte, et puis dans l'eftomac, des coups qui me firent vomir le fang, et qui répandirent fur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me preffoit, et je ne pouvois plus refpirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : ô fils d'Ulyffe, feriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plufieurs coups dont j'aurois été accablé. Auffi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que

les Athlétes s'armoient les mains de groffes courroies de cuir de boeuf, & c'eft ce qu'on nommoit le Cefte.

que fon bras s'alongeoit en vain, je le furprenois dans cette pofture panchée : deja il reculoit, quand je hauffai mon Cefte pour tomber fur lui avec plus de force : il voulut efquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverfer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il fe redreffa lui même couvert de pouffière et de fang ; fa honte fut extrême, mais il n'ofa renouveller le combat.

Auffi-tôt on commença les courfes des chariots que l'on diftribua au fort. Le mien fe trouva le moindre pour la légèreté de roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de pouffière vole et couvre le ciel. Au commencement je laiffai les autres paffer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiffoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois nommé Policlete le fuivoit de près. Hippomaque parent d'Idomenée qui afpiroit à lui fuccéder, lâchant les rènes à fes chevaux fumans de fueur, étoit tout panché fur leurs crins flottans ; et le mouvement des roues de fon chariot étoit fi rapide, qu'elles paroiffoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent et fe mirent peu à peu en haleine ! je laiffai loin derriere moi prefque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée preffant trop fes chevaux, le plus vigoureux s'abatit, et ôta par fa chûte à fon maître l'efpérance de régner.

Policlete fe panchant trop fur fes chevaux, ne put fe tenir ferme dans une fecouffe ; il tomba, les rènes lui échapperent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla fon ardeur ; tantôt il invoquoit les Dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à fes chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne paffaffe entre la borne et lui, car mes chevaux mieux ména-

gé

gés que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement la roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: victoire au fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, et gardes des lois, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'aprochai de ces Vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit; ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues sur toutes choses; mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions et des caprices de la jeunesse: la sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien domté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je sou-

haitai que ma vie pùt s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'ètre ſi impétueuſe et ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée et ſi tranquille.

La premier d'entre ces Vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baiſerent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit ètre ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mémes par les loix. C'eſt la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces Sages. Enſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions, que devoient ètre décidées par les maximes de Minos.

La premiere queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, et qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes déſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, et qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays ſans étre jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſerent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de

(8) *Aux Dieux, & à la raiſon*: le moyen le plus ſur de ſe rendre tranquille, c'eſt de faire chaque action comme ſi elle devoit être la derniere de la vie, ſans témérité, ſans aucune revolte contre la

de tout, et que tout les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne qu'eux; en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui dégagé de toute crainte et de tout déſir, n'eſt ſoumis qu'aux Dieux et à la raiſon (8). Les Vieillards s'entreregarderent en ſouriant, et furent ſurpris de voir que ma réponſe fut préciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes: qui eſt le plus malheureux de tous les hommes? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit, c'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit, c'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats, et indignes de lui. Il vint un ſage de l'isle de Lesbos, qui dit: le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria: on applaudit, et chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, et je repondis, ſuivant les maximes de Mentor: le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables: il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir: il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller

la *raiſon*, ſans déguiſement, ſans amour propre, & avec un parfait acquieſcement aux *ordres de Dieux*. L'Empereur Marc Antonin dans ſes morales.

aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé pas ses passions; il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu, il est malheureux et digne de l'être: son malheur augmente tous les jours, il court à sa perte, et les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les Vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisieme question, on demanda, lequel des deux est préférable; d'un côté, un Roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un Roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plùpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'ils ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et conduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au-lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi:

Un Roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sait que la guerre, à un Roi sage, qui sans savoir la guerre est capable de le soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa propre

gloire; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon régne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe déréglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à le Grèce pour avoir triomphé de Troye; elle a été privé de ſes Rois pendant plus de dix ans. Lorſque tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, et de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquérant enivré de ſa gloire ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités néceſſaires pour la paix, ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie: il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, et qui uſurperoit celui de ſon voiſin même: mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon: un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à des grandes conquêtes; c'eſt à dire qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis; mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſu-

rété contre fes ennemis. Voici comment: il eſt juſte, modéré, et commode à l'égard de fes voiſins: il n'entreprend jamais contr'eux rien qui puiſſe troubler la paix: il eſt fidéle dans fes alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres Rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, et qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, fa bonne foi, fa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, et fans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci à la gloire d'être comme le pere et le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans font encore plus folides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus fages loix. Il retranche le vaſte, la molleſſe et tous les arts qui ne fervent qu'à flatter les vices; (9) il fait fleurir les autres arts qui font utiles aux véritables beſoins de la vie; ſurtout il applique fes fujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans fes moeurs: accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement fa vie par la culture de fes terres, fe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable; mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte; qui n'eſt point amolli par les voluptés, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuſe, qui fait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte

(9) *Il fait fleurir les arts, ſurtout l'agriculture &c.* Les arts & l'agriculture ont été ſi négligés en France depuis que la guerre eut fait naître la néceſſité des impôts, & des enrôlemens forces, que la

goûte fous un fage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raifon. Qu'un conquérant voifin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas affez accoutumé à camper, à fe ranger en bataille, ou à dreffer des machines pour affiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par fa multitude, par fon courage, par fa patience dans les fatigues, par fon habitude de fouffrir la pauvreté, par fa vigueur dans les combats; et par une vertu, que les mauvais fuccès même ne peuvent abattre. D'ailleurs fi ce Roi n'eft pas affez expérimenté pour commander lui-même fes armées, il les fera commander par des gens qui en feront capables, et il faura s'en fervir fans perdre fon autorité. Cependant il tirera du fecours de fes Alliés. Ses fujets aimeroient mieux mourir que de paffer fous la domination d'un autre Roi violent et injufte; les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle reffource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, eft un Roi très-imparfait, puifqu'il ne fait remplir une de fes plus grandes fonctions, qui eft de vaincre fes ennemis, mais j'ajoute qu'il eft néanmoins infiniment fupérieur au Roi conquérant qui manque des qualités neceffaires dans la paix et qui n'eft propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'affemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes éblouis par les chofes éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui eft fimple, tranquille et folide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

la campagne s'eft trouvée déferte, & que dès l'année 1680, il a été vérifié que de trois Artifans qui mouroient dans Paris, un finiffoit fa vie à l'hopital.

Le premier de ces Vieillards s'écria, je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute notre isle. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſavoir combien de tems ſa race régneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: les tiens ceſſeront de régner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner les loix. Nous avons craint que quelqu'étranger viendroit faire la conquête de l'isle de Créte: mais le malheur d'Idoménée et la ſageſſe du fils d'Ulyſſe qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi?

Fin du cinquieme Livre.



LES

VI



Les Cretois veulent choisir Telemaque pour Roy.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIEME.

Télémaque raconte qu'il refusa la Royauté de Créte pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadême; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qu'il fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Venus irritée, leur avoit fait faire naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle.

LIVRE SIXIEME.

Aussi-tòt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, et le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, régne sur les Crétois.

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa derniere espérance, et le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu

ſolu de vous rendre? Ces paroles percerent mon coeur, et me ſoutinrent contre le vain déſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi; ô illuſtres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner quand un étranger entrera dans cette isle, et il fera régner les loix de ce ſage Roi, mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'Oracle: j'ai accompli la prédiction; je ſuis venu dans cette isle; j'ai découvert le vrai ſens des loix, et je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirex. Pour moi, je préfere ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire et à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué: ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre eſtime et votre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulyſſe, et conſoler ma mere Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'Univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon coeur: il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télémaque aimera les Crétois, et s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient: eſt-ce quelque divinité ſous une figure humaine? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres pays, et qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient: il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris

la parole, chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leurs dis:

Souffrez, ô Crétois! que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples: mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquence sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui a vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son coeur et dont toute la vie soit la pratique de ces loix; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmés de ce discours, voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connois, leur dis je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse et non pas la mienne qui vient de parler; et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point re-

(1) *Les maux &c.* Les flatteurs louent les vices, en les faisant passer

regardé à caufe de fes habits fimples et négligés, de fa contenance modefte, de fon filence prefque continuel, de fon air froid et refervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans fon vifage je ne fai quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de fes yeux et la vigueur avec laquelle il faifoit jufqu'aux moindres actions; on le queftionna: il fut admiré; on réfolut de le faire Roi. Il s'en défendit fans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faifoient prefque jamais le bien qu'ils vouloient faire, et qu'ils faifoient fouvent, par la furprife des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. (1) Il ajoûta que fi la fervitude eft miférable, la Royauté ne l'eft pas moins, puifqu'elle eft une fervitude deguifée. Quand on eft Roi, difoit-il, on dépend de tous ceux dont on a befoin pour fe faire obéir. Heureux celui qui n'eft point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre feule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le facrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur furprife, lui demanderent quel homme ils devoient choifir. Un homme, répondit-il, que vous connoiffez bien, puifqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui défire la Royauté ne la connoît pas: et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiffant point? Il la cherche pour lui, et vous devez défirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux Etrangers qui refufoient la Royauté recherchée par tant d'autres; ils voulurent favoir avec qui ils étoient venus. Naufícrate, qui les avoit conduits depuis le port jufqu'au Cirque, où l'on célébroit

paffer pour des vertus, & cenfurent comme des vices, et même comme des crimes, les vertus de ceux; qui font haïs des Princes, qu'ils flattent. Tac.

broit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor et moi étions venus de l'isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils furent que Mentor avoit été efclave d'Hazaël, qu'Hazaël touché de la fageffe et de la vertu de fon efclave, en avoit fait fon confeiller et fon meilleur ami; que cet efclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refufer d'être Roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas de Syrie pour s'inftruire des loix de Minos: tant l'amour de la fageffe rempliffoit fon coeur.

Les Vieillards dirent à Hazaël: Nous n'ofons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes penfées que Mentor. Vous méprifez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeffes et de l'éclat de la Royauté pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprife les hommes. Non, non, je fai combien il eft grand de travailler à les rendre bons et heureux: mais ce travail eft rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y eft attaché, eft faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eft courte; les grandeurs irritent plus les paffions qu'elles ne peuvent les contenter: c'eft pour apprendre à me paffer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je fuis venu de fi loin. Adieu. Je ne fonge qu'à retourner dans une vie paifible et retirée, où la fageffe nourriffe mon coeur, et où les efpérances qu'on tire de la vertu pour une autre et meilleure vie après la mort, me confolent dans les chagrins de la vieilleffe. Si j'avois quelque chofe à fouhaiter, ce ne feroit pas d'être

(2) Ce portrait d'Ariftodéme eft celui du Duc de Noailles, dont l'humeur affez inflexible, comme il dit lui-même dans fes Mémoires, n'a jamais pu s'accommoder aux complaifances qu'il faut avoir pour plaire aux

d'être Roi, ce feroit de ne me féparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus fage et le plus grand de tous les Mortels! dites-nous donc qui eft-ce que nous pouvons choifir pour notre Roi? Nous ne vous laifferons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des fpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreffement. (2) C'eft un Vieillard affez vigoureux: j'ai demandé quel homme c'étoit? on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariftodème. Enfuite j'ai entendu qu'on lui difoit, que fes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit que pour l'un il ne lui fouhaitoit point le péril de la Royauté, et qu'il aimoit trop fa patrie pour confentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raifonnable l'un de fes enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans fes dereglemens. Ma curiofité augmentant j'ai demandé; quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu: il a long-tems porté les armes, et il eft couvert des bleffures: mais fa vertu fincere et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idomenée: c'eft ce qui empècha ce Roi de s'en fervir dans le fiége de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de fages confeils, qu'il ne pouvoit fe réfoudre à fuivre: il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous fes fervices; il le laiffa ici pauvre, méprifé

aux perfonnes à qui l'on eft foumis: la vertu fincere et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à la Cour, & on lui ordonna à lui & à Madame de Noailles de fe défaire de leurs charges & de s'éloigner de la Cour. Il fe retira dans fes terres de Poitu & d'Augoumois.

prisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses; mais content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui: ils s'aiment tendrement; ils sont heureux par leur frugalité et par leur travail; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au de-là de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les instruit: il juge tous les différens de son voisinage: il est le pere de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'à voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition et tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois! ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme, qui vous connoît et que vous connoissez, qui fait la guerre, qui a montré son courage, non seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le travail, qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui déteste le faste, qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui est déja le pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout

(1) Le Diademe étoit un bandeau, ou une espece de petit bonnet, qui

Tout le peuple s'écria : il eſt vrai, Ariſtodème eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple : il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit : Je n'y plus conſentir qu'à trois conditions : La premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et ſi vous réſiſtez aux loix : La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple et frugale : La troiſieme, que mes enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême (3) fut mis par le chef des Vieillards Gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodème. On fit des ſacrifices à Jupiter, et aux autres grands Dieux. Ariſtodème nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Créte, depuis Saturne et l'âge d'or, il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpéces qui ſont bonnes en Créte, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un nombre de bons rameurs et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous, et des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'a-

qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

d'attendre. Il nous vit partir ; et nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié, qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront, et ces Champs fortunés, où l'on dit que les Justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillis avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mere. O Mentor ! votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème ; et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, et nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit

(4) Le Péloponése, aujourd'hui la Morée, est la partie Méridionale de la Grèce. C'est une presqu'isle attachée à la Grèce Septentrionale par

n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponése (4) sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le Ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune ! c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre Empire ! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cythére, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignés de larmes ; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffriez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; et ces téméraires Mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, et Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers ; un coup de vent rompit notre mât, et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussoient de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut le recevoir avec courage.

 Les

par l'Isthme de Corinthe & baignée ailleurs par le Golfe de Levante la mer de Grèce & l'Archipel.

Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons! C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous! il feroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous et moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, ſans chercher les moyens de la conſerver; ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hâche, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, et qui panchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté; il jette le mât hors du vaiſſeau, et s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, et qui deumeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor non ſeulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, ſembloit commander aux vents et à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pû ne le pas ſuivre étant encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous: car nous pouvions nous aſſeoir deſſus; s'il eût fallu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bien-tôt épuiſées. Mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piece de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer. Alors nous buvions l'onde amère qui couloit de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles, et nous étions contraints de diſputer contre les flots pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague, haute comme une montagne, venoit paſſer ſur nous,

et

et nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente fecouffe le mât qui étoit notre unique efpérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor auffi paifible qu'il eft maintenant fur ce fiége de gazon, me difoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie foit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puiffent vous faire périr fans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eft donc les Dieux et non pas la mer qu'il faut craindre. Fuffiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuffiez-vous dans l'Olympe, voyant les Aftres fous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, et j'admirois ce difcours qui me confoloit un peu. Mais je n'avois pas l'efprit affez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point; je ne pouvois le voir. Nous paffâmes toute la nuit tremblant de froid et demi morts, fans favoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaifer, et la mer mugiffant reffembloit à une perfonne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un refte de trouble et d'émotion, étant laffe de fe mettre en fureur. Elle grondoit fourdement, et fes flots n'étoient prefque plus que comme les fillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, et nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, et les étoiles qui avoient été fi long-tems cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phoebus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit. Alors je fentis l'efpérance renaître dans mon coeur; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, et la tempête les fub-

mergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de roches, qui nous euſſent briſés. Mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, et Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt-là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe ! qui habitez cette isle ; c'eſt-la, que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du ſixieme Livre.



LES





Mentor se precipite avec Telemaque dans la mer

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.



SOMMAIRE
DU LIVRE SEPTIEME.

Calypso admire Télémaque dans ses avantures et n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, et contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque et la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx, que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, et oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

LIVRE SEPTIEME.

Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres : elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse surpasse déja son pere en éloquence, en

(1) Bacchus, fils de Jupiter & de Semelé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'usage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin en deviennent stupides & lascifs.

en sagesse et en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse et quelle grandeur d'ame? Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus (1), pour Mercure (2), ou même pour le grand Apollon (3). Mais quel est-ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sai quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout à coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découvert à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; et s'il eut su, que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, et tout les artifices de Calypso furent

(2) Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprête & le Messager des Dieux: il étoit le Dieu de l'Eloquence, du commerce & des larrons.

(3) Apollon, fils de Jupiter & de Latone, est appellé l'inventeur de la Médecine, du Lut, de la Poësie, & de l'art de deviner; il est aussi Prince des Muses.

rent inutiles pour découvrir ce qu'elle défiroit favoir.

Cependant toutes les Nymphes affemblées autour de Mentor, prenoient plaifir à le queftionner. L'une lui demandoit les circonftances de fon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit favoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyffe avant le fiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; et fes paroles quoique fimples, étoient pleines de graces. Calypfo ne les laiffa pas long-tems dans cette converfation; elle revint, et pendant que les Nymphes fe mirent à recueillir de fleurs en chantant pour amufer Télémaque, élle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du fommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appefantis, et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les parolés flatteufes de la Déeffe s'infinuoient pour enchanter le coeur de Mentor. Mais elle fentoit toujours je ne fai quoi, qui repouffoit tous fes efforts, et qui fe jouoit de fes charmes. Semblable à un rocher efcarpé qui cache fon front dans les nues, et qui fe joue de la rage des vents, Mentor immobile dans fes fages deffeins, fe laiffoit preffer par Calypfo. Quelquefois même il lui laiffoit efpérer qu'elle l'embarrafferoit par fes queftions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de fon coeur. Mais au moment où elle croyoit fatisfaire fa curiofité, fes efpérances s'évanouiffoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup: et une réponfe courte de Mentor la replongeoit dans fes incertitudes.

Elle paffoit ainfi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher

de

de Mentor, qu'elle n'efpéroit plus de faire parler. Elle employoit fes plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le coeur du jeune Télémaque: et une Divinité plus puiffante qu'elle vint à fon fecours pour y réuffir.

Venus toujours pleine de reffentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre; ne pouvoit fe confoler de voir que ces deux téméraires Mortels euffent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter; mais le pere des Dieux foûriant, fans vouloir lui découvrir que Minerve fous la figure de Mentor avoit fauvé le fils d'Ulyffe, permit à Venus de chercher les moyens de fe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe: elle oublie les doux parfums qu'on brûle fur fes Autels à Paphos, à Cythére, et à Idalie; elle vole dans fon char attelé de colombes: elle appelle fon fils, et la douleur fe répandant fur fon vifage orné de nouvelles graces, elle lui parla ainfi:

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprifent ta puiffance et la mienne? Qui voudra défor-mais nous adorer? Va, perce de tes flèches ces deux coeurs infenfibles: defcens avec moi dans cette isle; je parlerai à Calypfo. Elle dit, et fendant les airs dans un nuage tout doré, elle fe préfenta à Calypfo, qui dans ce moment étoit feule au bord d'une fontaine affez loin de fa grotte.

Malheureufe Déeffe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyffe vous a méprifée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un femblable mépris: mais l'amour vient lui-même pour vous venger; je vous le laiffe: il demeurera parmi vos Nymphes, comme

autre-

autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'isle de Naxos (4). Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, et il ſentira bientôt ſon pouvoir. Elle dit, et remontant dans le nuage doré, d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumés.

L'amour demeura entre les bras de Calypſo. Quoique Déeſſe, elle ſentit la flamme qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager elle le donna auſſitôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la ſuite combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit crû, qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir. Mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'enfant malin et trompeur ne careſſoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſévérité l'épouventoit; et il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enſorte qu'aucune de ſes flèches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes elles ſentirent bientôt le feu que cet enfant trompeur allume. Mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde qui s'envénimoit dans leurs coeurs.

Cepen-

(4) Ces Nymphes de l'isle de Naxos dans la mer Egée, une des Ciclades, en récompenſe du ſoin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent tranſportées au Ciel, & changées en étoiles qu'on appelle les Iliades.

(5) C'eſt ainſi à peu près que le Roi parloit pour juſtifier ſon amour pour Mademoiſelle de la Valiere: il fut charmé de ſa modeſtie beaucoup plus que de ſa beauté.

Cependant Télémaque voyant cet Enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes? disoit-il à Mentor: combien sont-elles différentes de ces femmes de l'isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme (5). Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer. Ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux pas trompeurs d'une passion, qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre (6). Fuyez ô mon cher Télémaque, fuyez ces Nymphes qui ne sont si douces, que pour vous mieux trahir. Fuyez les dangers de votre jeunesse! Mais surtout fuyez cet Enfant que vous ne con-

(6) C'est aussi à peu près de cette maniere que la Reine Mere parla à Louis XIV. pour le guérir de sa passion; elle alla jusqu'à faire griller, par le conseil de Madame de Noailles, les avenues des chambres de ses filles d'honneur & de celles de Madame, pour empêcher le Roi de les aller voir: mais, comme dit Moliere:

Les verrouils & les grilles
Sont de foibles garants de la vertu des filles.

connoiſſez pas. C'eſt l'Amour que Venus ſa mere eſt venue apporter dans cette isle pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère. Il a bleſſé le coeur de la Déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionnée pour vous, il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent ; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! preſque ſans le ſavoir.

Télémaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette isle ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long-tems enſeveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui, ni moi, n'aura pû réſiſter à tant de prétendans. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je en Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, et on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper et pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je ſaurai bien ſortir de cette isle. Lâche fils d'un pere ſi ſage et ſi généreux, menez ici une vie molle et ſans honneur au milieu

des

des femmes; faites malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télémaque jusqu'au fond du coeur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor: sa douleur étoit mêlée de honte; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, et qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, et contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette isle. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé, que feriez-vous d'une vie immortelle sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondit à ces discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son coeur, et aucune n'y étoit constante. Son coeur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu et

 défiguré,

défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroissoit tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin répand ses doux parfums dans la campagne, et se flètrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseche, et sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdûment Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis. Car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : j'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui ; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, repondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le coeur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le coeur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui

(7) *La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit.* C'est au Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, que la Duchesse découvroit les siennes.

lui montroit ſeulement un viſage triſte et abbattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elles voyoit (7) et elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (8). Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi:

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune téméraire! que tu es venu dans mon isle, pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette isle, qui n'eſt ouverte à aucun Mortel, que pour mépriſer ma puiſſance et l'amour que je t'ai témoigné? O Divinités de l'Olympe et du Styx! écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur et plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre et miſérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer á l'immortalité; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps devenu le jouet des flots ſoit rejetté ſans eſpérance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé pas les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi: elle le verra: elle en aura le coeur déchiré, et ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges et enflammés. Ses regards ne s'arrêtoient en aucun

(8) Un préſent que le Roi fit à ſa Maîtreſſe d'un collier de perles & d'une paire de boucles de diamans d'un grand prix, acheva de mettre la Ducheſſe en fureur.

cun endroit: ils avoient je ne ſai quoi de ſombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de tâches noires et livides. Elle changoient à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance. La rage et le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource; et à peine en couloit-il quelques unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entre-coupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne; il jéttoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télémaque ſentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute: mais il étoit retenu tantôt par une mauvaiſe honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour ſe retirer du péril; car le péril lui ſembloit doux, et il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux et les Déeſſes de l'Olymphe aſſemblés dans un profond ſilence avoient les yeux attachés ſur l'isle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'isle (6) Minerve ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cepen-

(9) La Cour de France étoit alors toute en feu: les plus ſages du Conſeil du Roi étoient attentifs, pour voir qui ſeroit victorieux, où de la paſſion de ce Monarque, ou de ſages conſeils de la Reine ſa Mere; mais ils gardoient tous le ſilence, car il n'étoit déja *plus* permis de parler.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, et elle étoit vètue comme Diane (10). Venus et Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, ensorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines, et elle eut hônte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule:

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux ètre de cette chasse! En serai-je? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne (11): Faudra-t-il que Télémaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes; je saurai bien les en empècher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque: il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je? et que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Venus? Venus vous m'avez trompée! O perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux Enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon coeur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce coeur que trouble et que désespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne

(10) Le Roi aimoit extrémement la chasse, il y menoit les Dames, & il y prenoit plaisir de les voir vêtues en Amazones, Mademoiselle de la Valiere brilloit beaucoup en cet habit.

(11) C'est à peu près ce que disoit la Duchesse, lorsqu'elle s'apperçut, que les visites que le Roi lui rendoit, n'étoint qu'un prétexte pour voir la Valiere.

puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abime de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son coeur! Il m'eut quitté. He bien! ne faudra-t-pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque; va-t-en au de-là des mers; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte. Mais tout-à-coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son pere, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parens ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son coeur; et vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau: c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette isle. Vous trouverez dans le même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires, pour tailler et pour joindre toutes les piéces d'un vaisseau.

A pei-

(12) *Ne craignez-vous point &c.* C'est ainsi que Mademoiselle Mancini reprochoit au Roi la contrainte dans laquelle la Reine & le Cardinal le tenoient. *N'êtes-vous pas le Maître, Sire,* lui dit-

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne; trouva les inftrumens, abattit les Peupliers, et mit en un feul jour un vaiffeau en état de voguer. C'eft que la puiffance et l'induftrie de Minerve n'ont pas befoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypfo fe trouva dans une horrible peine d'efprit: d'un côté elle vouloit voir, fi le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre elle ne pouvoit fe réfoudre à quitter la chaffe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jaloufie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans; mais elle tâchoit de détourner la chaffe du côté où elle favoit que Mentor faifoit le vaiffeau. Elle entendoit les coups de hache et de marteau: elle prêtoit l'oreille; chaque coup la faifoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque figne, ou quelque coup d'oeil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis difoit à Télémaque d'un ton moqueur: (12) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaffe fans lui? ô que vous êtes à plaindre de vivre fous un fi rude maître! Rien ne peut adoucir fon auftérité: il affecte d'être ennemi de tous les plaifirs; il ne peut fouffrir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime des chofes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même; mais après avoir montré tant de fageffe, vous ne devez plus vous laiffer traiter en enfant.

elle, *Pourquoi n'ufez-vous pas de votre autorité?* elle ne demandoit qu'à s'affranchir de la tutelle de fon Oncle, & elle auroit bien fouhaité que le Roi en eût fait autant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le coeur de Télémaque, et le rempliſſoient du dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug (13). Il craignoit de le revoir, et ne répondit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps. Elle fut contrainte de s'appuyer fut les Nymphes qui l'environnoient, et Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa (14), en jettant ſur elle un régard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, et à qui ont le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſévère qui s'oppoſe à votre bonheur, et qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi ! s'écria Télémaque, ô Eucharis ! ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous (15). Ces paroles lui échapperent dans le tranſport de ſa paſſion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant. Mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rou-

(13) Peinture naturelle des diſpoſitions du Roi envers le Cardinal, pendant qu'il aimoit ſa Niéce ; on le faiſoit obſerver par tout juſques dans les divertiſſemens les plus innocens.

(14) *Elle la repouſſa.* La Ducheſſe en uſa de même envers la Valiere,

rougiſſant, et baiſſant les yeux, demeuroit derrière toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon coeur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrétement. Ce qu'il avoit fait, lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus et trouble.

Calypſo plus furieuſe qu'une Lionne, à qui on a enlevé ſes petits, courroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, et ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô Etrangers! qui êtez venus troubler mon repos. Loin, loin de moi ce jeune inſenſé; et vous imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis. Ingrat, tu ne ſortiras de mon isle que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée; tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qui l'a offenſé en Sicile, et ſollicité par Venus que tu as mépriſée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je con-

Valiere, à qui elle donna tant de dégoûts, que cette fille fut obligée de ſe retirer au Couvent de Chaillot. Mais le Roi l'y alla chercher & lui fit peu après ſa Maiſon.

(15) Quand le Rois ſe vit prêt à perdre la Valiere lors de ſes premieres couches, il s'écria devant les Dames, qui étoient préſentes: rendez-la moi & prenez tout ce que j'ai.

jure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu de mers ſuſpendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon coeur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment: te voilà engagée: et les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes: et tout le venin empeſté du noir Cocyte (16) ſembloit s'exhaler de ſon coeur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas?) et l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la Déeſſe; ſemblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télé-

(16) *Du noir Cocyte.* Certain fleuve de l'Epire, un des quatre, que les Poëtes ont feint, qu'on voyoit en Enfer. C'eſt parce que ſon nom, qui ſignifie plainte, (*κωκύειν*, lugere eſt) marque *les cris* de ceux qui ſont dans les Enfers. Virg. l. 6. Æneid. v. 132,

Cocytusque ſinu labens circumfluit *atro.*

(17) *Et loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe &c.* Plus la Valiere témoignoit de ſoumiſſion à la Ducheſſe, plus cette Princeſſe avoit

Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle; (17) et loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis (18).

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrassa ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder. Il verse un torrent de larmes. Il veut parler, la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage; il ne fait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai pere, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux: délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, se console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit: Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, et ne sait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé envain des trahison de l'Amour, qui flatte pour

avoit pour elle d'indignation & de mépris. Il fallut que le Roi usât de son autorité pour le faire rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'il lui donnât une Maison & un Equipage.

(18) La Valiere avoit naturellement un certain air de langueur que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle elle avoit les manieres toutes charmantes, & rien ne fit plus d'impression sur le cœur du Roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en pleurs se plaindre à lui de la dureté avec laquelle la Duchesse la traitoit.

pour perdre, et qui fous une apparence de douceur cache les plus affreufes amertumes. Il eft venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, et les graces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre coeur, et vous avez pris plaifir à le lui laiffer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre coeur. Vous cherchiez à me tromper, et à vous flatter vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité. Vous demandez maintenant la mort, et c'eft l'unique efpérance qui vous refte. La Déeffe troublée reffemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jaloufes font prêtes à s'entre-déchirer: et voilà ce que fait le traître Amour qui paroît fi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puifqu'ils vous ouvrent un fi beau chemin pour fuir l'Amour et pour revoir votre chere patrie? Calypfo elle-même eft contrainte de vous chaffer; le vaiffeau eft tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette isle où la vertu ne peut habiter?

En difant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque fuivoit à peine, regardant toujours derriere lui: il confidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui (19). Ne pouvant voir fon vifage, il regardoit fes beaux cheveux noués, fes habits flottans, et fa noble démarche. Il auroit voulu baifer les traces de fes pas. Lors même qu'il le perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre fa voix. Quoiqu'abfente, il la voyoit. Elle étoit peinte et comme vivante devant fes yeux; il croyoit même parler à elle, ne fachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin

(19) *Il confidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui &c.* Lorfque la Mancini, mariée au Conneftable Colonne, s'éloigna de la Cour, on ne la vit partir qu'à regret. Cette Defcription eft une peinture naturelle de ce qui arriva en cette occafion.

Enfin revenant à lui comme d'un profond fommeil, il dit à Mentor: Je fuis réfolu de vous fuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainfi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins fouffrez que je lui dife: O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empécheront plutôt de vivre que de me fouvenir à jamais de vous. O mon pere! ou laiffez-moi cette dernière confolation qui eft fi jufte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eft point dans mon coeur, je ne fens que de l'amitié et de la reconnoiffance pour Eucharis. Il me fuffit de lui dire encore une fois adieu; et je pars avec vous fans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre paffion eft fi furieufe, que vous ne la fentez pas (20). Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort. Vous ofez dire que vous n'ètes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle. Vous ètes aveugle et fourd à tout le refte. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit: Je ne fuis point malade. O aveugle Télémaque vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyffe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute deftinée que les Dieux vous ont promife par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur! Vous renonciez à tous

(20) *Votre paffion eft fi furieufe que vous ne la fentez pas &c.* Les lettres du Cardinal Mazarin au Roi font pleines de femblables reproches. Le Roi ne fentoit point fon état: il fe déguifoit à lui-même fa paffion fous les couleurs de l'amitié les plus pures, & il n'en fentit toute la force que quand il falut fe féparer de celle qui en étoit l'objet.

tous les biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis (21). Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi (22): mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez! On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre et à fuir; mais à fuir ſans délibérer, et ſans ſe donner à ſoi même le tems de regarder jamais derriere ſoi. (23) Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutés depuis votre enfance, et les périls dont vous étes ſorti par mes conſeils: ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler; la mere qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tù. J'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendrez à moi. O mon fils! mon cher fils, ſoulagez mon coeur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour je vis, et je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pen-

(21) *Vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis.* Le Cardinal parloit ainſi au Roi le voyant prêt a renoncer à tous les avantages de ſon mariage avec l'Infante & de ſacrifier ſa gloire et ſa couronne à la Mancini.

(22) *Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi.* C'eſt ce que le Cardinal écrivit un jour au Roi, qui étoit extrémement piqué d'une de ſes lettres, où il ſembloit l'accuſer de mauvaiſe foi.

(23) *Vous n'avez pas oublie &c.* Il ſemble en liſant cela & tout le reſte

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer: et Télémaque qui n étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide,(27) et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé. C'étoit un rocher toujours battu per l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur, ſi le vaiſſeau, que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypſo errante dans ſes ſombres forets. Elle ne put le voir ſans gémir, et elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon coeur. L'Amour lui dit: vous ètes Déeſſe, et vous vous laiſſez vaincre par un foible Mortel qui eſt captif dans votre isle. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils. C'eſt toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait,

reſte de cette page, qu'on liſe les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſur ſa paſſion pour ſa niéce, ſurtout celle où il le menace de l'abandonner & de ſe retirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le déshonoroit.

(24) *Egide*: C'eſt le bouclier de la Déeſſe Minerve: Ils diſent, que cette Egide avoit des houpes de frange au bas, que la Terreur étoit tout autour avec la contention, & le bruit confus de combattans, & que la tête de la Gorgone terrible étoit au milieu; elle couvre la poitrine, qu'on l'appelle Cuiraſſe, en parlant des hommes, & Egide ne parlant des Dieux.

fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laifferois partir Télémaque. Jupiter même le pere des Dieux avec toute fa puiffance n'oferoit contrevenir à ce redoutable ferment. Télémaque fort de mon isle : fors auffi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour effuyant fes larmes, fit un fouris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ; laiffez-moi faire ; fuivez votre fentiment : ne vous oppofez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiffer partir. Je leur infpirerai le deffein de brûler ce vaiffeau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a furpris, fera inutile. Il fera furpris lui-même à fon tour, et il ne lui reftera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteufes firent gliffer l'efpérance et la joie jufqu'au fond des entrailles de Calypfo. Ce qu'un Zéphir fait par fa fraîcheur fur le bord d'un ruiffeau pour délaffer les troupeaux languiffans, que l'ardeur de l'Eté confume, ce difcours le fit pour appaifer le défefpoir de la Déeffe. Son vifage devint ferein, fes yeux s'adoucirent, les noirs foucis qui rongeoient fon coeur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle fourit, elle flatta le folâtre amour, et en le flattant elle fe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perfuadée, alla pour perfuader auffi les Nymphes qui étoient errans et difperfées fur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du Berger. L'amour les raffemble, et leur dit : Télémaque eft encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler le vaiffeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auffi-tôt elles allument des flambeaux ; elles accourent fur le rivage ; elles frémiffent,

ſent, elles pouſſent des hurlemens ; elles ſecouent leurs cheveux épars comme les Bacchantes. Déja la flamme vole ; elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec et enduit de réſine ; des tourbillons de fumée et de flamme s'élevent dans les nues.

Télémaque et Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher ; et en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir : car ſon coeur n'étoit pas encore guéri, et Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, et qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette isle.

Mentor vit bien, que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, et qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'isle, parce que tous les Pilotes connoiſſoient que l'isle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les Mortels. Auſſi-tôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chûte, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'isle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſerent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable rentra dans ſa grotte qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel, ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tout les naufrages.

Fin du septieme Livre.



LES

VIII



Les Dieux Marins chante.t autour du Vaisseau de Telem:

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE HUITIEME.

Adoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néreides, et les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique; il décrit la douce température de l'air et les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité des mœurs.

LIVRE HUITIEME.

Le vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoit, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Les Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le connoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau: Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez nous dans

dans votre vaiſſeau: nous irons partout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit: Nous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſi-tôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus reſpirer ils demeurerent immobiles; car ils avoient nagé long-tems et avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits; parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorſqu'ils furent en état de parler, tous les Pheniciens empreſſés autour d'eux, vouloient ſavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez-vous pu entrer dans cette isle, d'où vous ſortez? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

C'eſt auſſi par un naufrage que nous y avons été jettés. répondit Mentor: Nous ſommes Grecs. Notre Patrie eſt l'isle d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire. Nous trouverons des amis, qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole: et Télémaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'isle de Calypſo,

augmenterent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander son avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il; que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sai où je vous ai vu. Votre mémoire aidera peut-être la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie: Je suis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vu, je vous reconnois; mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup: Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent; je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller (1) au de-là de toutes les mers dans la fameuse Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je

(1) *Au de-là de toutes les mers dans la fameuse Bétique.* La Bétique étoit une partie de l'Espagne qui comprenoit les Provinces nommées aujourd'hui l'Andalusie & la Grenade; elle étoit

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presqu'alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me fera toujours fi cher! Eſt-il toujours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'isle d'Ithaque, avant que d aller en Epire, et le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal méme. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force des rames. Auſſi-tôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'eſt plus; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mémes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, et sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sureté. Ainsi à force de chercher sa sureté il ne pouvoit plus la trouver. Ceux

au de-là de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoissoient point d'autres que la Méditerranée, & les parties de l'Océan qui baignent l'Europe.

qui étoient les dépſitaires de ſa vie étoient dans un péril continuel par ſa défiance, et ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez oui parler ſi ſouvent, fut la premiere à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionnement une jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon pere, avoit conſpiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les moeurs et les ſciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit. Ils ſe ſauverent en nageant juſques à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, et ils s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne

(2) *Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table.* Le défiant Cromwel prenoit toutes les précautions poſſibles pour éviter le poiſon qu'il

ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi. Elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent lui seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas. (2) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait et tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne bûvoit ja-

qu'il craignoit, & telle fut son adresse à cacher cette défiance, qu'il la fit passer pour frugalité.

mais d'autre eau que celle qu'il puifoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de fon Palais, dont il gardoit toujours le clef. Quoiqu'il parût fi rempli de confiance pour Aftarbé, il ne laiffoit pas de fe précautionner contr'elle. Il la faifoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit fervir à fon répas, afin qu'il ne pût point être empoifonné fans elle, et qu'elle n'eût aucune efpérance de vivre plus long tems que lui. Mais elle prit du contre-poifon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de fes amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoifonner le Roi.

Voilà comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer le repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, fe trouble, et court à cette porte pour voir fi elle étoit affez bien fermée. La vieille fe retire; le Roi demeure interdit, et ne fachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ofe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aftarbé le raffure, le flatte et le preffe de manger. Elle avoit déja jetté du poifon dans la coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, felon fa coutume, la fit boire prémiere ; elle but fans crainte, fe fiant au contrepoifon. Pygmalion but auffi, et peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aftarbé qui le connoiffoit capable de la tuer fur le moindre foupçon, commença à déchirer fes habits, à s'arracher fes cheveux, et à pouffer des cris lamentables. Elle embraffoit le Roi mourant, elle le tenoit ferré entre fes bras; elle l'arrofoit d'un torrent de larmes;

(3) *Femme artificieuse*: Le Senat de Rome prodiguant les honneurs envers les femmes Romaines, Tibere dit, qu'il ne le falloit pas faire, fachant exactement, combien il eft dangereux, de les en orgueillir;

mes; car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse. (3) Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant; dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadème, et fit entrer Joazar à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas et mercénaires qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sureté désiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui disent: le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courrent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi

lir; La vanité, le luxe, l'ambition, l'avarice, l'insolence, la dissimulation, les artifices, & la cruauté, étant en ce tems-là, les passions ordinaires des Dames Romaines. Tac.

trahi lui-même en fe livrant à l'impie Aftarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monftrueux, que d'être, felon le devoir d'un Roi, le pere de fon peuple. Il fongea au bien de l'Etat, et fe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'oppofer à Aftarbé, fous laquelle on auroit vu un régne encore plus dur, que celui qu'on voyoit finir.

Narbal favoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui affurerent à Aftarbé qu'il étoit mort, parlerent ainfi, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit fauvé en nageant, et des Marchands de Créte touchés de compaffion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas ofé retourner dans le Royaume de fon pere, foupçonnant qu'on l'avoit voulu faire périr, et craignant autant la cruelle jaloufie de Pygmalion, que les artifices d'Aftarbé (4). Il demeura long-tems errant et travefti fur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laiffé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner fa vie. Enfin il trouva moyen de faire favoir à Narbal l'état où il étoit. Il crut pouvoir confier fon fecret et fa vie à un homme d'une vertu fi éprouvée. Narbal maltraité par le pere ne laiffa pas d'aimer le fils, et de veiller pour fes interêts; mais il n'en prit foin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à fon pere, et il l'engagea à fouffrir patiemment fa mauvaife fortune.

Baléazar avoit demandé à Narbal: fi vous jugez que je puiffe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau

(4) Baléazar eft ici la figure de Charles II. Roi d'Angleterre, qui, aprés la mort de fon pere, & après avoir perdu contre Cromwel la bataille de Wolchefter, fe refugia en France, non fans avoir été longtems errant fur les bords de la mer, où il n'évita d'être reconnu qu'à la faveur de plufieurs déguifemens.

(5) *Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion &c.*

LE

anneau d'or, et je comprendrai auſſi-tôt qu'il ſera tems de vous aller joindre (5). Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar; il auroit tout haſardé pour la vie du Prince et pour la ſienne propre; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt, et arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon pere, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur et de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſai quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, et qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

(6) Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conſeil et les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluerent Baléazar comme leur Roi, et le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche et infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne ſouhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abu-

ſe-

Le Général Monck attendit la mort de Cromwel pour exécuter ce qu'il méditoit depuis long-tems en faveur de Charles II. alors ſe voyant la force en main, il envoya avertir ce Prince qui s'étoit rendu à Bréda. Le reſte du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à ſon retour à Londres.

(6) *Narbal aſſembla les chefs du peuple.* Le rétabliſſement de Charles II. ſe fit de même par une délibération libre du Parlement,

feroient de l'autorité, et quelle feroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils efpérent trouver en eux de la modération, et de l'indulgence. Il ne reftoit plus autour d'Aftarbé que certains complices de fes crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le fupplice.

On força le palais. Ces fcélérats n'oferent réfifter long-tems, et ne fongerent qu'à s'enfuir. Aftarbé déguifée en efclave voulut fe fauver dans la foule, mais un foldat la reconnut? elle fut prife et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, éfpérant de l'éblouir par fes charmes, et de lui faire efpérer qu'elle lui découvriroit des fecrets importans. Baléazar ne put refufer de l'écouter. D'abord elle montra avec fa beauté une douceur et une modeftie capable de toucher les coeurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus infinuantes. Elle lui repréfenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par fes cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme fi elle les eût fincérement adorés; elle verfa des torrens de larmes; elle fe jetta aux genoux du nouveau Roi: mais enfuite elle n'oublia rien pour lui rendre fufpects et odieux tous fes ferviteurs les plus affectionnés. Elle accufa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir effayé de fuborner les peuples pour fe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoifonner ce jeune Prince; elle inventa des femblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu. Elle efpéroit de trouver dans le

coeur de Baléazar la même défiance et les mêmes foupçons, qu'elle avoit vus dans celui du Roi fon pere. Mais Baléazar ne pouvant plus fouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en prifon; les plus fages vieillards furent commis pour examiner toutes fes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoifonné et étouffé Pygmalion. Toute la fuite de fa vie parut un enchaînement continuel des crimes monftrueux. On alloit la condamner au fupplice qui eft deftiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eft d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reftoit plus aucune efpérance, elle devint femblable à une furie fortie de l'enfer. Elle avala du poifon qu'elle portoit toujours fur elle pour fe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire fouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle fouffroit une violente douleur, ils voulurent la fecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit figne qu'elle ne vouloit aucun foulagement. On lui parla des juftes Dieux qu'elle avoit irrités. Au lieu de témoigner la confufion et le repentir: que fes fautes méritoient elle regarda le Ciel avec mépris et arrogance, comme pour infulter aux Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes fur fon vifage mourant. On ne voyoit plus aucun refte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes fes graces étoient effacées; fes yeux éteints rouloient dans fa tête, et jettoient des regards farouches. Un mouvement convulfif agitoit fes lévres, et tenoit fa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout fon vifage tiré et retreci faifoit des grimaces hideufes, une pâleur livide, et une

froi-

froideur mortelle avoient ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes (6) puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percés; où Ixion (8) tourne à jamais ſa roue; où Tantale (9) brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lévres; où Siſiphe (10) roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe; et où Titie (11) ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. (12) Il a commencé ſon régne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire fleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, et n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide enſuite ſur ce qui lui paroit le meilleur. Il eſt aimé des peuples.

(7) Les Danaides étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egiſthus leurs couſins, qui tuerent leurs maris dans une nuit; excepté Hipermneſtre qui ſauva Lincée. Les Poëtes feignent que dans les Enfers elles travaillent ſans ceſſe à remplir d'eau des tonneaux perceés.

(8) Ixion fils de Phlegias Roi de Theſſalie, voulant jouir de Junon, embraſſa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut enſuite précipité dans les Enfers où l'on feint qu'il tourne ſans ceſſe une roue.

(9) Tantale, fils de Jupiter, & de la Nymphe Flore, ayant préparé un feſtin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit ſervir un plat rempli des membres de ſon fils Pelops, qu'il avoit

ples. En poſſédant les coeurs, il poſſédoit plus de tréſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité: ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui, que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie, car il a toujours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne haſardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, et tout ſon peuple eſt heureux avec lui; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens: il les laiſſe dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens, car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur et de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi, qu'elle doit tant de proſpérité.

Narbal gouverne ſous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec qu'elle joie vous com-

avoit coûpé en piéces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale & le précipita dans les Enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim, & une ſoif éternelle.

(10) Siſiphe, fils d'Eoſe, faiſoit le métier de voleur dans l'Attique où il fut tué par Theſée, la fable lui fait rouler, dans les Enfers un gros caillou du pied d'une montagne juſq'au haut, d'où il retombe ſans ceſſe.

(11) Titie, fils de Jupiter & d'Elata, ayant voulu forcer Latone fut tué par Apollon à coup de flêches & précipité dans les Enfers, où un Vautour lui ronge le coeur qui renaît ſans ceſſe.

(12) *Il a commencé ſon régne &c.* Tout ce qui ſuit convient aſſez au Roi Charles II. qui, inſtruit par ſes propres malheurs & par ceux de ſon pere, avoit appris à uſer de modération.

combleroit-il de préfens? Quel plaifir feroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne fuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'isle d'Ithaque mettre fur le trône le fils d'Ulyffe, afin qu'il y régne auffi fagement que Baléazar régne à Tyr.

Après qu'Adoam eut ainfi parlé, Télémaque charmé de l'hiftoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans fon malheur, l'embraffa tendrement. Enfuite Adoam lui demanda: par quelle avanture il étoit entré dans l'isle de Calypfo. Télémaque lui fit à fon tour l'hiftoire de fon départ de Tyr; de fon paffage dans l'isle de Cypre; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idomenée; de la colere de Venus; de leur naufrage; du plaifir avec lequel Calypfo les avoit reçus; de la jaloufie de cette Déeffe contre une de fes Nymphes, et de l'action de Mentor qui avoit jetté fon ami dans la mer dès qu'il vit le vaiffeau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit fervir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il raffembla tous les plaifirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut fervi par des jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de fa voix et de fa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même: Les Tritons, les Néréïdes, toutes les Divinités qui obéiffent

ſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vètus de fin lin plus blanc que la neige, danſerent long-tems les danſes de leur pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grèce. De tems en tems des trompettes faiſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune repandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du Ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif et ſenſible goûtoit tous ces plaiſirs; mais il n'oſoit y livrer ſon coeur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'isle de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs mèmes les plus innocens lui faiſoient peur; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor, il cherchoit ſur ſon viſage et dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, et ne faiſoit plus ſemblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télémaque, il lui dit en ſouriant: Je comprens ce que vous craignez; vous ètes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vou goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, et que vous goûtiez en vous poſſédant; mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs

doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, et qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtere ni d'affecté. C'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les fait aſſaiſonner pour les rendre purs et durables: elle ſeule fait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, et elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroitre enjouée, quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur; tout le monde eût apperçu ſa peine et ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, et de perdre quelque choſe de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il finit trop tôt, La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée: mais elle étoit flexible, forte, et elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chante d'abord les louanges de Jupiter, pere et Roi des Dieux et des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire, la ſageſſe, que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, et qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, et avec tant

(13) Narciſſe étoit un jeune homme fort beau, fils de Cephiſe & de Liriope, qui mépriſa Echo & les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reſte de ſon avanture eſt décrit dans cette page.

(14) *Qui porte ſon nom*, Voyez les femmes galantes de l'Antiquité, T. I. pag. 21. ſeq.

tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les régards ſont plus perçans que ſon tonnere. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe (13) qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte ſon nom (14). Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis (15) qu'un ſanglier déchira, et que Venus paſſionnée pour lui ne put ranimer en faiſant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, et chacun ſentoit je ne ſai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit: C'eſt Orphée; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bètes farouches, et enlevoit les bois et les rochers; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbère (16), qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit: Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit; Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guere moins ſurpris que les autres; car il ignoroit que Mentor ſût avec tant de perfection chanter et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, et il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'inter-

(15) Adonis étoit fils de Cinita Roi de Cypre e de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus qui le changea en Anemone rouge après ſa mort. Voyez ibid. p. 179.

(16) Cerbère, chien à trois têtes que les Poëtes mettent à l'entrée des Enfers.

terrompre, et tâcha de le confoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point confolé; car il fentoit que Mentor le furpaffoit encore plus par fa modeftie, que par les charmes de fa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: je me fouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique eft un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre fi tout ce qu'on en dit eft vrai. Je ferai bien aife, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiofité, et qui furpaffe tout ce que la renommée en publie. Auffi-tôt il commença ainfi:

Le fleuve Bètis coule dans un pays fertile, et fous un ciel doux, qui eft toujours ferein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui fe jette dans le grand Océan, affez près des Colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieufe rompant fes digues fépara autrefois la Terre de Tarfis d'avec la grande Afrique. Ce pays femble avoir confervé les délices de l'âge d'or (17). Les hyvers y font tiédes, et les rigoureux Aquilons n'y foufflent jamais. L'ardeur de l'été y eft toujours tempérée par des zéphirs rafraîchiffans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainfi toute l'année n'eft qu'un heureux hymen du printems et de l'automne, qui femblent fe donner la main. La terre dans les valons et dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiffon. Les chemins y

(17) L'âge d'or étoit attribué au régne de Saturne, parce que de fon tems Janus apporta au monde ce fiécle fortuné où la terre, fans être cultivée, produifoit toute forte de biens. Aftrée, c'eft-à-dire, la jufti-

y font bordés de lauriers, de grenadiers, de jafmins, et d'autres arbres toujours verds, et toujours fleuris. Les montagnes font couvertes de troupeaux qui fourniffent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plufieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans fimples et heureux dans leur fimplicité, ne daignent pas feulement compter l'or et l'argent parmi leurs richeffes; ils n'eftiment que ce qui fert véritablement aux befoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes ufages que le fer, par exemple, pour des focs de charrue. Comme ils ne faifoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient befoin d'aucune monnoye. Ils font prefque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artifans, car ils ne veulent fouffrir que les arts qui fervent aux véritables néceffités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoique adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiffent pas d'exercer les arts néceffaires à leur vie fimple et frugale.

Les femmes filent cette laine, et en font des étoffes fines; et d'une merveilleufe blancheur; elles font le pain, appretent à manger, et ce travail leur eft facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legere

 chauf-

Juftice régnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu' à celui que nos premiers Parens pafferent dans le Paradis terreftre.

chauſſure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfans. Elles font des tentes, dont les unes font de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres. Elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent leurs meubles dans une propreté admirable. Leurs habits font aiſés à faire ; car en ce doux climat on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine et legère, qui n'eſt point taillée, et que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en oeuvre ; encore même ne ſe fervent-ils guere du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il ſuffit de ſe défendre des injûres de l'air. Pour tous les autres arts, eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité et de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderie et de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme : ils répondent en ces termes : ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes ; ce ſuperflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le poſſédent ; il tente ceux

(81) Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Themis. Après avoir habité

ceux qui en font privés, de pouvoir l'acquérir par l'injuftice et par la violence. Peut-on nommer bien un fuperflu, qui ne fert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays font-ils plus fains et plus robuftes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entr'eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaifirs purs et fimples, puifqu'ils font efclaves de tant de fauffes néceffités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eft ainfi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes fages qui n'ont appris la fageffe qu'en étudiant la fimple nature. Ils ont horreur de notre politeffe, et il faut avouer que la leur eft grande dans leur aimable fimplicité. Ils vivent tous enfemble fans partager les terres; chaque famille eft gouvernée par fon chef, qui en eft le véritable Roi. Le pere de famille eft en droit de punir chacun de fes enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaife action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du refte de la famille. Ces punitions n'arrivent prefque jamais; car l'innocence des moeurs, la bonne foi, l'obéiffance et l'horreur du vice habitent dans cette heureufe terre. Il femble qu'Aftrée (18) qu'on dit qui eft retirée dans le Ciel, eft encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre confcience les juge. Tous les biens font communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, font des richeffes fi abondantes, que des peuples fi fobres et fi modérés n'ont pas befoin de les partager. Chaque

bité fur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel dès que les hommes commencerent à fe corrompre.

que famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle a conſumé les fruits et épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêt à ſoutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes et des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union et cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelque jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empeſtée dans ce pays chéri des Dieux, Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats, qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, et il ſemble qu'elle leur paroiſſoit trop longue! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, et pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérans, qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils,

(19) *Pourquoi prendre plaiſir à gouverner les peuples malgré eux?* &c. Ces paroles & tout ce qui ſuit conviennent encore très-bien à l'uſurpation

ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on le veut gouverner avec raiſon et ſuivant la juſtice; Mais (19) pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pere et ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les Dieux irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la miſere, le déſeſpoir, et pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme, qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur et tyrannique ſur tous ſes voiſins? Il ne faut jamais ſonger à la guerre que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave! Ces grands Conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordés, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient ſeulemen arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils

pation de Cromwel, qui, ſous le titre de Protecteur, tint ſi long tems les Anglois dans l'eſclavage.

ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins: aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpéce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté et leurs forces ſans vin. Avec le vin il courent riſque de ruiner leur ſanté et de perdre les bonnes moeurs.

Télémaque diſoit enſuite: Je voudrois bien ſavoir quelles loix réglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme; et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. (20) Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles et agréables; mais ſimples, modeſtes et laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, ſans taches; le mari et la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens; le mari et la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques: le mari régle toutes les affaires du dehors, la femme ſe renferme dans ſon ménage; elle ſoulage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne ſa confiance, et le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu. Le

(20) *Jamais peuple ne fut ſi honnête ni ſi jaloux de la pureté.* Les Anglois ſont ſi peu jaloux, qu'il n'y a peut-être pas des peuples parmi leſquels les femmes ſoyent plus libres. Les Angloiſes ſont belles

Le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la modération, et les moeurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exemte de maladie. On y voit des Vieillards de cent et de ſix-vingts ans qui ont encore de la gayeté, et de la vigueur.

Il me reſte, ajouta Télémaque, à ſavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. (21) La nature, dit Adoam, les a ſéparés des autres peuples d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différens; et leur ont confié les terres et les villes qu'ils diſputoient entr'eux. Comme cette ſage nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'il n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent eſpérer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos.

(22) Ce

belles & agréables; mais elles ſavent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(21) *La nature les a ſéparés &c.* C'eſt là précisément la ſituation de l'Angleterre, dont les Rois ont été ſouvent les Arbitres des autres Princes de l'Europe, comme il paroit par l'Hiſtoire.

(22) Ce peuple abandonneroit fon pays, où fe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la fervitude. Ainfi il eft autant difficile à fubjuguer, qu'il eft incapable de vouloir fubjuguer les autres. C'eft ce qui fait une paix profonde entr'eux et leurs voifins.

Adoam finit ce difcours, en racontant de qu'elle maniere les Phéniciens faifoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, difoit-il, furent étonnés, quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de fi loin. Ils nous laifferent fonder une ville dans l'isle de Gades (23). Ils nous reçurent mêmes chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, fans vouloir de nous aucun payement (24). De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur refteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provifion pour leur ufage. En effet, ils nous en envoyerent un riche préfent. C'eft un plaifir pour eux que de donner aux étrangers leur fuperflu.

Pour leur mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiffoit que les hommes n'étoient guere fages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre ce qui ne peut les rendre heureux, ni fatisfaire à aucun vrai befoin. Ne creufez point, nous difoient-ils, fi avant dans la terre; con-

(22) *Ce peuple abandonneroit &c. plutôt que d'accepter la fervitude.* Les Anglois facrifient tout à l'Amour de la liberté: Il n'y a qu'une fi jufte caufe qui puiffe excufer certaines violences.

(23) *C'eft Cadix, comme on l'a déja marqué.*

(24) *Aucun payement.* Les Seigneurs & la véritable Nobleffe en Angleterre, font honnêtes, généreux, obligeans, libéraux, civils envers

contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puifque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les alimens qui fou-tiennent leur vie.

Nous avons fouvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie, mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriffent à vivre comme nous. Ils apprendront, nous difoient-ils, à avoir befoin de toutes les chofes qui vous font devenues néceffaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaifes induftries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au befoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à caufe de l'induftrie de cet art; mais ils croyent que c'eft un art pernicieux. Si ces gens-là, difent-ils, ont fuffifamment en leur pays ce qui eft néceffaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui fuffit au befoin de la nature, ne leur fuffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puifqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour affouvir l'avarice des Marchands, et pour flatter les paffions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce difcours d'Adoam, et fe rejouiffoit qu'il y eût encore au monde

ver les étrangers; & jaloux de la gloire de leur patrie. Leur bon naturel, & leur bonne éducation fe perfectionnent par les voyages, & par la converfation des étrangers. Mais au contraire le peuple eft ennemi des étrangers; ils mangent beaucoup de chair, & furtout de chair de bœuf, ils prennent auffi beaucoup de tabac, & les gens de Lettres mêmes y compofent fouvent leurs ouvrages la pipe à la main. Pour leurs habits, ils font á peu près vêtus comme les François. Les femmes y vont fans façon au cabaret.

monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage et ſi heureux tout enſemble. O! combien ces moeurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des moeurs vaines et ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être veritable. Nous regardons les moeurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitieme Livre.



LES

IX





Un Sacrificateur consulte les Entrailles des Victimes.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIEME.

Venus toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter; mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduisoit: ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salantins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes fait tout espérer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

LIVRE NEUVIEME.

Pendant que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course une Divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long tems que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isle de Calypso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune

jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour et tous ſes charmes. Dans le transport de ſa douleur elle quitta Cythère, Paphos, Idalie et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans les lieux, où Télémaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Aſtres qui roulent ſous leurs pieds. Ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau dont ce monceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables et les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles mortels, et elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent gloire, grandeur, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprèmes Divinités que miſere et foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abîme, et éclairent juſques dans les derniers replis des coeurs. Ses regards doux et ſéreins répandent le calme et la joie dans tout l'Univers. Au contraire quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les Dieux mêmes éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein; ſa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs

dont Iris (1) fe pare au milieu des fombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameufe ceinture fur laquelle paroiffent les graces (2) Les cheveux de la Déeffe étoient attachés par derriere négligemment avec une dreffe d'or. Tous les Dieux furent furpris de fa beauté, comme s'ils ne l'euffent jamais vue, et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des Mortels le font, quand Phoebus après une longue nuit vient les éclairer par fes rayons. Il fe regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours fur Venus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeffe étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amere étoit peinte fur fon vifage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce et légere, comme le vol rapide d'un oifeau qui fend l'efpace immenfe des airs. Il la regarda avec complaifance; il lui fit un doux fouris, et fe levant il l'embraffa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle eft votre peine? Je ne puis voir vos larmes fans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre coeur, vous connoiffez ma tendreffe et ma complaifance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entre-coupée de profonds foupirs: O pere des Dieux et des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'eft pas contentée d'avoir renverfé jufqu'aux fondemens la fuper-

(1) *Iris*: Fille de Thaumas & d'Electre, & Sœur des Harpyes. Les anciens la croyoient Meffagere de Iunon, c'eft-à-dire, de l'air.

(2) Venus engendra les trois Charités ou les Graces, qui lui tenoient ordinairement compagnie: ce qui a fourni aux Poëtes l'idée de cette ceinture myfterieufe, dont il eft parlé ici.

ſuperbe ville de Troye que je défendois, et de s'être vengée de Paris (3) qui avoit préféré ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les terre et par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel déſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empèche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'isle de Cypre pour m'outrager. Il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels, il à témoigné avoir horreur des Fètes que l'on célébre en mon honneur ; il á fermé ſon coeur à tous mes plaiſirs. Envain Neptune pour le punir, à ma priere a irrité les vents et les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypſo, á triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le coeur du jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo et de ſes Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pù ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle. Me voilà confondue. Un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour conſoler Venus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le coeur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer et par terre, qu'il vive

M 3 loin

(3) La diſcorde ayant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie aſſemblée aux nôces de Pélée & de Thétis, & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle, Junon, Pallas & Venus ſe la diſputerent, & prirent Paris pour juge de leur différend ; celui-ci, ſéduit par les attraits de Venus décida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine de deux autres Déeſſes.

loin de fa patrie, expofé à toutes fortes de maux et de dangers: mais les deftins ne permettent ni qu'il périffe, ni que fa vertu fuccombe dans les plaifirs dont vous flattez les hommes. Confolez-vous donc, ma fille, foyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros, et tant d'immortels.

En-difant ces paroles, il fit à Venus un fouris plein de graces et de majefté. Un éclat de lumiere femblable aux plus perçans éclairs fortit de fes yeux. En baifant Venus avec tendreffe, il répandit une odeur d'ambroifie dont l'Olympe fut parfumé. La Déeffe ne put s'empêcher d'étre fenfible à cette careffe du plus grand des Dieux. Malgré fes larmes et fa douleur, on vit la joie fe répandre fur fon vifage; elle baiffa fon voile pour cacher la rougeur de fes joues, et l'embarras où elle fe trouvoit. Toute l'affemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, et Venus fans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de fe venger de Télémaque.

Elle raconte à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je favois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deftins; mais fi nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder fon retour à Ithaque. Je ne puis confentir à faire périr le vaiffeau Phénicien dans lequel il eft embarqué. J'aime les Phéniciens, c'eft mon peuple; nulle autre nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire. C'eft par eux que la mer eft devenue le lien de la fociété de tous les peuples de la terre. Il m'honorent par de continuels facrifices fur mes Autels; ils font juftes, fages et laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité et l'abondance. Non, Déeffe, je ne

puis

puis fouffrir qu'un de leurs vaiffeaux faffe naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra fa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promeffe rit avec malignité, et retourna dans fon char volant fur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux et les ris témoignerent leur joie de la revoir, danfant autour d'elle fur les fleurs qui parfument ce charmant féjour.

Neptune envoya auffi-tôt une Divinité trompeufe, femblable aux fonges, excepté que les fonges ne trompent que pendant le fommeil, au lieu que cette Divinité enchante les fens de ceux qui veillent. Ce Dieu malfaifant environné d'une foule innombrable de menfonges aîlés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur fubtile et enchantée fur les yeux du Pilote Athamas, qui confidéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja affez près de lui des rochers efcarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien du véritable. Un faux ciel et une terre feinte fe préfenterent à lui. Les étoiles parurent comme fi elles avoient changé leur cours et qu'elles fuffent revenus fur leurs pas. Tout l'Olympe fembloit fe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fauffe Ithaque fe préfentoit toujours au Pilote pour l'amufer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeufe du rivage de l'isle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne favoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il fe préparoit felon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder fecrétement dans une petite isle qui eft auprès de la grande, pour dérober

le retour de Télémaque aux amans de Pénélope, conjurés contre lui. Quelquefois il cragnoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, et il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit, que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme des petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le Soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, et l'impression de la Divinité trompeuse, qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie (4). Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour. Déja les étoiles qui craignent les rayons du Soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le Pilote s'écria: Enfin je n'en puis plus douter; nous touchons presqu'à l'isle d'Ithaque: Télémaque, réjouissez-vous dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cris, Télémaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se léve, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, et de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas!

(4) L'Hespérie est ici l'Italie, ainsi appellée par les Grecs, parcé qu'elle étoit au couchant par rapport à eux.

Hélas! où sommes-nous? dit-il: Ce n'eſt point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette isle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port? J'en connois juſqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'eſt guere mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la fortereſſe et la maiſon d'Ulyſſe votre pere.

Vous vous trompez, ô Athamas! répondit Télémaque; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux! Eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à coup les yeux d'Athamas furent changés; le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Télémaque! s'écria t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque, ſon image toute entiere ſe préſentoit à moi; mais dans ce moment elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre ville, c'eſt ſans doute Salante (5) qu'Idoménée fugitif de Créte vint de fonder dans l'Heſpérie. J'apperçois des murs, qui s'élevent, et qui ne ſont pas encore achevés; je vois un port qui n'eſt pas entierement fortifié.

M 5 Pen-

(5) Salante, Capitale du pays de Salantins, aujourd'hui la *Terre d'Otrant*, dans la Pouille, au Royaume de Naples.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, et que Télémaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils ſe trouverent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: Jupiter vous éprouve: mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand coeur. Il faut par votre patience et votre courage laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la Déeſſe, qui vous retenoit dans ſon isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons: Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrerent dans le port de Salante; où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante, ſemblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir; elle croît; elle ouvre ſes tendres boutons; elle étend ſes feuilles vertes; elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles: à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat.

Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idomenée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croiſſoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient juſqu'aux Ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux: les pierres étoient ſuſpendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; et le Roi Idomenée donnant partout les ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé au port, que les Crétois donnerent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'amitié ſincere. On ſe hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il; d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage Héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! Qu'on l'amene ici, et que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere. Auſſi-tôt on lui préſente Télémaque, qui lui demanda l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom.

Idomenée lui répondit avec un viſage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même. Voilà ſes yeux pleins de feu, et dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid et réſervé, qui cachoit tant de vivacité et de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple et inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe; mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle avanture vous mene ſur ce rivage? Eſt-ce pour chercher votre pere? Hélas! je n'en

ai aucune nouvelle: la fortune nous a persécutés lui et moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: O Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie et de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner en Ithaque, où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses Amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Créte. J'y ai sû votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma Patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage, et le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Télémaque, et le menant dans son Palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est

Men-

Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulyffe, à qui il avoit confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois?

Auffi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous fommes vûs, dit-il, autrefois. Vous fouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, et des bons confeils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeuneffe et le goût des vains plaifirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent inftruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euffe cru, ô fage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes prefque point changé depuis tant d'années. C'eft la même fraicheur de vifage, la même taille droite, la même vigueur: vos cheveux feulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, fi j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez confervé cette fleur de jeuneffe qui éclatoit fur votre vifage avant le fiége de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleffer la vérité. D'ailleurs je vois par votre fage difcours que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hafarde rien en vous parlant avec fincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la caufe, c'eft que vous avez beaucoup fouffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en fouffrant, puifque vous avez acquis la fageffe. On doit fe confoler aifément des rides qui viennent fur le vifage, pendant que le coeur s'exerce et fe fortifie dans la vertu. Au refte, fachez que les Rois s'ufent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverfité les peines de l'efprit et les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la profpérité les délices d'une vie molle les ufent bien

plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal-ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De-là vient que les Rois et en paix et en guerre ont toujours des peines et des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'âge, où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre et modére, ſimple et exempte d'inquiétude et de paſſion, réglée et laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

Idomenée charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté long-tems, ſi l'on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le ſuivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui conſidéroit avec empreſſement et curioſité ces deux Etrangers. Les Salantins ſe diſoient les uns aux autres: Ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſai quoi de vif et d'aimable; toutes les graces de la beauté et de la jeuneſſe ſont repandues ſur ſon viſage et ſur ſon corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, et ſon viſage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe et de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux Mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers et de Voyageurs.

Cepen-

(6) Europe étoit fille d'Agenor Roi des Phéniciens, & ſœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un Taureau. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la premiere des quatre parties du monde.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter qu'Idomenée, iſſu du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent. Le Temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas réliefs qui repréſentoient Jupiter changé en Taureau; le raviſſement d'Europe (6), et ſon paſſage en Créte au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangere. On voyoit enſuite la naiſſance et la jeuneſſe de Minos. Enfin ce ſage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute ſon isle pour la rendre à jamais floriſſante. Télémaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiége de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon pere. Il le reconnut prenant les chevaux de Rheſus que Dioméde (7) venoit de tuer; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Gréque aſſemblés; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ſes yeux; il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idomenée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre pere.

Cepen-

(7) Dioméde, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de la chair des Etrangers qui venoient dans ſes Etats; Hercule l'ayant vaincu, l'expoſa à ces mêmes chevaux qui le dévorerent.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnent le Temple. Il y avoit deux troupes des jeunes garçons et de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes et parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés, on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane ami des Dieux, et Prêtre du Temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'une bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le Trépied ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoie en ces lieux ? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, et Salante tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune Héros que la ſageſſe mene par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche et ſes yeux étincelans ; il ſembloit avoir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui : ſon viſage étoit enflammé : il étoit troublé et hors de lui-même : ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine. Il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heu-

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore ; que vois-je ? Quels malheurs évités ! Quelle douce paix au-dedans ! mais au-dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpaſſent ceux de ton pere ; le ſier ennemi gémit dans la pouſſiere ſous ton glaive ; les portes d'airain, les inacceſſibles ramparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe ! que ſon pere . . . O jeune homme ! tu reverras enfin . . . . A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, et il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte. Idoménée tremblant n'oſe lui demander qu'il achéve. Télémaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayiez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux. Profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles ; ſa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promiſe ne me touche point, mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles, tu reverras. . . . . . Eſt-ce mon pere, ou ſeulement, Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe ! ô mon pere ! ſeroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel Oracle, tu prens plaiſir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Refpectez ce que les Dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiofité téméraire mérite d'être confondue. C'eft par une fageffe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deftinées dans une nuit impénétrable. Il eft utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire: mais il n'eft pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos foins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles fe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de fon étonnement, commença de fon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le fage Mentor pour le rendre victorieux de fes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui fuivit le facrifice, il parla ainfi aux deux Etrangers:

J'avoue que je ne connoiffois point encore affez l'art de régner, quand je revins en Crète après le fiége de Troye. Vous favez, chers amis, (8) les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande isle, puifque vous m'affurez que vous y avez été depuis que j'en fuis parti. Encore trop heureux fi les coups les plus cruels de la fortune ont fervi à m'inftruire et à me rendre plus modéré. Je traverfai les mers, comme un fugitif, que le vengeance des Dieux et des hommes pourfuit. Toute ma grandeur paffée ne fervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteufe et plus infupportable.

je

(8) Les malheurs qui ont privé Jacques II. du trône d'Angleterre font encore trop recens & trop connus pour avoir befoin d'être détaillés. Si jamais Roi fût un exemple terrible pour les autres Rois, c'eft fans doute celui-ci, qui, par l'abus qu'il fit de fon autorité, a été dépouillé, pour aller chercher un azyle dans des terres étrangeres.

Je vins refugier mes Dieux Penates (9) fur cette côte deferte, où je ne trouvai que de terres incultes couvertes de ronces et d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers prefque inacceſſibles où fe retiroient des bêtes farouches. Je fuis réduit à me rejouir de poſſéder avec un petit nombre de foldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me fuivre dans mes malheurs, cette terre fauvage et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus efpérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! difois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne fuis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde pour les inftruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à caufe de leur élevation au-deſſus du refte des hommes. Hé, c'eft leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes fujets. Je commandois à une nation puiſſante et belliqueufe: là renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une isle fertile et délicieufe: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes: ces peuples me reconnoiſſoient pour être du fang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du fage Minos, dont les loix les rendent fi puiſſans et fi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, fi non d'en favoir jouir avec modération? Mais (10) mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renverfé mon Trône.

 Ainſi

(9) Les Dieux Penates, auſſi nommés Dieux Lares ou Domeftiques, n'étoient que de petits marmoufet attachés en divers lieux de la Maifon: les Payens les honoroient comme leurs protecteurs & leurs offroient du vin & de l'encens en facrifice.

(10) *Mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée ont renverfé mon Trône.* Les exemples font odieux.

Ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs déſirs, et aux conſeils des eſprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai, et plein d'eſperance, pour ſoutenir le coeur de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez près de nous. C'eſt Phalante (11) avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctéte (12) donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Metaponte eſt encore une ſemblable Colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon coeur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumière du jour me quitta, et que la nuit vint m'envelopper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſérable deſtinée. Des torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après

(11) *Phalante*: depuis la 19. Olympiade il mena les Partheniens de Sparte en Italie, & ils s'y rendirent maitres de Tarente.

(12) *Philoctéte*, fils de Peau, le fidele compagnon d'Hercule: qui, en mourant, l'obligea de lui promettre par ferment de ne découvrir

Après qu'Idoménée eut achevé de ranconter ſes peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux qui aient jamais été conſtruits dans l'isle de Créte. Ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, (13) où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit pêrir dans les flots: les vent et les rochers le craignent et le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, et qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers: le trajet eſt court et facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, et ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe! que vous ſerez jugé digne de votre pere. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre Royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

 A ces

couvrir jamais à Perſonne le lieu de ſa ſepulture, & lui fit préſent des armes teintes du ſang de l'Hydre.

(13) *Ida.* Montagne de Candie: Les forêts de ce mont furent brûlées par le feu du Ciel, 73. ans après le déluge de Deucalion, & l'uſage *de fondre le fer* premierement découvert en cette occaſion par les Dactyles, habitans de cette montagne

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée. Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattans dans la Sicile pour Aceſte (14) Troyen et ennemi de la Grèce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens et plus favoriſés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam. L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

(14) *Aceſte*, Roi de Sicile: c'eſt le même qui reçut Enée & Anchiſe dans ſes terres, après l'embraſement de Troye.

Fin du neuvieme Livre.



LES

X



Les ennemis d'Idoménée surprennent Salente.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIEME.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Ils lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie où il a fondé ſa ville; qu'il s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux Vieillards, avec leſquels il avoit réglé des Articles de paix; qu'après une infraction de ce Traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salante. Neſtor, Philoctéte, & Phalante, qu'Idoménce croyoit neutres, ſont contre lui dans l'Armée des Manduriens. Mentor ſort de Salante, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

LIVRE DIXIEME.

Mentor regardant d'un oeil doux et tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole: Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire: mais ſouvenez-vous que votre pere n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs au ſiége de Troye, qu'en ſe motrant le plus ſage et le plus modéré d'entr'eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique ſûr de porter la terreur et la mort partout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cet-

cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens, et c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes et ſuperbes tours, qui menacerent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcréte et prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement ſi votre guerre eſt juſte, enſuite contre qui vous la faites, et enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idoménée lui repondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe et des fruits que les arbres portent eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens (1) furent epouvantés, voyant nos vaiſſeaux et nos armes. Ils ſe retirerent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, et voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrerent ces ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reste que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſés et plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hom-

(1) Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille au Royaume de Naples, ainſi nommés du lac Andotio, dont parle Pline, & dont les eaux ſalées ne diminuent & n'augmentent jamais.

mes auſſi bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier et ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, et raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus, ils eurent honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoient reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrerent les Sauvages, et les attaquerent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des préſens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlerent ainſi :

O Roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. En effet, ils tenoient l'un et l'autre dans leurs mains. Voilà la paix, ou la guerre ; choiſis. Nous aimerions mieux la paix. C'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits ; c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits

fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition et de gloire va follement ravager les provinces, et répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares, mais justes, humains, fidéles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse, qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos prochains, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les Dieux irrité t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder ; ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manieres simples et ingénues. Les fourures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, et laissoient voir des bras plus ner-

nerveux, et des mufcles mieux nourris que ceux de nos Athlétes. Je répodis à ces deux Envoyés, que je défirois la paix. Nous réglâmes enfemble de bonne foi plufieurs conditions: nous en prîmes tous les Dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des préfens. Mais les Dieux qui m'avoient chaffé du Royaume de mes Ancètres, n'étoient pas encore laffés de me perfécuter. Nos chaffeurs qui ne pouvoient pas être fitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorfqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, et pourfuivirent le refte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus fe fier ni à nos promeffes, ni à nos fermens.

Pour être plus puiffans que nous, ils appellent à leurs fecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eft couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maffues pleines de gros noeuds et garnies de pointes de fer. Ils font prefque de la taille des Géans, et leurs corps fe rendent fi robuftes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur feule vue épouvante. Les Locriens (2) venus de la Grèce fentent encore leur origine, et font plus humains que les autres, mais ils ont joint à l'exacte difcipline des troupes Grèques la vigueur des barbares, et l'habitude de mener

(2) Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtés du mont Parnaffe.

(3) Les Brutiens étoient des peuples d'Italie habitans d'une presqu'isle de la Calabre ultérieure, qui forme le Golfe appelié aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

(4) Crotone ou Cortone eft une ville de Tofcane fituée dans le Florentin entre le lac de Petugio & la ville d'Arezzo.

mener une vie dure, ce qui le rend invincible. Ils portent des boucliers légers qui font faits d'un tiffu d'ozier, et couverts de peaux; leurs épées font longues. Les Brutiens (3) font légers à la courfe comme les cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eft point foulée fous leurs pieds; à peine laiffent ils dans le fable quelques traces de leurs pas. On les voit tout à coup fondre fur leurs ennemis, et puis difparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone (4) font adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; et fi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches font trempées dans le fuc de certaines herbes venimeufes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne; et dont le poifon eft mortel. Pour ceux de Nérite (5) de Brindes (6) et de Meffapie (7), ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur fans art. Les cris qu'ils pouffent jufqu'au Ciel à la vue de leurs ennemis font affreux. Ils fe fervent affez bien de la fronde, et ils obfcurciffent l'air par une grèle de pierres lancées, mais ils combattent fans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous défirez de favoir. Vous connoiffez maintenant l'origine de cette guerre, et quels font nos ennemis.

Après cet éclairciffement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainfi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens même, peuples fortis de la Grèce s'uniffent aux barbares contre

(5) Nerite aujourd'hui Nardo, eft une petite ville du Royaume de Naples dans la terre d'Otrante, vers le Couchant à une lieue du Golfo de Tarente.

(6) Brindes eft auffi dans la terre d'Otrante; & a le meilleur port de toute l'Italie.

(7) Meffapie eft une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la terre d'Otrante.

contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriffent fur cette côte de la mer, fans avoir les mêmes guerres que vous, à foutenir? O Idoménée! vous dites que les Dieux ne font pas encore las de vous perfécuter. Et moi je dis, qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inftruire. Tant de malheurs que vous avez foufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, fuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux: mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereufes. Vous auriez pu leur donner des ôtages et en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs Ambaffadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec fûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaifer, en leur repréfentant qu'on les avoit attaqués, faute de favoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les fûretés qu'ils auroient demandées, et établir de rigoureufes peines contre ceux de vos fujets, qui auroient manqué à l'alliance: mais qu'eft-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pû fans baffeffe rechercher ces barbares qui affemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorerent les fecours de tous les peuples voifins, auxquels ils nous rendirent fufpects et odieux. Il me parut que la parti la plus affuré étoit de s'emparer promptement de certains paffages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes fans peine, et par-là nous nous fommes mis en état de défoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principa-

cipales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux et nous est devenue trés-difficile. Nous ne saurions leurs abandonner ces tours, sans nous exposer à leur incursions, et ils les regardent comme des Citadelles, dont vous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée: vous êtes un sage Roi, et vous voulez qu'on vous decouvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveileuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, quisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous a jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, si non à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sureté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un grand péril. Le rampart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus.

La

La fortune eſt capricieuſe et inconſtante dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, et n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſés à ſa conſervation prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, et vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſpérie. Retranchons nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes Colonies Greques. Ces peuples doivent être diſpoſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs, pour la querrelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantés. Ces Grecs auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugé les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux

(8) Tarente, ville des Salentins dans la province Meſſapie, aujourd'hui ville Archiepiſcopale de la terre d'Otrante ſur la côte Méridionale dans le Royaume de Naples.

Ceux-mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement, et la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor: Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance; et pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux! et doublement malheureux Idoménée! que ſon malheur même n'a pù inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laiſſez moi faire, et racontez-moi ſeulement en détail, quelles ſont donc ces villes Grecques qui refuſent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente. (8) Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie (9) un grand nombre des jeunes hommes nés des femmes, qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, et qu'à déſavouer leurs fautes. Cette nombreuſe jeuneſſe qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix réprima leurs déſordres: ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui ſut gagner les coeurs par ſes artifices; il eſt venu ſur cet rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctéte qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Petilie (10), moins puiſſante à la

(9) La Laconie étoit une province du Peloponeſe: c'eſt aujourd'hui Traconia dans la Morée.

(10) Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toſcane.

la vérité, mais plus ſagement gouverné que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte (11), que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, et vous n'avez pas ſû l'engager dans vos intérêts ! Neſtor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor, Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder la Colonie, et avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque: mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, et c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, et ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O ſage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je ma ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous: j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis, mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous.

Miner-

(11) Metaponte dans le golfe de Tarente.

(12) Neſtor, fils de Neleus, Roi de Pyle dans la Morée, fort célebre

Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi. Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, et de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie: voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les Vieillards et les femmes paroiſſent conſternés. Hélas, diſoient-ils, falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Créte, et ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers pour fonder une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye? On voyoit de-deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au Soleil les caſques, les cuiraſſes, et les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis: On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le Laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctéte, et de l'autre Neſtor (12) avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénerable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous

lebre pour ſa prudence, ſon éloquence, & ſa longue vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.

vous avez cru, ô Idoménée! que Philoctéte et Neftor fe contentoient de ne vous point fecourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; et fi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en fi bon ordre avec tant de lenteur, font des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante. Tout eft contre vous. Il n'y a aucun voifin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi fans vouloir le faire.

En difant ces paroles, Mentor defcend à la hâte de cette tour: il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir, et Idoménée furpris de la majefté avec laquelle il fait ces chofes, n'ofe pas même lui demander quel eft fon deffein. Mentor fait figne de la main, afin que perfonne ne fonge à le fuivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un feul homme qui fe préfente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en figne de paix; et quand il fut à portée de fe faire entendre, il leur demanda d'affembler tous les Chefs. Auffi-tôt tous les Chefs s'affemblerent, et il leur parla ainfi:

O hommes généreux affemblés de tant de Nations qui fleuriffent dans la riche Hefpérie! je fai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle. Mais fouffrez que je vous repréfente un moyen facile de conferver la liberté et la gloire de tous vos peuples, fans répandre le fang humain.

O Neftor! fage Neftor, que j'apperçois dans cette affemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eft funefte à ceux-mêmes qui l'entreprennent avec juftice, fous la protection des Dieux. La guerre eft le plus grand des maux dont les Dieux affligent les

(13) Capharée eft le cap le plus Occidental de l'isle de Negropont, aujourd'hui *Capo-figera* ou *del Oro*.

(14) Lemnos, isle de la mer Egée aujourd'hui Stalimene.

les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont fouffert pendant dix ans devant la malheureufe Troye. Quelles divifions entre les Chefs! Quels caprices de la fortune! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puiffantes, caufés par la guerre, pendant la longue abfence de leurs Rois! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée (13), les autres ont trouvé une mort funefte dans le fein même de leurs époufes. O Dieux! c'eft donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples Hefpériens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire fi funefte. Troye eft en cendres, il eft vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute fa gloire, et que le lâche Paris jouît de fes infames amours avec Héléne. Philoctéte fi long-tems malheureux, et abandonné dans l'isle de Lemnos (14) ne craignez-vous point de retrouver de femblables malheurs dans une femblable guerre? Je fai que les peuples de la Laconie ont fenti auffi les troubles caufés par la longue abfence des Princes, des Capitaines, et des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs! qui avez paffé dans l'Hefpérie, vous n'y avez tous paffé que par une fuite des malheurs qui ont été les fuites de la guerre de Troye.

Après avoir ainfi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; et Neftor qui l'avoit reconnu, s'avança auffi pour le faluer. O Mentor! lui dit-il, c'eft avec plaifir que je vous revois. Il y a bien des année que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide (15); vous n'aviez que quinze ans, et je

 prévis

(15) La Phocide étoit un pays de l'Achaye en Gréce; c'eft aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa, ou de l'Achaye moderne dépendante la Turquie en Europe.

prévis dès lors que vous feriez auffi fage que vous l'avez été dans la fuite. Mais par quelle avanture avez vous été conduit en ces lieux? Quels font donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix. Chacun de nous avoit un intérêt preffant de la défirer, mais nous ne pouvions plus trouver de fureté avec lui. Il a violé toutes fes promeffes à l'égard de fes plus proches voifins. La paix avec lui ne feroit pas une paix; elle lui ferviroit feulement à diffiper notre ligue, qui eft notre unique reffource. Il a montré à tous les autres peuples fon deffein ambitieux de les mettre dans l'efclavage, et il ne nous a laiffé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverfer fon nouveau Royaume. Par fa mauvaife foi nous fommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la fervitude. Si vous trouvez quelqu'expédient pour faire en forte qu'on puiffe fe confier en lui, et s'affurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous furpaffez en fageffe.

Mentor lui répondit: Sage Neftor, vous favez qu'Ulyffe m'avoit confié fon fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la deftinée de fon pere, paffa chez vous à Pylos, et vous le reçutes avec tous les foins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de fon pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit enfuite de longs voyages fur la mer; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté fur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous fommes arrivés ici tout

(16) Agamemnon, Roi de Micene, fut élu Général de l'Armée des Grecs au fiége de Troye.

tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée ; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque avec tous les Crétois armés, regardoient du haut des murs de Salente. Ils étoient attentifs pour remarquer comme les diſcours de Mentor ſeroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces des Vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les Rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiége de Troye le bouillant couroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (16), la fierté d'Ajax (17), et le courage impétueux de Dioméde. La douce perſuaſion couloit de ſes levres comme un ruiſſeau de lait et de miel. Sa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Héros. Tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; et il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe : mais ſes paroles étoient encore pleines de force et de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grèce ſembla avoir perdu toute ſon éloquence et toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flètrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la

(17) Ajax, fils d'Oilée, Roi des Locriens, viola Caſſandre dans le temple de Pallas après la priſe de Troye, mais il en fut puni par un coup de foudre.

force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et ſimples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſai quoi de complaiſant et d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins de autres, et leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée et tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides et empreſſés ce que ſignifioient leurs geſtes, et l'air de leur viſage.

Fin du dixieme Livre.



LES

XI



Telemaque et Mentor proposent la paix.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE ONZIEME.

Télémaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut ſavoir ce qui ſe paſſe entr'eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et ſa préſence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-a leur propoſoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepta tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des ôtages, et on fait un ſacrifice commun entre la ville et le camp pour la confirmation de cette Alliance.

LIVRE ONZIEME.

Cependant Télémaque impatient ſe dérobe à la multitude qui l'environne. Il court à la porte par où Mentor étoit ſorti; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ſes côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qu'il eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, et ſe hâte, mais d'un pas peſant et

(1) *Les larmes*: il n'y avoit pas des gens, qui pleuroient ſi facilement que les Héros d'Homere; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe: *ἀγαθοὶ δ' ἀριδάκρυες ἄνδρες*, *Les bons pleurent volontiers. Boni viri*

et tardif de l'aller recevoir. Télémaque fauta à fon coû et le tient ferré entre fes bras fans parler. Enfin il s'écria : O mon pere ! (je ne crains pas de vous nommer ainfi)Le malheur de ne point retrouver mon véritable pere, et les bontés que vous m'avez fait fentir, me donnent droit de me fervir d'un nom fi tendre : Mon pere, mon cher pere, je vous revois ! ainfi puiffe-je revoir Ulyffe !. Si quelque chofe pouvoit me confoler d'en être privé, ce feroit de trouver en vous un autre lui-mème.

Neftor ne put à ces paroles retenir fes larmes, (1) et il fut touché d'une fecrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleufe grace fur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur et la noble affurance de ce jeune inconnu, qui traverfoit fans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliés. N'eft-ce pas? difoient-ils, le fils de ce vieillard qui eft venu parler à Neftor ? Sans doute, c'eft la même fageffe dans les deux âges les plus oppofés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaifir à voir la tendreffe, avec laquelle Neftor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureufe difpofition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulyffe fi cher à toute la Grèce, et fi cher à vous-même, ô fage Neftor ! Le voilà, je vous le livre comme un ôtage et comme le gage le plus précieux qu'on puiffe vous donner de la fidélité des promeffes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils fuivit celle du pere, et que la malheureufe Pénélope pût reprocher à Mentor

viri lacrymabiles. Cela eft fi vrai, que prefque tous fes plus grands hommes du monde ont pleuré. L'Ajax de Sophocle ne pleure point dans fes plus grands maux, parce qu'il eft fou. Mais vous ne trouverez aucune régle fans exception.

Mentor qu'il a facrifié fon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eft venu de lui-même s'offrir, et que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples affemblés de tant de Nations, à vous faire des propofitions pour établir à jamais une folide paix.

A ce mot de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations frémiffoient de courroux, croyant de perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat. Ils s'imaginoient qu'on ne faifoit tous ces difcours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proye. Surtout les Manduriens fouffroient impatiemment qu'Idoménée efpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que fes difcours pleins de fageffe ne détachaffent leurs Alliés. Ils commençoient à fe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'affemblée. Mentor qui l'apperçut, fe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la divifion (2) dans l'efprit de tous ces peuples.

J'avoue, difoit-il, que les Manduriens ont fujet de fe plaindre et de demander quelque reparation des torts qu'ils ont foufferts: mais il n'eft pas jufte auffi, que les Grecs qui font fur cette côte des Colonies, foient fufpects et odieux aux anciens peuples ou pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux et fe faire bien traiter par les autres; il faut feulement qu'ils foient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'ufurper les terres de leurs voifins. Je fai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il eft aifé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi nous nous offrons

(2) *La divifion*: divide, & imperabis. L'Homere feint, qu'une malheureufe dicorde, venant à fe gliffer parmi les Dieux, avoit troublé toute leur félicité, & les empêché de jouir des délices du Ciel même.

frons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jufqu'à ce que les chofes qu'on vous promettra, foyent fidélement accomplies. Ce qui vous irrité, ô Manduriens! s'écria-t-il, c'eft que les troupes des Crétois ont faifi les paffages de vos montagnes par furprife, et que par-là ils font en état d'entrer malgré vous, auffi fouvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laiffer le pays uni qui eft fur le rivage de la mer. Ces paffages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, font donc le véritable fujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduriens s'avança et parla ainfi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous font témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous eft échapée fans reffource (3) par l'ambition inquiete des Crétois, et par l'impoffibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs fermens. Nation infenfée! qui nous a reduits malgré nous à l'affreufe néceffité de prendre un parti de défefpoir contr'elle, et de ne pouvoir plus chercher notre fureté que dans fa perte. Tandis qu'ils conferveront ces paffages, nous croirons toujours qu'ils veulent ufurper nos terres et nous mettre en fervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne fongeaffent plus qu'à vivre en paix avec leurs voifins, ils fe contenteroient de ce que nous leur avons cedé fans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conferver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deffein ambitieux. Mais vous ne le connoiffez pas, ô fage Vieillard! C'eft par un grand malheur que nous

(3) Tel a été de tout tems le langage des Hollandois à l'égard des François; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voifins.

nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les Dieux irrités ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue. Il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les coeurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole:

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier: mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze de plus notables et de plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; car Idoménée qui désire sincerement la paix, la désire sans crainte et sans bassesse; il désire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez désirée. par sagesse et par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il

(4) *Reservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs.* C'est ainsi, que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces Unies

il offre la paix, et ne veut point en impofer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée; il veut une paix dont toutes les parties foyent contentes, qui finiffe toutes les jaloufies, qui appaife tous les reffentimens, et qui guériffe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eft dans les fentimens où je fuis fûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eft queftion que de vous en perfuader: la perfuafion ne fera pas difficile, fi vous voulez m'écouter avec un efprit dégagé et tranquille.

Ecoutez donc, ô peuple remplis de valeur! et vous, ô Chefs fi fages et fi unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée: Il n'eft pas jufte qu'il puiffe entrer dans les terres de fes voifins: il n'eft pas jufte auffi que fes voifins puiffent entrer dans les fiennes. Il confent que les paffages que l'on a fortifiés par de hautes tours, foient gardés par des troupes neutres. Vous Neftor, et vous Philoctéte, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occafion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainfi vous ne pouvez être fufpects d'être trop favorable à fes intérêts. Ce qui vous touche, c'eft l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hefpérie, foyez vous-mêmes les dépofitaires et les gardiens de ces paffages qui caufent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hefpérie ne détruifent Salente nouvelle Colonie des Grecs, femblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'ufurpe les terres de fes voifins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au-lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réfervez vous la gloire d'être les juges et les médiateurs (4).

Vous

Unies furent les Médiateurs de la Paix d'Aix la Chapelle, que le Roi fit en 1668 comme par neceffité; mais la jaloufie ne la médiation tourna bientôt au préjudice de ces derniers Médiateurs.

Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoyent mis en dépôt dans vos mains. Quand le ſalut de l'Heſperie entiere, quand celui de Salente même et d'Idoménée ſera à votre diſcrétion, ſerez-vous contens? De qui pourrez-vous déſormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'oſez-vous fier à Idoménée, et Idoménée eſt ſi incapable de vous tromper, qu'il veut ſe fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout ſon peuple et de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne déſirez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe préſente à vous, et qui vous ote tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte réduiſe Idoménée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe et la juſtice qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine, ſi vous imputerez à la foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, et il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſière de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage et ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix et la juſtice, qui viennent à vous, la paix et la juſtice ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités

irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi nous combattrons pour la bonne caufe. Je prens tous les Dieux du Ciel et des Enfers à témoins des juftes propofitions que je viens de vous faire.

En achévant ces mots, Mentor leva fon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans fa main le figne pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclâtoit dans fes yeux. Il parut avec une majefté et une autorité qui eft au-deffus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de fes paroles douces et fortes enlevoit les coeurs: elles étoient femblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond filence de la nuit arrêtent au milieu de l'Olympe la Lune et les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et fufpendent les cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorfqu'il étoit environné de tygres qui oubliant leur cruauté, venoient par la puiffance de fa douce voix lécher fes pieds et fe foumettre par leurs careffes. D'abord il fe fit un profond filence dans toute l'armée. Les Chefs fe ragardoient les uns les autres, ne pouvant réfifter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés fur lui. On n'ofoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chofe à dire et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux chofes qu'il avoit dites, on auroit fouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les coeurs. En parlant il fe faifoit aimer, il fe faifoit croire.

Chacun étoit avide et comme ſuſpendu pour recueil-lir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation, c'étoit au contraire une murmure doux et favorable; on découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſerein et de radouci. Les Manduriens ſi irrités ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ſes Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencerent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctéte plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement; et tous les peuples à la fois, comme ſi c'eût été un ſignal, s'écrierent auſſitôt: O ſage Vieillard, vous nous déſarmez! La paix, la paix!

Neſtor un moment après voulut commencer un diſcours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix! s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée; La paix, la paix!

Neſtor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe et la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions. Nos juſtes reſſentimens

ſe

ſe changent en amitié et en déſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée et ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant: aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage et plus heureux que lui! N'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée? Le ſouvenir de votre pere, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs et de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance dont les Dieux ſeront les témoins et les défenſeurs? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles et innocens, retombent ſur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits ſacrés de cette alliance; qu'il ſoit déteſté des Dieux et des hommes; Qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie; Que les furies infernales ſous les figures les plus hideuſes viennent exciter ſa rage et ſon déſeſpoir; Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſepulture; Que ſon corps ſoit à proye des chiens et des vautours, et qu'il ſoit aux enfers dans le profond abîme

du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas (5) qui soutient le Ciel; Que tous ces peuples la réverent et goûtent ses fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soyent avec amour et avec vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie.

A ces paroles Idoménée et les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part et d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite et de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entiere exécution des choses promises. On immola entre la ville et l'armée cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations (6). Les Haruspices (7) consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brû-

(5) Atlas, Roi de Mauritanie, grand Astrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé jusqu'au Ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux sur ses épaules.

(6) Les Libations étoient des effusions du vin ou de quelque autre liqueur faites en honneur des fausses Divinités.

brûloient ſur l'Autel un eneens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldats des deux partis ceſſant de ſe regarder d'un oeil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures: ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, et goùtoient dar avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, et ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, et buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O Rois! O Capitaines aſſemblés! deſormais ſous divers noms et divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux, amâteurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont freres, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leur freres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois néceſſaire, (8) il eſt vrai: mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois!

(7) Les Haruſpices étoient des Divins qui interprétoient les prodiges, & qui prédiſoient l'avenir en conſidérant les entrailles des victimes égorgées.

(8) *Néceſſaire*: C'eſt une vertu à un Prince de faire la guerre, quand la néceſſité le veut, mais c'eſt un grand vice, de n'aimer & de ne reſpirer que la guerre.

Rois! ne dites point qu'on doit la défirer pour aquérir de la gloire. La vraie gloire ne fe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere fa propre gloire aux fentimens de l'humanité, eft un monftre d'orgueil, et non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fauffe gloire; car la vraie gloire ne fe trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter fa folle vanité: mais on dira toujours de lui en fecret, quand on voudra parler fincèrement: Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a défirée avec une paffion injufte. Les hommes ne doivent point l'eftimer, puifqu'il a fi peu eftimé les hommes, et qu'il a prodigué leur fang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime fon peuple, qui en eft aimé, qui fe confie en fes voifins, et qui a leur confiance; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangeres le bonheur qu'ont fes fujets de l'avoir pour Roi! Songez donc à vous raffembler de tems en tems, ô vous! qui gouvernez les plus puiffantes villes de l'Hefpérie. Faites de trois ans en trois ans une affemblée générale, où tous les Rois qui font ici préfens fe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ferment, pour affermir l'amitié promife, et pour délibérer fur tous les intérêts communs. Tandis que vous ferez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance: au-dehors vous ferez toujours invincibles. Il n'y a que la difcorde, fortie de l'enfer, pour tourmenter les hommes, qui puiffe troubler la félicité, que les Dieux vous préparent.

Neftor lui répondit: Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faifons la paix, combien nous fommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injufte avidité de nous aggrandir

au

au préjudice de vos voifins. Mais que peut-on faire quand on fe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que fon intérêt, et qui ne pert aucune occafion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée. Non, je n'ai plus de lui cette penfée; c'eft Adrafte, (9) Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprife les Dieux, et croit que tous les hommes qui font nés fur la terre, ne font nés que pour fervir à fa gloire par leur fervitude. Il ne veut point de fujets dont il foit le Roi et le Pere: il veut des efclaves et des adorateurs. Il fe fait rendre les honneurs divins. Jufqu'ici l'aveugle fortune a favorifé fes plus injuftes entreprifes. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enfuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiffant. Il a déja pris plufieurs villes de nos Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il fe fert de toutes fortes de moyens pour contenter fon ambition. La force et l'artifice, tout lui eft égal, pourvû qu'il accable fes ennemis. Il a amaffé de grands tréfors: fes troupes font difciplinées et aguerries; fes Capitaines font expérimentés, il eft bien fervi; il veille lui-même fans ceffe fur tous ceux qui agiffent par fes ordres. Il punit févèrement les moindres fautes, et récompenfe avec libéralité les fervices qu'on lui rend. Ce feroit un Roi accompli, fi la juftice et la bonne foi régloient fa conduite: mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de fa confcience. Il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les efprits foibles. Il ne compte pour un bien folide et réel, que

(9) Adrafte étoit Roi d'Argos & des Dauniens peuples de la Pouille; il fit la guerre aux Thebains en faveur de fon Gendre Polinice.

que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres, et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les Rois et les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onzieme Livre.



XII



Academie des beaux arts erigée par Mentor.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.



SOMMAIRE
DU LIVRE DOUZIEME.

Neſtor au nom des Alliées demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port, s'informe de tout, fait faire a Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce et pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs, et la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

LIVRE DOUZIEME.

Toute l'armée des Alliés dreſſoit déja ſes tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de tems on eut pû faire tant de bâtimens magnifiques, et que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On

On admira la sageffe et la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un fi beau Royaume; et chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés feroient bien puiffans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propofa à Idoménée d'y entrer, il ne put rejetter une fi jufte propofition, et il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien du tout ce qui eft néceffaire pour rendre un Etat floriffant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auffi grandes qu'elles le paroiffoient: il le prit en particulier, et lui parla ainfi:

Vous voyez que nos foins ne vous ont pas été inutiles. Salente eft garantie des malheurs qui la menaçoient: il ne tient plus qu'à vous d'en élever jufqu'au Ciel la gloire, et d'égaler la fageffe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, fuppofant que vous le voulez, et que vous déteftez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je penfois en moi-même à la témérité de votre conduite.

A ce mot de témérité Idoménée changea de vifage, fes yeux fe troublerent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner fon reffentiment. Mentor lui dit d'un ton modefte et refpectueux, mais libre et hardi: ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en fervir; car il faut refpecter les Rois, et ménager leur délicateffe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleffé affez fans y ajouter des termes fortes; mais j'ai cru que vous pouviez fouffrir que je vous parlaffe fans adouciffement pour vous découvrir votre faute. Mon deffein a été de vous accoutumer à entendre nommer les chofes par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des confeils fur

votre conduite, ils n'oferont jamais vous dire tout ce qu'ils penferont. Il faudra, fi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront fur les chofes, qui vous feront défavantageufes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles felon votre befoin; mais il vous eft utile qu'un homme fans intérêt et fans conféquence vous parle en fecret un langage dur. Nul autre n'ofera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, et fous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déja revenu de fa premiere promptitude, parut honteux de fa délicateffe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le falut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoifonné, et qui n'a pû même dans fes malheurs trouver des hommes affez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perfonne qui m'ait affez aimé pour vouloir me déplaire, en me difant la vérité toute entiere.

En difaint ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embraffa tendrement Mentor. Alors ce fage Vieillard lui dit: c'eft avec douleur que je me vois contraint de vous dire des chofes dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez vous en ma place; fi vous avez été trompé jufqu'ici, c'eft que vous avez bien voulu l'être. C'eft que vous avez craint des Confeillers (1) trop finceres. Avez-vous cherché les gens les plus défintéreffés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris foin de choifir les hommes les moins empreffés à vous plaire, les plus défintéreffés dans

(1) *Confeillers.* Un Prince ne peut pas tout favoir, & par conféquent, il a befoin d'être inftruit & affifté par de bons Miniftres. Tac.

dans leur conduite, et les plus capables de coudamner vos paſſions et vos ſentimens injuſtes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier p.r la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louange, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous même. Vous avez épuiſé vos richeſſes; Vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture et à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de reparer ces fautes. Suſpendez tous vos grands ouvrages. Renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle ville. Laiſſez en paix reſpirer vos peuples. Appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, et que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez,

mais

mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui feront attachés à vous obéir. Poffédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue. Couvrez-la de peuples innombrables, laborieux et difciplinés. Faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiffant, plus heureux, et plus rempli de gloire que tous ces Conquérans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idoménée? Leur avouerai-je ma foibleffe? Il eft vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce qui m'eft fi facile fur cette côte. Je n'ai fongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'affemblée de tant de Rois, et découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux? je le ferai fans héfiter, quoiqu'il m'en coute; car vous m'avez apris qu'un vrai Roi qui eft fait pour fes peuples, et qui fe doit tout entier à eux, doit préférer le falut de fon Royaume à fa propre réputation.

Ce fentiment eft digne du pere des peuples, reprit Mentor! c'eft à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le coeur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume. Laiffez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyffe s'il eft encore vivant, ou du moins fon fils dans la puiffance Royale à Ithaque, et que vous voulez en chaffer par force tous les Amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreufes. Ainfi ils confentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible fecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on foulage d'un fardeau accablant. Vous fauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputa-

putation de cette ville naiſſante dont vous cachez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y établir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoyerez pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire. Ils feront deux choſes à la fois; l'une, de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, et on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéniciens. Quand même il n'y auroit pas aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils. Ils répandront en Ithaque et dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme ſon pere. Les Amans de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, et refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria: heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage et fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, et qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! Car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis

moi-

moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisement entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner. C'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Créte. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple. Mais de peur que toute la Nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne pût modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de votre séparation. Il me semble que je vois encore ce tems in-

(2) *Le Modele de tous les autres.* L'intrépidité Héroïque du plus grand Capitaine, et du miracle de notre tems, et de tous les siécles, qui surpasse

infortuné, où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras et m'éloignerent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente; elle eſt volontaire, elle ſera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimez d'un amour moins tendre et plus courageux. Accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toujours; il faut que ce ſoit la ſageſſe et la vertu plutôt que la préſence de Mentor qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon Egide; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres (2). Son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque! et périſſez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſ-

paſſe tous les Héros, anciens & modernes témoignée dans tous ſes Combats, & toutes ſes entrepriſes a toujours été le modèle de tous les autres Généraux, & de toute l'armée.

ceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence: autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, et une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave: il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte; parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon coeur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui feroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, et pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine: Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat, car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit et la modération néceſſaire pour obéir. Celui qui s'expoſe témérairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expoſe ſouvent l'armée entiere à des grands malheurs. Ceux qui préferent leurs vaine ambition à la ſureté de la cauſe commune, méritent des chatimens, et non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus revérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril s'augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance et de courage, qui aillent toujours en croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne,

ſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, et n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence. Conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin n'écoutez jamais les diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez leur votre coeur, expliquez-leur toutes vos raiſons ; s'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſurtout, ne dites jamais à certains flatteurs qui ſément la diviſion, les ſujets de plaintes que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévere. Etes-vous étonné, lui

dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, et montrent encore quelque reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables, et les embarras inſéparables de la Royauté? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans les idées de faſte et de hauteur. Mais quel Philoſophe auroit pu ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance: mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, et en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toujours maſqué auprès de lui. On épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper.

Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire de meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade ni on ne les corrige gueres. Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; et plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix.

Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux et qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts natu-

rels,

turels, réleve des talens éblouiſſans, et fait paroître un homme digne de tous les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, et où les plus légeres fautes ont de violens contre-coups.

Le monde entier et occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune experience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il ſoit un homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon et ſage qu'il ſoit, eſt encore homme; ſon eſprit a des bornes, et ſa vertu en a auſſi: il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés et artificieux. Il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, et tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés et les plus vertueux. Les plus longs et les meilleurs régnes ſont trop courts et trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir dans les commandemens.

La Royauté porte avec elle toutes ces miſeres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant. Il faut plaindre les Rois et les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir beſoin à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux;

car il faudroit des Dieux pour redreffer les hommes. Mais les Rois ne font pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eft à dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par fa faute le Royaume de fes ancêtres en Créte, et fans vos confeils, il en auroit perdu un fecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait des grandes fautes; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcufables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, et dans le caractere de leur efprit des défauts qui les entraînent: et les plus louables font ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens.

Penfez-vous qu'Ulyffe, le grand Ulyffe votre pere, qui eft le modèle des Rois de la Grèce, n'ait pas auffi fes foibleffes et fes défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il fuccombé dans des périls et dans les embarras, où la fortune s'eft jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreffé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver fans imperfection; vous lui en verrez fans doute. La Grèce, l'Afie, et toutes les isles des mers l'ont admiré malgré fes défauts. Mille qualités merveilleufes les font oublier. Vous ferez trop heureux de pouvoir l'admirer auffi, et de l'étudier fans ceffe comme un modèle.

Accou-

Accoutumez-vous, ô Télémaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a beſoin de ſuivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne ſoit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincère, droit, équitable, libéral, bienfaiſant; ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude quand il la connoît, et qu'il ſuit librement la véritable pente de ſon coeur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands et proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avouer ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, et pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi long-tems ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les Rois font; mais preſque aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque, c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant

aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, et ſurtout contre ceux qui ſont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit: il eſt tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls: mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentos, en lui diſant: n'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage et courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai taché de vous inſpirer.

Le Soleil ſe levoit déja, et doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées; léclat des boucliers éblouiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparerent, après s'être donné de part et d'autre des marques d'une vraie amitié; et les Alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du coeur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il etoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flatteurs et injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, et dans la ville, et dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots. C'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entr'eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidélement observées; enfin les hasards du naufrage, et les autres malheurs du commerce pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punit sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemtes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des régles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute; Il établit des Magistrats, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en société des entreprises qu'ils ne pou-

voient faire feuls; et la police de ces fociétés étoit inviolable par la rigueur des peines impofées à ceux qui ne les fuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenfe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainfi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. (3) Le commerce de cette ville étoit femblable aux flux et reflux de la mer. Les tréfors y entroient comme les flots viennent l'un fur l'autre. Tout y étoit apporté et en fortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en fortoit, laiffoit en fortant d'autres richeffes en fa place. La juftice févère préfidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchife, la bonne foi, la candeur fembloient du haut de ces fuperbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, foit qu'il vint des rives orientales, où le Soleil fort chaque jour du fein des ondes, foit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil laffé de fon cours va éteindre fes feux, vivoit paifiblement et en fureté dans Salente comme dans fa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor vifita tous les magafins, toutes les boutiques d'artifans et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandifes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la molleffe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur, et l'ornement des maifons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'argent; et il dit à Idoménée: je ne connois qu'un feul moyen pour rendre votre peuple modefte dans fa dépenfe, c'eft que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il

(3) *Le commerce de cette ville &c.* Tout ceci s'entend de la Ville d'Am-

Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, et par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-ſine teinte en pourpre; que les principaux de l'Eat après vous ſoyent vêtus de la même laine; et que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, et dans une legère broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance: mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois, feront aſſez contens de venir après ces anciennes et illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvû que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, et celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, et l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes et des ſtatues aux belles actions, et que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous feront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du

ſecond

d'Amſterdam, digne de ſervir de modèle à toutes les autres pour la liberté du Commerce.

ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille. Les troiſiemes de verd, ſans anneau et ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiemes de gris de lin. Les ſeptiemes qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employés à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. (4) On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il eſt indigne que des hommes deſtinés à une vie ſérieuſe et noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les moeurs. Il ramena toute choſe à une noble et frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens, et des eſclaves. Quelle honte diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels

(4) *On ne ſouffrira jamais aucun changement &c.* Ceci eſt une Critique des Modes qui ſe font ſurtout introduites en France ſous le régne de Louis XIV. on ne trouve point dans tout le reſte de l'Hiſtoire de France tant de changemens à cet égard, qu'il en eſt arrivé ſeulement pendant la jeuneſſe du Roi.

(5) *La muſique molle & effeninée &c.* Jamais Prince n'eut une muſique plus excellente par Louis XIV. On ſait que ce Prin-

quels ils amolliſſent leur ame, et ruinent inſenſiblement la ſanté de leurs corps; ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, et dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs et les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleurs, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien, qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville amollir et corrompre leurs moeurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété: mais le ſage Mentor lui fit remarquer, que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort et agréaple, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le Roi s'impoſoit lui même; et chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion et de la délicateſſe où l'on commençoit a ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite (5) la muſique molle et effeminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. (6)

Il

Prince ne s'endormoit jamais qu'au ſon d'une douce ſimphonie qui étoit dans ſon antichambre.

(6) *Corrompoit toute la jeuneſſe*: au contraire. Emollit mores nec ſinit eſſe feros: Les Poëtes diſent, que la Muſique eſt un préſent des Dieux favorables, qui ont accordé aux hommes ce moyen innocent, d'écarter & d'affoiblir le triſte ſouvenir de leurs maux. On prétend, que ce ſont les ciſeaux, qui ont appris à l'homme à chanter.

Il ne condamna pas avec une moindre févérité la mufique Bacchique, qui n'enivre guere moins que le vin, et qui produit les moeurs pleines d'emportement et d'imprudence. Il borna toute la mufique aux fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, et des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auffi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques: il donna des modèles d'une architecture fimple et gracieufe pour faire dans un médiocre efpace une maifon gaye et commode d'une famille nombreufe; en forte qu'elle fût tournée à un afpect fain, que les logemens en fuffent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y confervaffent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépenfe.

Il voulut que chaque maifon un peu confidérable eût un falon et un petit periftyle (7), avec des petites chambres pour toutes les perfonnet libres. Mais il défendit très-févérement la multitude fuperflue, et la magnificence des logemens.

Ces divers modèles des maifons fuivant la grandeur des familles fervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie déja achevée fuivant la caprice et le fafte des particuliers, avoit malgré fa magnificence une (8) difpofition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fût bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voifine de la Grèce fournit des bons Architectes, et qu'on fit venir un

(7) Le Periftyle eft un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloîtres.

(8) Une difpofition moins agréable & moins commode. Telle eft celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à réparer tous les jours, en rendant la face des maifons uniforme.

un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, et prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes Elevées. Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui sont nés pour les arts moins nobles, seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs et les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération et la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux et des chariots, aux combats des Luteurs, à ceux du Ceste (9), et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il

(9) *Ceste*: Gros gantelet de cuir cru, garni de plomb, dont se servoient les anciens Athletes, qui combattoient à coups de poing dans les jeux publics : Eryce de Sicile excelloit dans cet exercice, mais il fut vaincu par Hercule. Cette sorte de combat étoit rude & violente.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or et d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes et d'animaux; enfin des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, et faites de maniere à durer long-tems. Enſorte que les Salentins, qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, et ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, et que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les Arſenaux, et tous les Magaſins pour ſavoir ſi les armes et toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par-tout. Auſſi-tôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'âcier, et ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes et des tourbillons de fumée et de flammes ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines et les rivages de la mer en retentiſſoient: on eût cru être dans cette isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des Dieux; et par une

(10) *Une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes etc.*

Celui

une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, et trouva (10) une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence et la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes et des beſtiaux, manquoient auſſi de courage et de moyens pour mettre l'Agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la ville, et dont les métiers ne ſerviroient qu'à dérégler les moeurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoyent point exercés au travail: mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, et appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convénables ſur les fruits de terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, et être ainſi incorporés à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoyent laborieux et dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, et ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville,

Ceci eſt une peinture de l'état où étoit la France dès la premiere guerre où les entôlemens forcés avoient dépeuplé la Campagne de Laboureurs.

ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, et à ſe faire Laboureurs. Incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la villes. Ces ouvriers feront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes et laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne, avec leſquels ils feront mêlés. Dans la ſuite tout le pays ſera peuplé de familles vigoureuſes, et adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple; preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier: il n'y a que la miſere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront ſans peine avec leurs femmes et leurs enfans; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres qui ſont plus avancés en âge ménent déja des grands troupeaux. Les plus âgés labourent avec leur pere. Cependant la mere et toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux et à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a ſoin de traire ſes vaches et ſes brebis, et l'on voit couler des ruiſſeaux de lait. Elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paiſible prend

(11) *Quelle horrible inhumanité &c.* Ceci réfléchit ſur les Tailles &

prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil. Elle prépare des fromages, des chataignes, et des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, et chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charue, et ſes boeufs fatigués marchent, le coû panché, d'un pas lent et tardif malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans déſiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente! Mais (11) quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte et d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale Nature et la ſueur de leur front. La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux, mais c'eſt l'orgueil et la molleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi les peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver? Faites, répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides et ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans et les plus induſtrieux pour faire

 valoir

& les autres impôts qui laiſſoient à peine aux gens de la Campagne de quoi ſubvenir à leurs beſoins les plus preſſans.

valoir leurs biens ; c'eſt qu'ils eſperent en être payés plus facilement ; en même tems ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, et qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, donnez des graces, et des exemptions aux familles qui ſe multiplient ; augmentez les à proportion de la culture de leur terre. Bien-tôt leurs familles ſe multiplieront, et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charue maniée en honneur par les mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendue généreuſement pendant les troubles de la guerre, toute la campagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant ſous ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux des vallons (12) retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe et parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez - vous pas trop heureux, ô Idoménée ! d'être la ſource de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un ſi aimable repos ? Cette gloire n'eſt-elle pas plus tou-

(12) Le Creux de Vallons, au lieu des creux valons *voyez à p.* 33. de même, qu'on dit, dans le ſolide de la piété.

touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir?

O heureux le Roi assez aimé des Dieux et d'un coeur assez grand pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples et de montrer à tous les siecles dans son régne un si charmant spectacle! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allegue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: Le reméde est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse; et dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens et rebelles. Ils auront du pain à la vérité et assez largement; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-présent l'étendue de terre, que

chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs différentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire d'acquisitions sur les pauvres. Tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit de Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vigne, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples. Il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, les désordres des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de reméde, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les Fètes extraordinaires : mais n'espérez point de faire observer une régle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférenc de l'honneur aux plaisirs et à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats, qui veillent sur les familles et sur les moeurs des particuliers. Veillez vous-méme, vous qui n'ètes Roi, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre

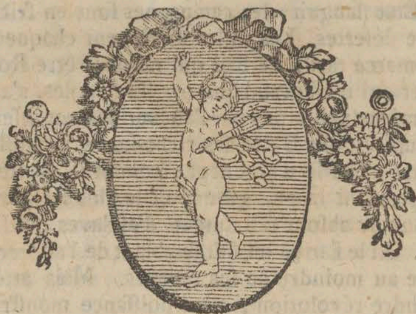
bre infini de défordres et de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniffez-les d'abord févérement. C'eft une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de fang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on fe met en état d'être craint fans ufer fouvent de rigueur. Mais quelle déteftable maxime de ne croire de trouver fa fureté que dans l'oppreffion des peuples! Ne les point faire inftruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouffer par la terreur jufqu'au defefpoir, les mettre dans l'affreufe néceffité, ou de ne pouvoir jamais refpirer librement, ou de fecouer le joug de votre tyrannique domination! Eft-ce là le chemin qui méne à la gloire?

Souvenez-vous que les pays, où la domination du Souverain et plus abfolue, font ceux où les Souverains font moins puiffans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poffédent feuls tout l'Etat; mais auffi tout l'Etat languit, les campagnes font en friche et prefque défertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout feul, et qui n'eft grand que par fes Peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiffement infenfible des peuples dont il tire fes richeffes et fa puiffance. Son Etat s'épuife d'argent et d'hommes. Cette derniere perte eft la plus grande et la plus irréparable; fon pouvoir abfolu fait autant d'efclaves qu'il a de Sujets. On le flatte, on fait femblant de l'adorer; on tremble au moindre de fes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puiffance monftrueufe pouffée jufqu'à un excès trop violent, ne fauroit durer. Elle n'a aucune reffource dans les coeurs des peuples; elle a laffé et irrité tous les corps de l'Etat; elle contraint tous les membres de ce corps de foupirer avec une égale ardeur après un pareil changement.

Au premier coup qu'on lui porte. l'Idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzieme Livre.



XIII



Philocles desarme ses assasins.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE TREIZIEME.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas et les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, et pour le trahir lui-même : il lui avoua que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, et s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la Flotte à Poliméne, que lui Idomenée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

LIVRE TREIZIEME.

Déja la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été si long-tems couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charue, et prépare ses richesses pour récompenser le Laboureur : L'espérance reluit de tous côtés. On voit

(1) Les Peucétes étoient des peuples voisines des Dauniens ; qui habitoient cette partie de l'Italie appellée aujourd'hui la Terre de Bari, dans le Royaume de Naples.

voit dans les vallons et ſur les collines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, et les grands troupeaux de boeufs et de géniſſes, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucétes, (1) peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues, qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-tems dans la miſere, et qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentimens d'humanité, et qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux, par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que les cris de joie, que les chanſons des Bergers et des Laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan (2) avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les Nymphes, et danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant; mais la joie étoit modérée, et ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux: Ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les Vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe: ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Beniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter! le Roi qui vous reſſemble, et qui eſt le plus grand don que vous nous ayiez fait! Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui.
Nos

(2) Pan étoit le Dieu de la Nature adoré particuliérement par les Bergers & par les Paſteurs. Il devint amoureux de la Nymphe Syrinx, & l'ayant changée en Roſeau, il en fit ſa flûte.

Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorife, lui devront tout jufqu'à leur naiffance, et il fera véritablement le pere de tous fes Sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'époufoient, ne faifoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie fi douce leur étoit venue. Les bouches et encore plus les coeurs étoient fans ceffe remplis de fon nom. On fe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: fa perte eût été la défolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais fenti de plaifir auffi touchant que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, difoit-il; il me fembloit que toute la grandeur des Princes ne confiftoit qu'à fe faire craindre; que le refte des hommes étoit fait pour eux, et tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroiffoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte, comment on avoit empoifonné mon coeur dès ma plus tendre enfance fur l'autorité des Rois. C'eft ce qui a caufé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

Protéfilas, qui eft un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; fon naturel vif et hardi étoit felon mon goût. Il entra dans mes plaifirs; il flatta mes paffions: il me rendit fufpect un autre jeune homme que j'aimois auffi, et qui fe nommoit Philoclès. (3) Celui-ci avoit la crainte des Dieux et l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à fe vaincre, et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement fur mes défauts; et lors même qu'il n'ofoit me par-

(3) *Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée.* Toute la vie de Mr. de Turenne fut une fuite d'actions grandes, nobles, & généreufes. Le Roi prenoit un fingulier plaifir

parler, fon filence et la trifteffe de fon vifage me faifoient affez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans le commencement cette fincérité me plaifoit; je lui proteftois fouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préferver des flatteurs. Il me difoit tout ce que je devois faire pour marcher fur les traces de Minos, et pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une auffi profonde fageffe que vous, ô Mentor! mais fes maximes étoient bonnes; je le connois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéfilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoûterent de Philocès. Celui-ci étoit fans empreffement, et laiffoit l'autre prévaloir; il fe contenta de me dire toujours la vérité lorfque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien et non fa fortune qu'il cherchoit.

Protéfilas me perfuada infenfiblement que c'étoit un efprit chagrin et fuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'afpirer à la réputation d'un homme qui eft (4) au-deffus de tous les honneurs: il ajoûta que ce jeune homme, qui me parloit fi librement fur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faifoit affez entendre qu'il ne m'eftimoit gueres; et qu'en rabaiffant ainfi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auftere s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne fe méprend point, pourvû qu'on y foit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleffes commençoit à me laffer. Les complaifances

fir dans fa converfation, il l'écoutoit avec confiance, & recevoit de lui d'excellentes leçons fur la guerre.

(4) *Au-deffus de tous les honneurs.* Mr. de Turenne préféra toujours fon titre de Vicomte à celui de Maréchal de France, & crut ne pouvoit porter le dernier fans s'abbaiffer.

ces de Protéſilas et ſon induſtrie inépuiſable, pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie (5); et pour m'y déterminer, il me dit: Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne: j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre; il vous ſervira mieux qu'un autre, et je préfere l'intérèt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le coeur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion et de tout intérêt Mais hélas! que les Princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même; il ſavoit que les Rois ſont d'ordinaire défians et inappliqués; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnés; inappliqués, parce que les plaiſirs les entraînent, et qu'ils ſont accoutumés à avoir des gens chargés de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, ſurtout l'abſence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Phi-

(5) Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, eſt une isle de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; et qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, et ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, et me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir plusieurs hommes que je conſultaſſe, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Protéſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité et de maximes équitables qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Protéſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un ton déciſif, auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre ces deux hommes, que je ne pouvois accorder ; et dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe haſarder quelque choſe aux dépens des affaires, et reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecrétement au fond de mon coeur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre ; mais Protéſilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui

écrivit

écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle: mais il fît en sorte que plusieurs choses nécessaires manquerent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contre-tems dans l'exécution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, et qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, et n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse: Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire Roi de l'isle de Carpathie. Les Chefs de Troupes sont attachés à lui, tous les soldats sont gagnés par ses caresses, et plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi: on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, et c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, et ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sur de connoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserois-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami, qu'il peut

peut parler en confiance à Protéfilas fur une chofe qu'il ne défigne que par un chiffre; affurement Protéfilas et entré dans le deffein de Philoclès, et ils fe font raccommodés à vos dépens. Vous favez que c'eft Protéfilas qui vous a preffé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a ceffé de vous parler contre lui, comme il le faifoit fouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excufe en toute occafion: ils fe voyent depuis quelque tems avec affez d'honnêteté. Sans doute Protéfilas a pris avec Philoclès des mefures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprife contre toutes les régles, et qu'il s'expofe à faire périr votre armée navale, pour contenter fon ambition. Croyez, vous qu'il voulut ainfi fervir à celle de Philoclès, s'il étoit encore mal enfemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne foyent réunis pour s'élever enfemble à une grande autorité, et peut être pour renverfer le trône où vous régnez. En vous parlant ainfi, je fai que je m'expofe à leur reffentiment, fi malgré mes avis fincères vous leur laiffez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dife la vérité?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impreffion fur moi: je ne doutai plus de la trahifon de Philoclès, et je me défiai de Protéfilas comme de fon ami. Cependant Timocrate me difoit fans ceffe: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne fera plus tems d'arrêter fes deffeins; hâtez-vous de vous en affurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde diffimulation des hommes; je ne favois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahifon de Philoclès, je ne voyois plus d'homme fur la terre dont la vertu me pût raffurer. J'étois réfolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Proté-

téfilas, et je ne favois comment faire à fon égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois auffi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu fufpect. Il en parut furpris; il me repréfenta fa conduite droite et modéré, il m'exagéra fes fervices, en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me perfuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'affurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois font malheureux et expofés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiffent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protéfilas, en envoyant fecrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéfilas pouffa jufqu'au bout fa diffimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui fe laiffoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès affez embarraffé dans fa defcente; il manquoit de tout, car Protéfilas ne fachant fi la lettre fuppofée pourroit faire périr fon ennemi, vouloit avoir en même tems une autre reffource prête, par le mauvais fuccès d'une entreprife dont il m'avoit fait tant efpérer, et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. (6) Celui-ci foutenoit cette guerre fi difficile, par fon courage, par fon génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette defcente étoit téméraire et funefte pour les Crétois, chacun travailloit à le faire réuffir, comme s'il eût eu

(6) *Celui-ci foutenoit &c.* Mr. de Turenne foutint ainfi plufieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit fouvent de tout

eu fa vie et fon bonheur attachés au fuccès. Chacun étoit content de hafarder fa vie à toute heure fous un Chef fi fage et fi appliqué à fe faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de paffion. Mais l'ambition furieufe eft aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéfilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner abfolument après la mort de Philoclès. Protéfilas ne pouvoit fouffrir un homme de bien, dont la feule vue étoit un reproche fecret de fes crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverfer fes projets.

Timocrate s'affura de deux Capitaines qui étoient fans ceffe auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenfes, et enfuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des chofes fecrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en préfence de ces deux Capitaines. Philoclès fe renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup gliffa, et n'enfonça guere avant. Philoclès fans s'étonner lui arracha le poignard, et s'en fervit contre lui et contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement : ils furent pris, et on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, fi Philoclès n'eût arrêté la multitude. Enfuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action fi noire ? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, fe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres font toujours lâches, il fongea à fauver fa vie en découvrant à Philoclès toute la trahifon de Protéfilas.

 Phi-

tout, plutôt par fon courage, par fon génie, et par l'amour que les Troupes avoient pour lui, que par aucun autre fecours.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en fureté, et le renvoya en Créte; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, et passa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais surtout des Rois, qui croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée: Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate; ils se brouillerent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse et l'embarras des Princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, et qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me savois bon gré de le connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de

ma

ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas la véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires; je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, et que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je; de faire un grand éclat pour ſortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celle de quelqu'autre qui ne ſera ni plus deſintéreſſé, ni plus ſincère que lui? Cependant l'armée navale commandée par Polimène revint. Je ne ſongeai plus à la conquéte de l'isle de Carpathie, et Protéſilas ne pùt diſſimuler ſi profondement, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes les affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et inſtruire un nouvel homme: c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. (7) Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blamer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, et à décider contre ſon ſentiment, mais comme il connoiſſoit ma lenteur et ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge, il uſoit tantôt de manieres preſſantes, tantôt de ſouppleſſe et d'inſinuation; ſurtout quand il s'appercevoit que j'é-

(7) *Avec impatience:* La Potenza è troppo gelosa per soffrir compagni.

j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelqu'affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire et de faire valoir ſon zèle pour ma réputation.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette maniere de flatter mes paſſions m'entraînoit toujours: il ſavoit mes ſecrets; il me ſoulageoit dans mes embarras; il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me réſoudre à le perdre: mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conſeils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir ſacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéſilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'Etat et pour ma perſonne, ſe crurent diſpenſés de me détromper après un ſi terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvînt juſqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumiere m'étoit importune. Je ſentois en moi-même qu'elle m'eût cauſé des cruels remords, ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma molleſſe et l'aſcendant que Protéſilas avoit pris inſenſiblement ſur moi, me jettoient dans une eſpéce de déſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fauſſe gloire dans laquelle on éléve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, et de ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des Princes foibles et inappliqués: c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il fallut que je partiſſe pour le ſiége de Troye.

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires: il ſe conduiſoit dans mon abſence avec hauteur et inhumanité. Tout le Royaume de Créte gémiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité, et que j'abandonnois à la cruauté (8) de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, et qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de-là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foibleſſes, et la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſés d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, et l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des coeurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, et rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étoit en captivité; mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révolterent, Protéſilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſqu'auſſi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Men-

(8) *Cruauté.* Tous les flatteurs ont l'ame cruelle. La bouche eſt clémente, & le coeur eſt cruel. Vitellius ſelon Tacite en eſt un bel exemple. Meſſaline, femme de l'Empereur Claudius, fit accuſer Aſiaticus de pluſieurs crimes d'Etat, pour avoir ſa vie, & ſes jardins. Claudius conſulta Vitellius, le confident de Meſſaline, & peut-être auſſi un de ſes adulteres. Vitellius, pour ſe maintenir en faveur auprès elle, *opina à la mort de ſon ancien ami.* Voilà comment on aime à la Cour.

Mentor, que les hommes infolens pendant la profpérité font toujours foibles et tremblans dans la difgrace. La tête leur tourne auffitôt que l'autorité abfolue leur échappe. On les voit auffi rampans qu'ils ont été hautains, et c'eft en un moment qu'ils paffent d'une extrémité à l'autre (9).

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient que connoiffant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne fuis pas furpris qu'ils vous ayent fuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreufe de leur donner un afyle dans votre nouvel établiffement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne favez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences font inutiles aux Princes amollis et inappliqués qui vivent fans réflexion. Ils font mécontens de tout, et ils n'ont pas de courage de rien redreffer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obfédoient à toute l'heure. Depuis que je fuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenfes exceffives que vous avez vues. Ils ont épuifé cet Etat naiffant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler fans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que je fentis en Créte: mais vous m'avois enfin ouvert les yeux, et vous m'avez infpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de fervitude. Je ne fai ce que vous avez fait en moi, mais depuis que vous êtes ici je me fens un autre homme.

Mentor demanda enfuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéfilas dans ce changement des

(9) *D'une extrémité à l'autre*: Tacite dit, que Mutien étoit mêlé de douceur & d'arrogance, & que l'Orator Paffienus difoit de Caligula, qui avoit été le plus lâche flatteur de Tibère, qu'il ne s'étoit jamais vû ni de meilleur efclave, ni de pire maître. Neque

des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondoit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous: mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché et d'un eſprit profond: ils ſont accoutumés à errer de Royaume en Royaume; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant et mal affermi; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes, que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, et ſeront toujours prêts à ſe révolter. Il n'y a que la foibleſſe et la miſere qui les rende ſouples, et qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale; et par-là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne rien relâchant de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe; en puniſſant avec fermeté tous

 les

que meliorem unquam ſervum, neque deteriorem dominum fuiſſe. Plutarque dit pareillement, que Sulla s'humilioit envers ceux, dont il avoit à faire, & ſe faiſoit adorer par ceux, qui avoient à faire de lui, de ſorte que l'on ne pouvoit dire, lequel des deux il étoit davantage, orgueilleux, ou flatteur.

les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte difcipline pour le tenir dans une vie fimple, fobre et laborieufe.

Eh, quoi! difois-je, ne peut-on pas foumettre un peuple fans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-foumis à leurs Souverains! Ce qui caufe les révoltes, c'eft l'ambition et l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on ne fait pas les tenir dans le devoir, et qu'on a laiffé leurs paffions s'étendre fans bornes. C'eft la licence dans les autres ordres de l'Etat, fi on néglige de la reprimer, c'eft la multitude des grands et des petits qui vivent dans la molleffe, dans le luxe, et dans l'oifiveté; C'eft la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'eft le défefpoir des peuples maltraités; c'eft la dureté, la hauteur des Rois, et leur molleffe qui les rend incapables de veiller fur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. (10) Voilà ce qui caufe les révoltes, et non pas le pain qu'on laiffe manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la fueur de fon vifage.

Quand Protéfilas a vû que j'étoit inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppofé à fa conduite paffée; il a commencé à fuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait femblant de les goûter, d'en être convaicu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deffus. Il va au devant de tout ce que je pourrois fouhaiter pour foulager les pauvres: il eft le premier à me repréfenter leurs befoins, et à crier contre les dépenfes exceffives. Vous favez même qu'il vous loue, qu'il vous témoi-

(10) *Voilà ce qui caufe les révoltes.* Il n'y a jamais eu en effet que le défefpoir des peuples maltraités par la dureté des Miniftres, qui ait porté les fujets à fecouer un joug devenu trop pefant. Tant qu'il eft fupportable, ils le fouffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs Princes, qui les ont de bonne heure accoutumés à un joug modéré.

moigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, et c'eſt en partie par leurs différens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſouriant, répondit ainſi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſez la trahiſon (11)! Ah! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée: ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible et inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des Rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilas, et ils ſont encore fermés pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien: Ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiſſent la pratiquer; mais ils ſont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour

(11) *La trahiſon*: La flatterie empoiſonne le coeur, et corrompt les moeurs. Adulatio, blanditiae, peſſimum veri affectus *venenum*. Tac. Galba avoit bien raiſon de dire, que la flatterie eſt ſans amour, & qu'il n'y a point de plus dangereux poiſon, que le ſien.

pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, et que vous ſavez le ſage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'isle de Samos?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée! que les hommes trompeurs et hardis qui ſont préſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre. C'eſt celui d'oublier facilement la vertu et les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux: ils ne ſont frappés que de ce qui eſt préſent, et qui les flatte; tout le reſte s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaiſirs?

Fin du treizieme Livre.



LES

XIV



Philocle rappellé par Idomenée

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE QUATORZIEME.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas et Timocrate en l'isle de Samos, et à rappeller Philoclès pour le mettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe qui eſt chargé de cet ordre, l'exécute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos où il revoit ſon ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre et ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegéſippe, et arrive à Salente, où Idoménée qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.

LIVRE QUATORZIEME.

Après avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chaſſer Protéſilas et Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime et que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme.

Dès

Dès que je faifois quelque chofe qu'il n'approuvoit pas, fon air trifte marquoit affez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, fes manieres étoient refpectueufes et modérées, mais féches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtés par la flatterie trouvent fec et auftere tout ce qui eft libre eft ingénu? Ils vont même jufqu'à s'imaginer qu'on n'eft pas zélé pour leur fervice, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame fervile, et qu'on n'eft pas prêt à les flatter dans l'ufage le plus injufte de leur puiffance. Toute parole libre et généreufe leur paroît hautaine, critique et féditieufe. Ils deviennent fi délicats, que tout ce qui n'eft point flatterie, les bleffe et les irrite; mais allons plus loin. Je fuppofe que Philoclès eft effectivement fec et auftere; fon auftérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieufe de vos Confeillers? Où trouverez-vous un homme fans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eft-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eft-ce pas un défaut néceffaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne favez-vous aimer vous-même; qui vous dife la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; et cet homme néceffaire, c'eft Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eft trop heureux, quand il naît un feul homme fous fon régne avec cette générofité, qui eft le plus précieux tréfor de l'Etat; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eft de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de favoir s'en fervir. Pour les défauts de gens de bien, il faut les favoir connoître,

et

et ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglement à leur zèle indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer et ſurtout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtés, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais il ne leur donnent que de vains éloges; n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il etoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre ſon Favori; car auſſi-tôt qu'on eſt parvenu à rendre les Favoris ſuſpects et importuns à leurs maîtres, les Princes laſſés et embarraſſés ne cherchent plus qu'à s'en défaire. Leur amitié s'évanouit, les ſervices ſont oubliés: La chûte des Favorits ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voyent plus.

Auſſi-tôt le Roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux Officiers de ſa Maiſon, de prendre Protéſilas et Timocrate, et de les conduire en ſureté dans l'isle de Samos (1) de les y laiſſer, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe ſurpris de cet ordre, ne put s'em-

(1) Samos eſt une isle de l'Archipel, près de la côte de Natolie, envi-

s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, et tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commiſes par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecréte pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables: il étoit alors dans un ſalon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment dans un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroiſſoit las et épuiſé de ſes travaux, ſes yeux et ſes ſourcils montroient je ne ſai quoi d'agité, de ſombre et de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leur viſage ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'oeil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.

Un

environ à deux lieues d'Ephéſe; l'invention de la paterie de terre eſt due à cette isle.

Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protéfilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui affuroit que Jupiter ayant trompé fa mere lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit de lui chanter des vers, où il difoit que Protéfilas inftruit par les Mufes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'efprit. Un autre Poëte encore plus lâche et plus impudent l'appelloit dans fes vers l'inventeur des beaux arts, et le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance (2).

Protéfilas écoutoit toutes ces louanges d'un air fec, diftrait et dédaigneux, comme un homme qui fait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de graces de fe laiffer louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chofe de plaifant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéfilas fourit: toute l'affemblée fe mit à rire, quoique la plupart ne puffent point encore favoir ce qu'on avoit dit: mais Protéfilas reprenant bientôt fon air févère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le filence. Plufieurs Nobles cherchoient le moment où Protéfilas pourroit fe retourner vers eux et les écouter, ils paroiffoient émus et embaraffés. C'eft qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs poftures fuppliantes parloient pour eux: ils paroiffoient auffi foumis qu'une mere aux pieds des Autels, lorfqu'elle demande aux Dieux la guérifon de fon fils unique. Tous paroiffoient contens, attendris, pleins

(2) *La corne d'abondance:* Semper magnae fortunae comes adeft adulatio. Paterée.

(3) *Ni de faire fes derniers adieux à fa famille, ni de prendre certains écrits fecrets.* Après avoir peint dans tout ce qui précede, le véritable caractere d'un Favori très-méchant, orgueilleux & lâche, on applique ceci à la détention d'un autre, arrêté en 1661, pour s'être

pleins d'admiration pour Protéſilas, quoiqûe tous euſſent contre lui dans le coeur un rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, et lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſpmmet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe; il pleure, il héſite, il begaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changerent leurs flatteries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le tems (3) ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi et porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, et ſa ſurpriſe fut extrême, car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être enveloppé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé.

On arrive à Samos. Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux, et pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui ſont cauſe de leur chûte: ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin

 de

s'être rendu ſuſpect dans l'adminiſtration des finances. Sa magnificence & ſon luxe en furent la cauſe, la Déſcription qui eſt ci-devant pag. 289. de la Maiſon de Protéſilas, convient parfaitement à celle de celui qui fut arrêté. Il y avoit fait des dépenſes immenſes qui acheverent de confirmer le Roi dans ſes ſoupçons. On ſe ſaiſit de lui dans le tems qu'il y penſoit le moins, & il ne put emporter ſes papiers, dans leſquels on trouva un projet, qui fut ûne des principales cauſes de ſa perte.

de leurs femmes et de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car il n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, et dans le faſte; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il eſt dans cette isle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, et de ſa tranquillité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien et ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide et ouverte; car la pauvreté et la ſimplicité des moeurs de Philoclès faiſoit, qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte; une natte groſſiere de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, et en Hiver de dattes et de figues ſéches. Une claire fontaine qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit; il n'avoit dans ſa grotte que les inſtrumens néceſſaires à la Sculpture, et quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, et pour apprendre à être bon. Pour

la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté et gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le connoissoit aisément pour le pere des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les arts: son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, et vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, et Philoclès qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Créte? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous? dit-il, mon cher et ancien ami? Quel hasard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Créte? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'a mené ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocra-

te, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Héspérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi; et la disgrace des deux traîtres, il ajoutta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher les bètes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos, que dans les Palais dorés de l'isle de Créte. Les hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes, et je n'entens plus leurs discourt flatteurs et empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir: n'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, et me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens: il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires: je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe! retournez vers le Roi; aidez lui à supporter les miseres de sa grandeur, et faite auprès de lui ce que vous voudriez

que

que je fiffe. Puifque fes yeux fi long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme fage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a fi heureufement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois font à plaindre! O que ceux qui les fervent, font dignes de compaffion! S'ils font méchans, combien font ils fouffrir les hommes, et quels tourmens leur font préparés dans le noir Tartare! S'ils font bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels pièges à éviter! que de maux à fouffrir! encore une fois, Hégéfippe, laiffez-moi dans mon heureufe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainfi avec beaucoup de véhémence, Hégéfippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiffant, épuifé: C'eft que fon naturel ardent et auftère le confommoit dans le travail; il ne pouvoit voir fans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainfi les emplois détruifoient fa fanté délicate; mais à Samos Hégéfippe le voyoit gras et vigoureux. Malgré les ans, la jeuneffe fleurie s'étoit renouvellée fur fon vifage. Une vie fobre, tranquille et laborieufe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes furpris de me voir fi changé, dit alors Philoclès en fouriant. C'eft ma folitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette fanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes

miſeres? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches et vos amis, qui ſoupirent après votre retour, et que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Eſt-il permis de s'abandonner à une Philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, et d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon coeur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le coeur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, et à tous vos plus tendres amis?

Philo-

(4) Les Poëtes feignent qu'il y a trois Parques: Clotho, Lacheſis & Atropos, filles d'Erebus & de la Nuit, qui préſident au deſtin & à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lacheſis file, & Atropos coupe le fil, c'eſt-à-dire, que la premire préſide à la naiſſance, la ſeconde au cours de la vie, & la troiſieme à la mort.

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtère en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, ni les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon coeur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte! où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour! Ici les Parques (4) me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or et de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Najade (5) qui l'avoit ſi long-tems déſaltéré par ſon onde claire, et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, et d'une triſte voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la ville avec Hégéſippe pour s'embarquer; il crut que le malheureux Protéſilas plein de honte et de reſſentiment ne chercheroit point à le voir; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils ſont

(5) *La Najade*; Najades, Nymphes des Fontaines & des Fleuves, que les Payens honoroient comme des Divinités. Ce nom vient de *νυειν*, qui ſignifie couler. Aliquando tamen generaliter quaslibet nymphas hoc nomen deſignat. Sone Virgil. Eclog. 10. v. 20 Najades, pro Orcades dicit.

toujours prêts à toutes ſortes de baſſeſſes. Philoclès ſe cachoit modeſtement de peur d'être vu par ce miſérable: il craignoit d'augmenter ſa miſere en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, et l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des moeurs pures, et par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il exécuta fidélement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme et de ſes enfans qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique: l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas dans cette isle éloigné quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâta de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachés et immobiles ſur le rivage; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle Mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cepen-

Cependant le vaiſſeau favoriſé de Neptune et des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Auſſi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éléve au-deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleure de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, et d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe et de bonté.

Philoclès avec un air reſpectueux et modeſte recevoit les careſſes du Roi, et avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple; il ſuivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus; c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent être enſemble ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vecu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix et de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina furent l'éducation des enfans (6), et la maniere de vivre

(6) *L'éducation des enfans.* Educationi boni mores debentur in tantum, ut leges in futurum ſupervacuae videantur. Xenoph.

vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor difoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République; ils font les enfans du peuple, ils en font l'efpérance et la force; il n'eft pas tems de les corriger, quand ils fe font corrompus. C'eft peu que de les exclure des emplois, lorfqu'on voit qu'ils s'en font rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui eft le pere de tout fon peuple, eft encore plus particuliérement le pere de toute la jeuneffe, qui eft la fleur de toute la Nation. C'eft dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, et de faire veiller fur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obferver les Loix de Minos, qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richeffes; que l'injuftice, le menfonge, l'ingratitude, la molleffe paffent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreufes pour leur patrie, et qui ont fait eclater leur courage dans les combats; que le charme de la mufique faififfe leurs ames pour rendre leurs moeurs douces et pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort et les tourmens que le moindre reproche de leurs confciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, et qu'on les faffe entrer dans leur coeur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutoit, qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeuneffe aux

plus

plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent le corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes moeurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parens sans aucune vue d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'ésprit, auxquelles ils puissent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoït ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile, et passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les moeurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui repondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur pani-

panique, un rien vous arrache la gloire qui étoit déja dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays: on laisse les terres presqu'incultes: on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleurs loix, et on laisse corrompre les moeurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'au vice. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les trouppes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qui cherche, et mérite de perdre ce qu'il posséde pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant de grandes actions des Héros; ajoutez à ces discours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussi-tôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance sera cherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous, et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayiez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre;

re; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, et de conferver une longue paix, c'eft de cultiver les armes, c'eft d'honorer les hommes excellens dans cette profeffion, c'eft d'en avoir toujours qui s'y foyent exercés dans les pays étrangers, et qui connoiffent les forces, la difcipline et les manieres de faire la guerre des peuples voifins, c'eft d'être également incapable et de faire la guerre par ambition, et de la craindre par molleffe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceffité, on parvient à ne l'avoir prefque jamais.

Pour les alliés quand ils font prêts à fe faire la guerre les uns aux autres, c'eft à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus folide et plus fure que celle des Conquérans: vous gagnez l'amour et l'eftime des étrangers: ils ont tous befoin de vous; vous régnez fur eux par la confiance, comme vous régnez fur vos Sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépofitaire des fecrets, l'arbitre des Traités, le maître des coeurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés, votre nom eft comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voifin vous attaque contre les régles de la juftice; il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui eft bien plus fort, il vous trouve aimé, et fecouru, tous vos voifins s'allarment pour vous, et font perfuadés que votre confervation fait le fureté publique. Voilà un rampart bien plus affuré que toutes les murailles de villes, et que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui fachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeufe, et laiffent derriere eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux vers le Roi, et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon coeur toutes les paroles qui ſortoient comme une fleuve de ſageſſe de la bouche de cet Etranger.

Minerve ſous la figure de Mentor établiſſoit dans Salente toutes les meilleures Loix et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzieme Livre.



LES



Telemaque gagne l'amitié de Philoctete

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIEME.

Télémaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoctète, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoctète lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causé par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire: il lui explique, comment il obtint de ce Héros ses flêches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise: comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos; et comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

LIVRE QUINZIEME.

Cependant Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eùt étoit son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre et sur l'airain.

Phi-

Philoctète n'eût pas d'abord la même inclination pour Télémaque, que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon coeur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctète; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce et modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, et lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pere et moi, je l'avoue, nous avons été long tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon coeur n'étoit point encore appaiſé: et quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingénue et modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctète s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon coeur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, et devant qui les autres Héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, et le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois

oublié sa gloire jusqu'à filer (1) auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presqu'effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux! telle est la foiblesse et l'inconstance des hommes! ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne resistent à rien. Hélas! le grand Hercule (2) retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés: il aima Déjanire (3). Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son coeur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine de sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne (4) et

(1) Auprès d'Omphale, Reine de Lydie. Hercule après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il changea poûr elle sa massue en une quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princesse.

(2) Hercule célèbre par tant de hauts faits s'avise à la fin de filer comme une femme, & devient ainsi lui-même la Parque de son immortalité. Ce ne sont plus des Colonnes aussi durables que l'airain, c'est un frêle fuseau, qu'il veut laisser aux Siecles à venir pour monument de son Héroïsme.

(3) Déjanire, fille d'Oenée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus, d'un coup de flèche trempée dans le sang de l'Hydre. Nessus se voyant prêt de mourir donna sa robe ensanglantée á Déjanire, & cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devient furieux, & se brûla lui-même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massue d'Hercule son mari.

(4) Lerne étoit un Marais dans le territoire d'Argos, célèbre par cette Hydre ou Serpent à cent têtes qu'Hercule y défit.

et que ce ſang empoiſonnoit ces flèches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os: il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oeta reſonnoit, et faiſoit retentir toutes les profonds vallées; la mer même en paroiſſoit émue: les taureaux les plus furieux qui auroit mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de la douleur le prit, le fit pirouëtter comme un Frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins et les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiècles avoient mépriſé les vents et les tempêtes; De l'autre main il tachoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique, elle s'étoit collée ſur ſa peau, et comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau et ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, et trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me

font fouffrir, ils font juftes; c'eft moi qui les ai offenfés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me fuis lâchement laiffé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je péris, et je fuis content de périr pour appaifer les Dieux. Mais hélas! cher ami, où eft-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eft vrai, contre ce miférable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas fu quel poifon il me préfentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait fouffrir: mais crois-tu que je puiffe oublier l'amitié que je te dois, et que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cefferai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans fon fein mon ame prête à s'envoler. C'eft lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète la feule efpérance qui me refte ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, et veut m'embraffer; mais il fe retient dans la crainte d'allumer dans mon fein le feu cruel dont il eft lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette confolation même ne m'eft plus permife. En parlant ainfi, il affemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher fur le fommet de la montagne; il monte tranquillement fur le bucher; il étend la peau du Lion de Némée (5), qui avoit fi long-tems couvert fes épaules, lorfqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monftres, et délivrer les malheureux; il s'appuye fur fa maffue, il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes et faifies d'horreur, ne purent lui refufer ce cruel office; car la vie n'étoit plus

(5) Némée, forêt dans l'Achaje, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il fe couvrit enfuite. Et on inftitua à Argos les jeux Néméens pour éternifer la mémoire de cette illuftre action.

plus pour lui un préfent des Dieux, tant elle lui étoit funefte. Je craignis même que l'excès de fes douleurs ne le tranfportât jufqu'à faire quelque chofe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers.

Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bucher: C'eft maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laiffe ce que j'ai de plus précieux fur la terre, ces flèches trempées dans le fang de l'Hydre de Lerne. Tu fais que les bleffures qu'elles font font incurables; par elles tu feras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'ofera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eft vrai que tu fois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere confolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrofant fon bucher de mes larmes: un rayon de joie parut dans fes yeux. Mais tout-à coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa fa voix, et le déroba prefque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins à travers des flammes, avec un vifage auffi ferein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un feftin délicieux au milieu de tous fes amis.

Le feu confuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreftre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui refta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans fa naiffance de fa mere Alcméne: mais il conferva par l'ordre de Jupiter cette nature fubtile et immortelle, cette flamme célefte qui eft le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçu du pere des Dieux. Ainfi il alla avec eux fous les voutes dorées du brillant Olympe boire le

Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouſe l'aimable Hébé (6), qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, et qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Héléne, et de renverſer l'Empire de Priam. (7) L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les flèches d'Hercule.

Ulyſſe votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, et d'y apporter des flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros: les monſtres et les ſcélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne ſavoient que croire de lui: les uns diſoient qu'il étoit mort; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée (8) dompter les Scythes, mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit

(6) Hébé etoit fille de Junon ſans pere, elle ſe laiſſa tomber en verſant à boire à Jupiter, qui ſe fit dans la ſuite ſervir par Ganiméde.

(7) Entre diverſes pieces de Mr. Jean François Corradin dell'Aglio, qui rendent témoignage de ſes beaux talens on peut mettre l'Elena rapita de Colutho, Poëta Tébano, tradotta nouvellamente del Greco in verſi Italiani a Veniſe 1741. petit 4. Cette traduction eſt terminée par un Chapitre d'Eloges du Cocuage pour la Conſolation de Menelaus mari de cette Princeſſe.

(8) L'Ourſe eſt une conſtellation proche du Pole Arctique ou Septentrion, elle eſt appellée glacée à cauſe de l'éloignement où elle eſt du Soleil.

étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oeta (9), où j'avois vu périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux: mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre pere; il parut presqu'aussi affligé que moi: il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon coeur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi: il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fut mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais! j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois; je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur

(9) Le mont Oeta est dans la Tessalie entre le Parnasse & la Pinde célébre par le tombeau d'Hercule. Comme le mont Oeta s'étend jusques à la mer Egée, maintenant Archipel, où est l'extrémité de l'Europe vers l'Orient, les Poëtes ont feint, que le Soleil & les Etoiles se levoient à côté de cette montagne, & que de-là venoit le jour & la nuit.

Virgile in Culice.

Et piger aurato procedit vesper ab Oeta.

mon pied, et elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes; je rempliſſois nuit et jour l'isle de mes cris; un ſang noir et corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce et la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particuliere. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, ſon infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de plus noire trahiſon. Hélas! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déſerte et ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit et jour: j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher; il ne me reſtoit pour tout bien

qu'un

qu'un pot de bois grossiérement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma playe pour arrèter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je passois mon tems à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye: ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelques provisions; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette isle déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempètes y ont jettés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encor méme ceux qui venoient en ce lieux, n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colère des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur,

la faim; je nourriſſois une playe qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon coeur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre une jeune homme beau et gracieux, mais fier et d'une taille de Héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche: ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion et l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans et douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon coeur.

O Etranger! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver ſur tes lèvres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-tems dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je ſuis Grec, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de ſilence et de douleur ſans conſolation! O mon fils! que malheur, quelle tempête, où plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je ſuis de l'isle de Scyros (10), j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille, tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité, je lui dis: O fils d'un pere que j'ai tant aimé!

(10) Scyros, aujourd'hui Sciro, eſt une des isles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zeilon, à treize lieues de Nègropont vers le Nord.

aimé! cher nourriſſon de Lycoméde (11), comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſere! la Grèce ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides (12) m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Enſuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes: Après la mort d'Achille, me dit-il. . . . (D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere). Néoptolème me répondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctète pleurer mon pere!

Néoptolème reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe et Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, et le déſir d'hériter de ſa gloire dans cette célèbre guerre, m'engagoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége (13), l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas!

(11) La mere d'Achille, pour l'empêcher d'aller au ſiége de Troye, le mit déguiſé en fille à la cour du Roi Lycomede, où il devint amoureux de Deidamie, de laquelle il eut Pyrrhus ou Néoptolème.

(12) Les Atrides ſont les fils d'Atrée, ſavoir Agamemnon & Menelaus.

(13) Siégé, aujourd'hui Cap de Janiſſaires, eſt dans la Natolie à l'entrée du golfe de Gallipole, vis-à-vis la pointe de la Romainie. On y voit le village de Trojachi qui veut dire petite Troye.

hélas! il n'étoit plus. Jeune et fans expérience, je croyois pouvoir tout efpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere; il me répondent cruellement: Tu auras le refte de ce qui lui appartenoit, mais pour fes armes elles font deftinées à Ulyffe.

Auffitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte; mais Ulyffe, fans s'émouvoir, me difoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long fiége; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déja trop fièrement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuftement par Ulyffe, je m'en retourne dans l'isle de Scyros, moins indigné contre Ulyffe que contre les Atrides. Que quiconque eft leur ennemi, puiffe être l'ami des Dieux! O Philoctète! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empèché cette injuftice. Il eft mort, me répondit-il. Il eft mort, m'écriai-je! et Ulyffe ne meurt pas; au contraire il fleurit dans l'armée! Enfuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du fage Neftor, et de Patrocle fi chéri par Achille; ils font morts auffi, me dit-il. Auffitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me dis-tu? Ainfi la cruelle guerre moiffonne les bons, et épargne les méchans! Ulyffe eft donc en vie, Terfite (14) l'eft auffi fans doute? Voilà ce que font les Dieux; et nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoléme continuoit à me tromper. Il ajoùta ces triftes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut fur le bien, je vais vivre con-

(14) Terfite étoit un des plus mal-faits & de plus lâches de l'armée des Grecs, & fi porté à contredire les plus fages & les plus habiles, qu'Achille indigné de fes manieres le tua d'un coup de poing.

content dans la ſauvage isle de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guériſſent.

Auſſitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands coeurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; méne-moi dans ta patrie où dans l'Eubée (15), qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine (16), et des bords agréables du fleuve Sperchius (17) : renvoye-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, et ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! O aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton pere ! Chers Compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu : comprenez ce que j'ai ſouffert ; nul autre n'eût pu le ſouffrir : mais la néceſſité m'avoit inſtruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne

(15) Eubée isle de la mer Egée, aujourd'hui Négropont.

(16) *Trachine* : Trachyna, Civitas Theſſaliae, quae & Heraclea ab Hercule dicta fuit, Thucidid. L. 2

(17) *Sperchius* : Theſſaliae fluvius natus in jugis Pelii montis, in ſinum influit Maliacum, Virg. 2. Georg. v. 487.

ne favent rien; ils ne connoiffent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainfi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de fouffrir qu'il baifât ces armes fi célébres et confacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'eft toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieilleffe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être feul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auffi-tôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me faifit, elle me trouble, je ne fais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O mort tant défirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus fe relever! De ce tranfport de douleur, je tombe foudainement felon ma coutume dans un affoupiffement profond; une grande fueur commença à me foulager; un fang noir et corrompu coula de ma playe. Pendant mon fommeil il eut été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus fon embarras: il foupiroit comme un homme qui ne fait pas diffimuler, et qui agit contre fon coeur. Me veux-tu donc furprendre? lui dis-je: Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me fuiviez au fiége de Troye. Je repris auffi-tôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc, je fuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien! il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O ri-

vages! ô promontoires de cette isle! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force; Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe! que ferai-je? Rends, mon fils, ſois ſemblable à ton pere, ſemblable à toi-même. Que dis-tu? tu ne dis rien! O rocher ſauvage! je reviens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture, je mourrai ſeul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème les larmes aux yeux diſoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'eſt-ce pas Ulyſſe? Auſſi-tôt j'entends ſa voix, et il me répond: Oui, c'eſt moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe fut entr'ouvert, et que j'euſſe vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prends à temoin! O Soleil, tu le vois, et tu le ſouffres? Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir: Jupiter le veut, et je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons; c'eſt pour vous délivrer, vous

guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, et vous ramener dans votre Patrie. C'eſt vous, et non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer: Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaiſirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laiſſe-moi ma miſere et ma douleur. Pourquoi m'enlever? je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir; que mes cris, et l'infection de ma playe troubleroient les ſacrifices? O Ulyſſe, auteur de mes maux! que les Dieux puiſſent te . . . . . Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre pere tranquille me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être fâché, ſupporte et excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher qui ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, et laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pere demeurant dans le ſilence attendoit que ma colère fut épuiſée, car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles: O Philoctète! qu'avez vous fait de votre raiſon et de votre courage? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de

de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu: vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, et le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptolème, partons; il eſt inutile de lui parler; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grèce entiere.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau! O ſéjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'eſpérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter. O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures et trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye! Bêtes farouches! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Miſérable! je ne puis vous nuire, venez me dévorer; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe!

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit ſigne à Néoptolème qui me les rendit auſſi-tôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es; mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere: mais Néoptolème m'arrêta, en me diſant: La colere vous trouble, et

vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre: mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptolème me diſoit: Sachez que le divin Hélénus fils de Priam (18) étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre et par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye; les enfans d'Eſculape (19) le guériront.

En ce moment je ſentis mon coeur partagé: j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne fois avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulyſſe, et une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits

(18) *Hélénus*: Fils de Priam & d'Hecube, qui découvrit aux Grecs les lieux les plus aiſés, pour emporter la ville de Troye.

(19) Eſculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit ſi

traits un peu rudes, ſon corps robuſte, et ſes manieres ſimples; mais il avoit une hauteur et une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit: Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans la chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flèches Paris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Poean ton pere ſur le mont Oeta; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctète, ni Philoctète ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs! aimez et obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi amères. Adieu, ô terre de Lemnos! laiſſez moi partir heureuſement, puiſque je vai où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

ſi ſavant en Medécine, que les Payens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent particuliérement en Epidaure & à Pergame. Homere lui donne deux fils tous deux fameux Médecins, l'un nommé Machaon, & l'autre Podalire.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiége de Troye. Machaon et Podalire par la divine ſcience de leur pere Eſculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur; mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux, et ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment, mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le coeur pour le pere même.

Fin du quinzieme Livre.



XVI



Telemaque surmonte Hippias

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE SEIZIEME.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qui se disputent: il combat et vaine Hippias qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante: mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens etant informé que les Rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses trouppes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias, et Phalante luimême est tout percé de ses coups.

LIVRE SEIZIEME.

Pendant que Philoctète avoit raconte ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette nar-

narration quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctète, ſans y penſer, quelquefois il paroiſſoit reveur, comme un homme qui penſe profondement à la ſuite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarras; et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des Alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, et ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon et ſincère, mais peu careſſant; il ne s'aviſoit guére de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un coeur noble et porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goùt ſans réfléxion; ſa mere Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur et dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, et pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, et les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire et à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres ; et cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mere dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa premiere jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours comme la palme ſouple ſe releve ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un ſeul homme capable de le dompter : Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor : mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans la plus grande impétuoſité : il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſi-tôt dans ſon coeur tous les ſentimens de vertu. La ſageſſe de Mentor rendoit en un moment ſon viſage doux et ſerein. Neptune quand il éleve ſon trident, et qu'il menace les flots ſoulevés, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpendues comme un torrent arrêté par une

forte

forte digue, reprirent leurs cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sai quoi de farouche et de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion chechoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé, il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchait de semer par tout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les Alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tète des Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, et que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, et les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à ménacer Phalante; ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Pha-

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force et par ſon adreſſe. Pollux (1) diſoient les Tarantins, ne combattoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval: il avoit preſque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit ménacé ſon frere, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage: tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé; on le voyoit errer dans le champ, cherchant des yeux ſon ennemi, et branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre: et en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Auſſi tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, et il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup, le dard ne touche point Hippias. Auſſi-tôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte (2) lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit

(1) Pollux fils de Jupiter & de Leda femme de Tindare; partagea l'immortalité avec Caſtor, étant alternativement une année dans le Ciel, & une année dans les Champs Eliſiens.

avoit été teint du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victoirieux.

A peine Télémaque eut tire cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, et ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſés paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité et de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, et qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris (3) la prompte Meſſagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légere fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés: elle voit de loin la querelle, l'ardeur, et les efforts de deux combattans: elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque;

(2) *Laërte.* Le pere d'Ulyſſe: Le grand pere de Télémaque. Arceſius étoit ſon biſaïeul.

(3) Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Meſſagere de Junon qui étoit Déeſſe de la pluye.

que; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force se crut victorieux: elle couvrit le jeune nourisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sai quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle; il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étant revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliés qu'il étoit venu secourir: il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accourit au secours de son frere; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colère étoit appaisée, et il ne songeoit plus qu'à reparer sa faute, en montrant de la modération. Il se léve, en disant: O Hippias, il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force et votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pen-

Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiere et de ſang, plein de honte et de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frere: il étoit en ſuſpens, et hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent; ils menerent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force et en grandeur à ces Géans enfans de la Terre, qui tenterent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute, et ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte et déraiſonnable dans ſes emportemens: il trouvoit je ne ſai quoi de vain, de foible, et de bas dans cette hauteur demeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie et l'humanité: il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechûtes; il étoit aux priſes avec lui-même, et on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, et ſe puniſſant ſoi-même. Hélas! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage et le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la diviſion et le déſordre dans l'armée des alliés? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même ſu lancer mon dard; je

me

me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? Je ne ferois plus; non, je ne ferois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeſte victoire! ô louanges que je ne puis ſouffrir, et qui ſont de cruels reproches de ma folie.

Pendant qu'il étoit ſeul et inconſolable, Neſtor et Philoctète le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais le ſage viellard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois, qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque: et Télémaque qui voyoit tant de maux préſens et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, et les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir audedans du camp où ils étoient gardée de pres. Neſtor et Philoctète alloient et revenoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante,

lante, qui ne refpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neftor, et l'autorité du grand Philoctète, ne pouvoient modérer le coeur farouche, qui étoit encore fans ceffe irrité par les difcours pleins de rage de fon frere Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit confoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient confternées : tout le camp paroiffoit comme une maifon défolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous fes proches, et la douce efpérance de fes petits enfans.

Dans ce défordre et cette confternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniffemens des chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou bleffés. Un tourbillon de pouffiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouffiere fe joint une fumée épaiffe qui troubloit l'air, et qui ôtoit la refpiration. On entendoit un bruit fourd femblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de fes entrailles embrafés, lorfque Vulcain avec fes Cyclopes y forge des foudres pour le pere des Dieux. L'épouvante faifit les coeurs.

Adrafte vigilant et infatigable avoit furpris les alliés; il leur avoit caché fa marche, et il étoit inftruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne prefqu'inacceffible, dont les alliés avoient faifi prefque tous les paffages; tenans les défilés, ils fe croyoient en pleine fureté, et prétendoient même pouvoir par ces paffages qu'ils occupoient, tomber fur l'ennemi, derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur feroient venues.

Adrafte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour favoir le fecret de fes ennemis, avoit appris leur réfolution; car Neftor et Philoctète, ces deux Capitaines d'ailleurs fi fages et fi expérimentés, n'étoient pas affez fecrets dans leurs entreprifes. Neftor dans ce déclin de l'âge fe plaifoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: et fi peu qu'on excitât fa vivacité, on lui faifoit dire ce qu'il avoit réfolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de fon coeur pour en tirer les plus importans fecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux et hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il fe vantoit d'avoir des moyens fürs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de fes moyens, il fe hâtoit de les expliquer inconfidérément, et le fecret le plus intime échappoit du fond de fon coeur. Semblable à un vafe précieux, mais frèle, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieufes, le coeur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adrafte ne manquoient pas de fe jouer de la foibleffe de ces deux Rois. Ils flattoient fans ceffe Neftor par de vaines louanges; ils lui rappelloient fes victoires paffées, admiroient fa prévoyance, ne fe laiffoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète, ils ne lui parloient que de difficultés, de contretems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auffitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, fa fageffe l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un fecret.

Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, et par la néceſſité où il avoit été de ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucune menſonge. Il n'avoit point même un certain air réſervé et myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon coeur ſur ſes lévres. Mais en diſant tout ce qu'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément et ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, et entamer ſon ſecret. Par-là ſon coeur étoit inpénétrable et inacceſſible ; ſes meilleurs amis mémes ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, et il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor et Philoctète: mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblable aux arbres dont le trone rude et noueux s'eſt durci par le nombre des années, et ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard; ils gémiſſent en vain, et la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope (4) nommé Eurimaque, flatteur infinuant, fachant s'accommoder à tous les goûts, et à toutes les inclinations des Princes; inventif et induftrieux pour trouver des nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on fon avis? il devinoit celui qui feroit le plus agréable. Il étoit plaifant, railleur contre les foibles, complaifant pour ceux qu'il craignoit, habile pour affaifonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modeftes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes fortes de formes. Les hommes fincères et vertueux qui font toujours les mêmes, et qui s'affujettiffent aux régles de la vertu, ne fauroient jamais être auffi agréables aux Princes que ceux qui flattent leurs paffions dominantes. Eurimaque favoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Neftor, et qui avoit gagné fa confiance. Il tiroit du fond de fon coeur un peu vain et fenfible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit favoir.

Quoique Philoctète ne fe confiât point à lui, la colère et l'impatience faifoient en lui ce que la confiance faifoit dans Neftor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. (5) Cet homme avoit reçu de grandes fommes d'Adrafte pour lui mander tous les deffeins des alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, et retourner à fien. A mefure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire

(4) Les Dolopes étoient les peuples de Theffalie, que Pelée leur Roi, envoya au fiége de Troye fous la conduite de Phénix.

(5) *Cet homme avoit reçu des grandes fommes &c.* Louis XIV. faifoit de même beaucoup de dépenfe en efpions, dont il étoit très-bien fervi. Il en avoit dans toutes les Cours & dans toutes les armées, & favoit par ce moyen tous les deffeins des alliés.

faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ses Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se laissoit point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète ; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer secrétement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presqu'inaccessible de l'Apennin (6). L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galése (7), assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en paturages, et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sut que les alliés étoient en-

(6) *Apennin* : Montagne d'Italie, commence près de Savonne sur les côtes de Genes, où elle se joint aux Alpes maritimes, ensuite elle traverse toute l'Italie presque dans le milieu.

(7) Galése est une riviere du Royaume de Naple, qui a sa source près d'Otia en la terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le Golfe de Tarente.

encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver et que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit ſur le bord de la mer, et paſſa par des chemins qu'on avoit toujours cru abſolument inpracticables. Ainſi la hardieſſe et le travail ſurmontoit les plus grands obſtacles; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer et ſouffrir; ainſi ceux qui s'endorment comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris et accablés.

Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardés, et qu'on ne ſe défioit de rien, ils s'en ſaiſit ſans réſiſtance, et s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galéſe; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on pouſſa d'abord de grands cris de joye. Adraſte et ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les alliés qui ne ſe défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne pût réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flamme s'élève des pavillons, et monte juſ-

jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne dar sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp étoit comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui avoit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troup s vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tète d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante à qui la honte et le désespoir donne encore un reste de force et de vigueur, éléve les mains

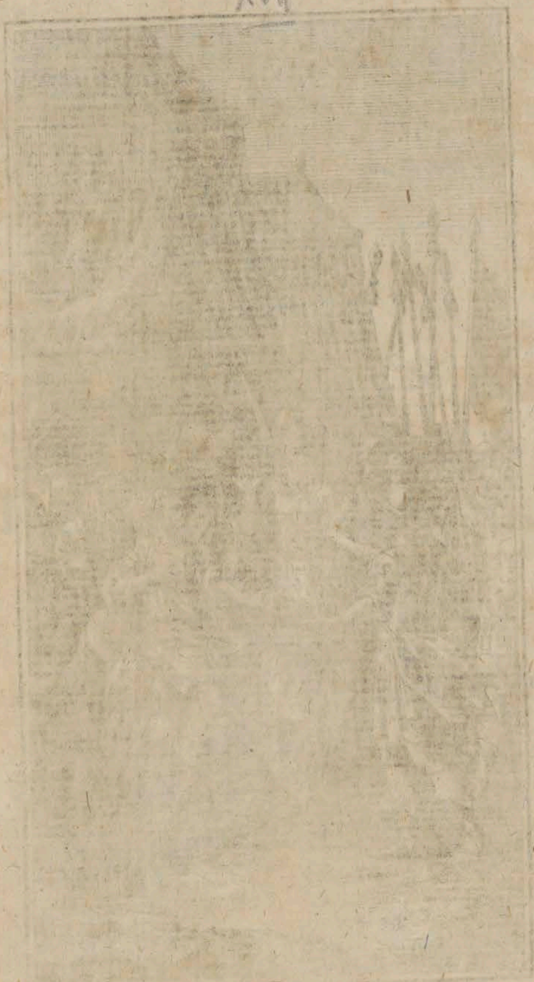
mais et les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ſes pieds ſon frere Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiere; un ſang noir et bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté; ſes yeux ſe ferment à la lumiere, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frere, et ne pouvant le ſecourir; ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, et ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeizieme Livre.



LES

XVII

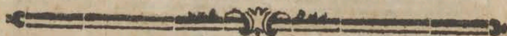




Telemaque prend soin de Phalante blessé

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE DIX-SEPTIEME.

Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, et remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempéte survenant ne faisoit finir le combat. Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux : et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obséques de son frere Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans un urne d'or.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Jupiter au milieu de toutes les Divinités célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même tems il consultoit les immuables destinées, et voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse: Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis: mais ce spectacle est bien trompeur; la gloire et la prospérité des méchans est courte: Adraste impie et odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'ar-

n'arrive aux alliés que pour les apprendre à ſe corriger, et à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flamme pouſſée par les vents s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en déſordre, et que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courrent aux armes, aſſemblent les Capitaines et ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu et inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui diſputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, et on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, et l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent; ſes jambes ſouples et nerveuſes ſe replioient avec vigueur et légèreté. Il ne marchoit point; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas; on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable

rable aux troubles de la guerre, dont le cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples et utiles, et la ſuperbe Athènes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfans tendres et aîlés. Ils ſe refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bélans ſe refugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un viſage dédaigneux et irrité, confondoit par l'excellence de ſes ouvrages la folle témérité d'Arachne (1), qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres exténués ſe défiguroient et ſe changeoit en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans, ſervoit de conſeil à Jupiter même, et ſoutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance et ſon Egide ſur les bords du Xanthe (2) et du Simos (3), menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillans Capitaines Troyens, et du redoutable Hector même. Enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'un autre côté ce bouclier repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne (4) qui ſont au milieu

(1) Arachné fille d'Idmon du pays de Lydie, fut changée en Araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapiſſeries que cette Déeſſe à qui on attribue l'invention.

(2) Le Xanthe ou Scamandre eſt une riviere de l'ancien Royaume de Troye, qui tombe dans la mer Egée.

(3) Le Simois eſt une riviere du même pays, qui ſe mêle avec le Scamaudre, & qui tombe avec lui dans la mer Egée.

(4) *Enne* : Ancienne ville de Sicile au milieu de l'isle, étoit fort célébre à cauſe d'un Temple dédié à Cérès. C'eſt où l'on tient que Proſerpine fut enlevée par Pluton.

milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars çà et là, cherchans leur nourriture par la chaſſe, ou cueillans les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charrue, et y faiſoit atteler des boeufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit des moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Les moiſſonneur avec ſa faux coupoit les doux fruits de la terre, et ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, et à faire naître tous les plaiſirs. Les Nymphes couronnées de fleurs danſoient enſemble dans une prairie ſur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Faunes et les Satyres folatres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, et de pluſieurs grappes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſai quoi de noble, de paſſionné, et de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadné (5), lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, et abîmée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des Bergers qui paroiſſoient chanter, et quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau.

(5) Ariadné, fille de Minos & de Paſiphaë, donna à Theſée un fil pour ſe conduire dans le Labyrinthe ſans s'égarer, & le ſuivit juſques dans l'isle de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.

meau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance et les délices: tout paroiſſoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion et le tigre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, et cette aimàble peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte meſſagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, et lui avoit donné en ſa place cette Egide redoutable aux Dieux mèmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes: il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée; et cette voix ranime déja tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à regler ſa famille, et à inſtruire ſes enfans: mais il eſt prompt et rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impétueux; qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus péſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctète, Neſtor, et les Chefs des Manduriens et des autres Nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cédent. L'expérience des vieillards leur manque; le conſeil et la ſageſſe ſont ôtés à tous les Commandans; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les coeurs; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui abéir, ſans y faire des réfléxions, et comme s'ils y euſſent été ac-

cou-

coutumés. Il s'avance et monte ſur une coline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les Capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embraſement.

Cette ſurpriſe les trouble; ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent les forèts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les trones des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le coeur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere, qui penſa être ſurpris par Télémaque.

Le fils d'Ulyſſe et Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens; mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouït dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cléoménes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, et la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au couteau ſacré, et qui s'enfuit loin de l'Autel.

Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, et dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie eſt lui rendue, un nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre, à qui les Bergers eſſemblés arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte et ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraſte fut donc conſervé par le pere des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole; et dans le moment où ils éblouïſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, et un marais qui s'etendoit juſqu'à la riviere; il le fit avec tant d'induſtrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de

reſſources et de préſence d'eſprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le pourſuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiſeau d'une aîle légère échappe aux filets des chaſſeurs.

Les alliés ne ſongerent plus qu'à rentrer dans leur camp, et à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades et les bleſſés manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi-brûlés, pouſſans vers le Ciel d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le coeur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur et de compaſſion: il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans et dévoués à une longue et cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, et dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine? pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte? Les hommes ſont tous freres, et ils s'entredéchirent, les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres; ils n'attaquent que les animaux d'eſpéce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres déſertes? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc!

une fauſſe gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flammes; que tout ce qui échappe au fer et au feu ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir et ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer et trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité?

Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes; et ils doivent être en exécration dans tous les ſiècles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les Rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être juſtes; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes: enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, et où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de deplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades et les mourans, il leur donnoit de l'argent et des remèdes, il les conſoloit, et les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, et envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, et l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troye avec Idoménée, et avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes et les plus envénimées, une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes et corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines et plus belles que les premieres.

Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vû les enfans d'Eſculape; mais il avoit eu par le moyen de Mérione (6), un livre ſacré et miſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit compoſé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone (7); il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brébis blanche et ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré.

A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, et à ſa reſpiration, la cauſe de la maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faiſoient ſuer, et il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, et qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu et de courage, que les hommes avoient ſouvent beſoin de la Médecine.

 C'eſt

(6) Mérione étoit le Conducteur du char d'Idoménée & le chef de l'armée navale qu'il mena au ſiége de Troye. C'étoit un Capitaine très-brave & très-expérimenté.

(7) Latone étoit fille de Coeus; elle eut de Jupiter Apollon & Diane dans l'isle d'Aſterie.

C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes moeurs produiſent la ſanté: leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût et qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au-lieu de nourrir. Les remèdes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, et dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède qui eſt toujours innocent, et toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété; c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux et tempéré, on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remèdes que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes utiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armée, ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos, car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence.

Tous

(8) *Alloit la nuit viſiter les Quartiers &c.* Le Duc de Savoie a fait la même choſe plus d'une fois, il alloit auſſi *incognito* dans les Cafés & autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y diſoit de lui, avec cette différence qu'il y entendoit ſouvent autre choſe que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir perſonne pour cela. Pluſieurs grands Princes, à ſavoir, l'Empereur Charles quint, & le Roi François I. &c. ont ſuivi la Maxime de Germanicus ſelon Tacite pour apprendre eux-mêmes ce qu'il ſavoient que perſonne n'oſeroit leur dire. Car Germanicus

Tous les ſoldats touchés de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Dumoins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur et pour ſa bonté que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le préſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chériſſent, et chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il (8) alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient piont ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſuppoſans qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, et qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son coeur n'étoit pas inſenſible à celles-là; il ſentoit ce plaiſir ſi doux et ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, et que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir; auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle,

eus conſidérant, que les amis ont ſouvent trop de complaiſance, & que les Officiers d'Armée ſont ſujets à rapporter plutôt ce qui doit rejouir que ce qui eſt vrai, reſolut d'entendre lui-même ce que les ſoldats diſoient à coeur ouvert dans les heures de leur repas, & de leur liberté. Et le grand Antiochus, au ſortir d'une petite cabane, où il avoit raiſonné quelque tems avec des pauvres gens, qui ne le connoiſſoient pas, a dit, qu'il n'avoit jamais oui la vérité que ce jour-là.

et ſon indifférence pour les hommes: il avoit une honte ſecréte d'être né ſi dur, et de paroître ſi inhumain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il ô grande Déeſſe! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, et pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même, c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux; ſans vous je ſerai haï, et digne de l'être, ſans vous je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere, et tombe dès le premier pas.

Neſtor et Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſécourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant et défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſans un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit: ô grande ombre! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne: nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis; j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par ſon ordre

dre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes et ſi ornées d'un épais feuillage, les hétres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'éléve avec ordre un bûcher, qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au Ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renverſées et leurs yeux baiſſés: la douleur amère eſt peinte ſur ces viſages farouches, et les larmes coulent abondamment, puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le Ciel ſes mains, et ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il rufuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pu appéſantir ſes paupieres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine: il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, et ne ſachant où il alloit. Nulle parole ſortoit de ſa bouche, car ſon coeur étoit trop ſerré: C'étoit un ſilence de déſeſpoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, il s'écria:

O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus, Hippias n'eſt plus, et je vis encore! O mon cher Hippias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriſer la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, et que tu recueillirois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere

qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux; et j'en ſerai cauſe. O chere ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx. la lumiere m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à ces cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent: la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, et les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle: on voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis (9) ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendres; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte et abattu ſuivoit de près le corps, et lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami; appaiſe toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, et tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je ferois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les Champs Eliſées lui ſoyent ouverts; que la renommée conſerve ton nom

(9) Atis étoit un jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibele, & qui préſidoit aux Sacrifices de cette Déeſſe, à condition de garder

nom dans tous les fiècles, et que tes cendres repofent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de foupirs, que toute l'armée pouffa un cri: on s'attendriffoit fur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, et la douleur de fa mort rappellant toutes fes bonnes qualités, faifoit oublier les défauts qu'une jeuneffe impétueufe et une mauvaife éducation lui avoient données, mais on étoit encore plus touché des fentimens tendres de Télémaque. Eft-ce donc là, difoit-on, ce jeune Grec fi fier, fi hautain, fi dédaigneux, fi intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; fans doute Minerve, qui a tant aimé fon pere, l'aime auffi; fans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiffent faire aux hommes, en lui donnant avec la fageffe un coeur fenfible à l'amitié.

Le corps étoit déja confumé par les flammes. Télémaque lui-même arrofa de liqueur parfumée fes cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverfes bleffures, et dans fon extrême foibleffe il entrevoyoit de près les portes fombres des enfers.

Déja Traumaphile et Nozophuge envoyés par le fils d'Ulyffe, lui avoient donné tous les fecours de leur Art; ils rappelloient peu à peu fon ame prête à s'envoler; de nouveaux efprits le ranimoient infenfiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'infinuoient de veine en veine jufqu'au fond de fon coeur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la Mort. En ce moment la défaillance ceffant, la douleur fuccéda; il commença à fentir la perte de fon frere, qu'il n'avoit point été juf-

garder fa chafteté. Mais ayant violé fon voeu, il s'emporta de fureur contre lui-même & fe fit Eunuque. Cibèle le changea enfuite en Pin.

jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins, de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi: O Hippias, la douceur de ma vie! mon frere, mon cher frere! tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O Dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai! ô Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, et il faût que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son coeur fut combattu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque et Hippias: la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots.

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus chere. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des vautours; sans vous son ombre

privée

privée de la sepulture seroit malheureusement errante sur les vives du Styx, et toujours repoussée par l'impitoyable Caron (10). Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux! recompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit: O cheres, ô précieuses cendres? quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O! ombre d'Hippias! je te suis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux!

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de coeur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemis, que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, et son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur

(10) Caron. fils d'Erebus & de la Nuit, Bâtelier d'Enfer, qui passe les ames dans sa barque sur le fleuve Styx & les autres fleuves d'Enfer.

ſueur et de pouſſiere; ſa nourriture étoit ſimple; il vivoit comme les Soldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit et s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe; ſon teint devenoit plus brun et moins délicat, ſes membres moins mous et plus nerveux (11).

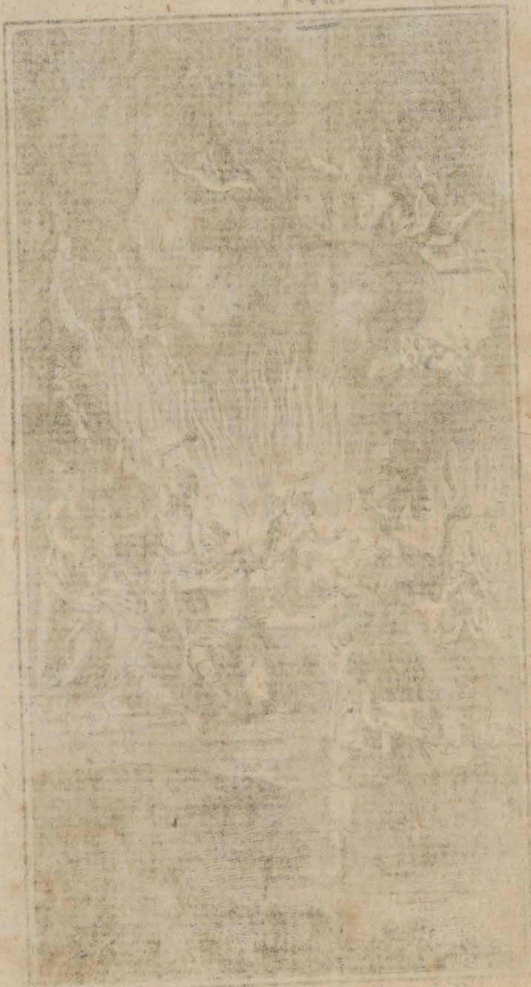
(11) Toute cette peinture du ſoin que Télémaque prenoit des ſoldats, de ſon attention à les ſoulager dans leurs beſoins, de ſa vigilance à les tenir dans une exacte diſcipline, de ſa tendreſſe à partager toutes leurs incommodités, eſt un tableau du Vicomte de Turenne, qui étoit appelé le pere des ſoldats, & qui leur diſtribuoit le pain de ſa table, plutôt que les voir ſouffrir la faim.

Fin du dix-ſeptieme Livre.



LES

XVIII





Telemaque traverse le Tartare

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.



SOMMAIRE
DU LIVRE DIX-HUITIEME.

*Télémaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fameuse caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere : il traverse le Tartare, *) où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, et surtout les mauvais Rois.*

(*) Il traverse le Tartare, *Lisez Struchmeyeri J. Christ. Theologiam Mysticam, sive de Origine Tartari & Elysii* Lib. *V.* 8. *Leyden* 1746, 2. *Alph.* $9\frac{1}{2}$ *pl.*

LIVRE DIX-HUITIEME.

Adraste dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon (1) pour attendre divers secours, et pour tacher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télé-

(1) Aulon, aujourd'hui Caulo, est une montagne de la Calabre

Télémaque ayant pris foin de mettre une exacte difcipline dans tout le camp, ne fongea plus qu'à exécuter un deffein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des fonges qu'il lui repréfentoient fon pere Ulyffe. Cette chere image revenoit toujours fur la fin de la nuit avant que l'aurore vint chaffer du Ciel par fes feux naiffans les inconftantes étoiles, et de-deffus la terre le doux fommeil fuivi des fonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyffe nud dans une isle fortunée, fur la rive d'une fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour fe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or et d'yvoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaifir et admiration. Souvent Ulyffe lui apparoiffoit tout-à-coup dans des feftins où la joie éclatoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, et que les voix de toutes les Mufes.

Télémaque en s'éveillant s'attriftoit de ces fonges fi agréables. On mon pere! ô mon cher pere Ulyffe! s'écrioit-il; les fonges les plus affreux me feroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja defcendu dans le féjour des ames bienheureufes, que les Dieux récompenfent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elifées. O qu'il eft cruel de n'efpérer plus, quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrafferai celui qui n'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où fortoit la fageffe: jamais je ne baiferai ces

bre Ultérieure, vers le Cap de Stilo, fur laquelle eft une ville du même nom, autrefois Epifcopale & fuffragante de Reggio.

ces mains, ces cheres mains ; ces mains victorieuſes qui ont abattu tant d'ennemis ! Elles ne puniront point les inſenſés amans de Pénélope, et Ithaque ne ſe relévera jamais de ſa ruine.

O Dieux ennemis de mon pere ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon coeur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus, je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée (2) y eſt bien deſcendu ; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales : et moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule : mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée (3) a bien touché par le récit de ſes malheurs le coeur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grèce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, et de jouir de la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En

(2) Théſée, fils d'Egée, Roi d'Athène, deſcendit aux Enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proſerpine. Il y fut enchainé par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(3) Orphée deſcendit aux Enfers pour enlever ſa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt contre le commandement de Proſerpine.

En difant ces paroles, Télémaque arrofoit fon lit de fes larmes: auffitôt il fe levoit, et cherchoit par la lumière à foulager la douleur cuifante que ces fonges lui avoient caufé; mais c'étoit une flèche qui avoit percé fon coeur, et qu'il portoit partout avec lui. Dans cette peine il entreprit de defcendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia* (4), à caufe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreufe de laquelle on defcendoit fur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit fur un rocher, pofée comme un nid fur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'ofoient approcher. Les Bergers avoient foin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur fouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit fans ceffe par cette ouverture, empeftoit l'air. Tout autour il ne croiffoit ni herbes ni fleurs; on n'y fentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naiffantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languiffoit: on y voyoit feulement quelques arbuftes dépouillés, et quelques cyprès funeftes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refufoit aux Laboureurs fes moiffons dorées. Bacchus fembloit en vain y promettre fes doux fruits; les grappes de raifin fe defféchoient aux lieu de meurir. Les Nayades triftes ne faifoient point couler une onde pure; leur flots étoient toujours amers et troubles; les oifeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériffée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour fe retirer: ils alloient chanter leurs amours fous

(4) *Acherontia* étoit une ville de la Pouille, fituée fur une montagne à l'extrémité de l'Italie. Au pied de cette montagne eft une caverne où le fleuve Acheron fe précipite avec tant d'impétuofité, que les Poëtes ont appellé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'eft par-là qu'Hercule y defcendit, & qu'il en tira le Cerbere.

ſous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, et la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit amère, et les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la géniſſe, et le Berger tout abattu oublioit ſa muſette et ſa flute.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire et épaiſſe, qui faiſoit une eſpéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinités infernales; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, et de leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, et qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres, qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon Empire.

Télémaque ſe dérobe du Camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, et il invoque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le Ciel l'aſtre brillant de la nuit, eſt ſur la terre la chaſte Diane, (5) eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ſes voeux, parce que ſon coeur étoit pur et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendît l'Empirs ſouterrain mugir. La terre trem-

(5) *Diane.* Déeſſe de la chaſſe, étoit fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon, qui l'aima fort. Elle a ordinairement trois

trembloit ſous ſes pas; le Ciel s'arma d'éclairs et de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon coeur ému, et tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée: mais ſon courage le ſoutint, il leva les yeux et les mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages qui je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipe; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems. Télémaque entra ſeul; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, et auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurerent tremblans et à demi-morts aſſez loin de-là, dans un Temple, faiſant des voeux, et n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il appercoit une foible et ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre; il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui: il les écarte avec ſon épée, enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes et dormantes ne font que tournoyer; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte et chagrine, mais pleine de vigueur, les ménace, les repouſſe, et admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

 Quel

trois noms, & s'appelle en Enfer Hecaté; Diane ſur terre; & au Ciel la Lune ou Phebe.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan (6) Roi de la ſuperbe Babylone: tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe; j'étois encore jeune et robuſte. Hélas! que de proſpérité ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône! Mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura, on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres, mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, et ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le coeur demeure toujours ſerré et flètri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie; mon coeur étoit ſans ceſſe agité de

(6) *Nabopharzan*: Nabuchodonoſor II. dit *le Grand*, fils du premier. Il fit la guerre contre les Aſſyriens, et les Egyptiens: et étant mal ſatisfait de Joachim Roi de Juifs, il l'attaqua dans ſes Etats, prit Jéruſalem, emporta ſes richeſſes, et fit ce Roi priſonnier

de déſirs nouveaux, de crainte et d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions; j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle; le moindre intrevalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît une fable et ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les proſpérités, et qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur Roi, et leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, et lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu; et ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui inſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme: car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit: Hé bien! où ſont maintenant tes flatteurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux: Tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dant un ex-

 cès

nier. Ce Prince ayant ſubjugé preſque toute l'Aſie voulut être adoré comme Dieu. Il fit faire une une ſtatue d'or, & par un Edit public. Il commanda à tous ſes ſujets de l'adorer; & comme les compagnons de Daniel ont refuſé de l'adorer, ce Roi irrité les fit jetter dans une fournaiſe ardente.

cès de rage et de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves: Tirez-le par la chaîne; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'infléxible Minos, Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elle s'enfuirent; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Deſtins t'appellent; va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Télémaque s'avance à grands pas; il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer; et dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur la tête quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton; il ſent ſes genoux chancelans, la voix lui manque, et c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles: Vous voyez,

(7) Erebe, Dieu des Enfers, pere de la Nuit, engendré du Cahos

voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe; je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu dans votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébène, ſon viſage étoit pâle et ſévère, ſes yeux creux et étincelans, ſon front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, et qui ſembloit un peu adoucir ſon coeur: elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſai quoi de dur et de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle et dévorante avec ſa faux tranchante qu'elle aiguiſſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de ſang, et couvertes de playes; les Haines injuſtes, l'Avarice qui ſe ronge elle-même; les Déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains; l'Ambition forcenée qui renverſe tout; la Trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, et qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'Impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond où elle ſe précipite ſans eſpérance; les Spectres hideux; les Fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans; les Songes affreux: les Inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, et rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix ſourde, qui fit mugir le fond de l'Erèbe (7).

hos & de l'Obſcurité, eſt ſouvent pris pour l'Enfer même par les Poëtes: c'eſt dans ce dernier ſens qu'il faut l'entendre ici.

Jeune mortel, le deftin t'a fait violer cet afyle facré des ombres; fuis ta haute deftinée, je ne te dirai point où eft ton pere; il fuffit que tu fois libre de le chercher: puifqu'il a été Roi fur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois font punis, et de l'autre les Champs Elifées où les bons Rois font récompenfés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elifées, qu'après avoir paffé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, et de fortir de mon Empire.

A l'inftant Télémaque femble voler dans ces efpaces vuides et immenfes, tant il lui tarde de favoir s'il verra fon pere, et de s'éloigner de la préfence horrible du Tyran, qui tient en crainte les vivans et les morts: il apperçoit bientôt affez près de lui le noir Tartare (8); il en fortoit une fumée noire et épaiffe, dont l'odeur empeftée donneroit la mort, fi elle fe répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit femblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faifoit qu'on ne pouvoit rien entendre diftinctement dans ces triftes lieux.

Télémaque fecrétement animé par Minerve, entre fans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baffes conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richeffes par des fraudes, des trahifons et des cruautés: il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faifant femblant d'aimer la Religion, s'en étoient fervi comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour fe jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abufé de la vertu même, quoiqu'elle foit le plus grand

(8) Le Tartare eft le lieu où les méchans font tourmentés dans les enfers.

grand don des Dieux, étoient punis comme des plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres et leurs meres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris: les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flètrir la plus rare vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître au fond, et qui par là ont nuï à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de réconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere et à la mere de qui on est né? Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit ; On ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité : mais les Dieux qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliés ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre coeur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole ; apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect et l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue ; les hommes ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels ; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations géné-

généreufes, fe changent en défefpoir. La vue de fon propre coeur ennemi des Dieux devient fon fupplice. Il fe voit et ne peut ceffer de fe voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes fes actions. Il fe fait une révolution univerfelle de tout ce qui eft au-dedans de lui, comme fi on bouleverfoit toutes fes entrailles ; il ne fe trouvoit plus le même ; tout appui lui manque dans fon coeur. Sa confcience, dont le témoignage lui avoit été fi doux, s'éléve contre lui, et lui reproche amérement l'égarement et l'illufion de toutes fes vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe et pour fin ; il eft troublé, confterné, plein de honte, de remords, et de défefpoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur fuffit de l'avoir livré à lui-même, et que fon propre coeur venge affez les Dieux méprifés : il cherche les lieux les plus fombres pour fe cacher aux autres morts, ne pouvant fe cacher à lui-même ; il cherche les ténébres, et ne peut les trouver ; une lumière importune le fuit par tout ; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de fuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la fource de fes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O infenfé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu ; puifque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien, tous mes pas ont été des égaremens ; ma fageffe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les Rois qui étoient condamnés pour avoir abufé de leur puiffance ; d'un côté une Furie vengereffe leur préfentoit un miroir qui leur moutroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groffiere et avide des plus ridicules louanges,

ges ; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la félicité ; leur infenfibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs : leur inapplication, leur molleffe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur fafte, et leur exceffive magnificence fondée fur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le fang de leurs Citoyens : Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le défefpoir de tant de malheureux. Il fe voyent fans ceffe dans ce miroir : ils fe trouvent plus horribles et plus monftrueux, que n'eft la Chimère (9) vaincue par Bellérophon (10) ; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule ; ni Cerbére même, quoiqu'il vomiffe de fes trois gueules béantes un fang noir et venimeux qui eft capable d'empefter toute la race des mortels vivans fur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec infulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur préfentoit un autre miroir, où ils fe voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'oppofition de ces deux peintures contraires, étoit le fupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants font plus craints que les bons, et qu'ils

(9) La Chimère eft une montagne de Licie, dont le fommet jette des flammes & eft habité par des Lions, au milieu les chevres y paiffent & au bas on y voit des ferpens. D'oú eft venue la fable, que c'eft un monftre qui à la tête d'un Lion, le corps de chevre, & la queue de Dragon ; ou qui a trois têtes femblables à celles de ces animaux.

(10) Bellérophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accufé par Stenobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fut elle qui l'eut follicité à commettre un adultère. Proetus, Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop legèrement à fon accufation, envoya Bellérophon à Jobate, Roi de Licie, pour l'expofer à la

qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flatteries des Poëtes et des Orateurs (11) de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, et les dériſions qu'ils ont à ſouffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir; dans le Tartare ils ſont livrés à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude; ils ſervent avec douleur, et il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils ſont ſous les coups de ces eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme un enclume eſt ſous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Etna.

Là Télémaque apperçut des viſages pâles, hideux et contriſtés. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels: ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature; ils n'ont point beſoin d'autre châtiment de leurs fautes que leurs fautes mêmes, ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les

à la mort, celui-ci le fit combattre contre la Chimère qu'il vainquit étant monté ſur le cheval Pegaze.

(11) *Les lâches flatteries des Poëtes et des Orateurs:* L'éloquence et la Flatterie ont grande ſimpatie, et il eſt très difficile d'etre habile flatteur, ſans être éloquent, et d'être éloquent, ſans devenir flatteur. Eſt c'eſt peut-être ce que le jeune Pline veut dire, quand il dit, que l'Eloquence ne ſe ſauroit bien apprendre ſans les bonnes moeurs, pour donner à entendre, que l'éloquence eſt un dangereux talent dans ceux, qui n'ont pas la probité qu'il faut pour en faire un bon uſage. Mores primum, mox eloquentiam diſcat, quae male ſine moribus diſcitur. L. 3. Ep. 3.

les a ſéparé de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment et toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute; mais ils ſont reſervés à la vengeance qui diſtille ſur eux goute à goute, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles; ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt fondue comme par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, et il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même: on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même et par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté,

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils: Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux pere! diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu; c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molleſſe, et avec tant de lâches flatteurs autour de

de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flatterie, et les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'eſt vous qui me l'avez fait croire, et maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes maledictions, et paroiſſoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, et la molleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

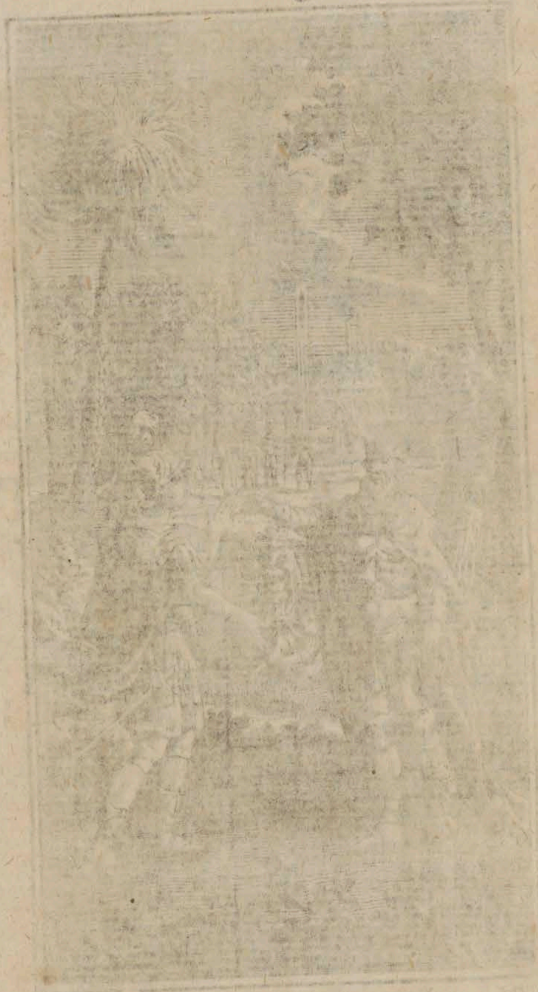
On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les Loix, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les Loix régnent par leur miniſtère. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de violer les Loix pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui au lieu d'être bons et vigilans paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténébres et de maux un

un grand nombre de Rois, qui ayant paſſé ſur la Terre pour des Rois aſſez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'ètre laiſſés gouverner par des hommes méchans et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foibleſſe avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

Fin du dix-huitieme Livre.







Telemaque etant dans les Chams Elisées

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE DIX-NEUVIEME.

Télémaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, surtout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés: il lui fait remarquer que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour réjoindre en dilligence le camp des alliés.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de-dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même! enfin

tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte! O inſenſé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui ſe borne à une condition privée et paiſible, où la vertu lui eſt moins difficile.

En faiſant ces réfléxions il ſe troubloit au dédans de lui-même, il frémit et tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque choſe du déſeſpoir de ces malheureux qu'il venoit de conſidérer; mais à meſure qu'il s'éloignoit de ce triſte ſéjour des ténébres, de l'horreur, et du déſeſpoir, ſon courage commença peu à peu à renaître; il reſpiroit, et entrevoyoit déja de loin la douce et pure lumière du ſéjour des Héros.

C'eſt dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient juſqu'alors gouverné les hommes, ils étoient ſéparés du reſte des juſtes. Comme les méchans Princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; auſſi les bons Rois jouiſſoient dans les Champs Eliſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans les bocages odoriférans, ſur des gazons toujours renaiſſans et fleuris; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, et y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur; un nombre infini d'oiſeaux faiſoient réſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printems, qui naiſſoient ſous ſes pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule (1); là jamais les noirs aquilons n'oſerent

(1) La Canicule eſt un ſigne celeſte qui ſe leve le ſixieme jour de Juillet, & qui fait un tour de ſix ſemaines qu'on appelle jours Caniculaires.

fouffler ni faire fentir les rigueurs de l'hyver. Ni la Guerre altérée de fang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeufe, et qui porte des viperes entortillées dans fon fein et autour de fes bras, ni les jaloufies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains défirs n'approchent jamais de cet heureux féjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec fes fombres voiles y eft inconnue; une lumiere pure et douce fe répand autour des corps de ces hommes juftes, et les environne de fes rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'eft point femblable à la lumiere fombre qui éclaire les yeux des miférables mortels, et qui n'eft que ténébres; c'eft plutôt une gloire célefte qu'une lumiere; elle pénétre plus fubtilement les corps que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cryftal; elle n'éblouit jamais: au contraire elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'ame je ne fai quelle férénité. C'eft d'elle feule que les hommes bienheureux font nourris; elle fort d'eux, et elle y entre: elles les pénétre, et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous; ils la voient, ils la fentent, ils la refpirent; elle fait naitre en eux une fource intariffable de paix et de joie: ils font plongé dans cet abîme de délices comme les poiffons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout fans rien avoir; car le goût de lumiere pure appaife la faim de leur coeur. Tous leurs défirs font reffafiés, et leur plénitude les éléve au-deffus de tout ce que les hommes vuides et affamés cherchent fur la terre; toutes les délices qui les environnent ne leur font rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiffe aucun fentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors: ils font tels que les Dieux, qui raffafiés de nectar et d'ambroifie, ne daigneroient pas fe nourrir de viandes groffieres qu'on leur pré-

préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coutent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſés au centre de la terre, que les coeurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus; ſeulement ils ont pitié des miſeres qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'eſt une pitié douce et paiſible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages? mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent: c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté; c'eſt un goût ſublime de la vérité et de la vertu qui les tranſporte; ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de coeur où eſt une mère qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette joie qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du coeur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant: elle eſt toujours nouvelle pour eux; ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, et contre le torrent des

des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs coeurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils ſont heureux, et ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne ſont tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul coeur. Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille ſiècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entiere. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable: car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil et miſérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut fleutrir.

Télémaque qui cherchoit ſon pere et qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, et la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, et d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes et aſſez courageux pour réſiſter

à leur

à leur propre puiſſance, et pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-rares; et la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne feroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils aient abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point ſon pere Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort; c'étoit un mèlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent mème dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement et regardoit Télémaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Télémaque qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine et en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je ſuis Arcéſius (2) pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partit pour aller au ſiége de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice, dès lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, et

(2) Arcéſius étoit fils de Jupiter, c'eſt pourquoi l'on appelle ſon fils le divin Laërte.

et que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton pere. O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore; et il eſt réſervé pour rélever notre maiſon dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, et attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouïſſent le matin, et qui le ſoir ſont flètries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrèter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi même qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive et ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſitôt ſéchée qu'écloſe; tu te verras changé inſenſiblement: les graces riantes, et les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouiront comme un beau ſonge: il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir: la vieilleſſe languiſſante, et ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton coeur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils, il ſe hâte; le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, et le préſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi par des moeurs pures et par l'amour de la juſtice, une

place

place dans l'heureux féjour de la paix. Tu verras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la Royauté eft trompeufe ; quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices : mais de près tout eft épineux. Un particulier peut fans déshonneur mener une vie douce et obfcure. Un Roi ne peut fans fe déshonorer, préférer une vie douce et oifive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il fe doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il le lui eft jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes font d'une conféquence infinie, parce qu'elles caufent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plufieurs fiécles : il doit reprimer l'audace des méchans, foutenir l'innocence, diffiper la calomnie. Ce n'eft pas affez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faffe tous les biens poffibles dont l'Etat a befoin. Ce n'eft pas affez de faire le bien par foi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition fi périlleufe, arme-toi de courage contre toi-même, contre les paffions, et contre les flatteurs.

En difant ce paroles, Arcéfius paroiffoit animé d'un feu divin, et montroit à Télémaque un vifage plein de compaffion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle eft prife, difoit-il, pour fe contenter foi-même, c'eft une monftrueufe tyrannie. Quand elle eft prife, pour remplir fes devoirs et pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit fes enfans, c'eft une fervitude accablante qui demande un courage et une patience héroïque. Auffi eft-il certain que ceux qui ont régné avec une fincère vertu, poffédent ici tout ce que la puiffance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du coeur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flamme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il ſe ſentoit ému et embraſé: je ne ſai quoi de divin ſembloit fondre ſon coéur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecrétement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif et délicieux, qui étoit mèlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télémaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte: il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiége de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon coeur! des larmes douces et mèlées de joie coulerent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des

(3) Hipolyte fils de Théſée & d'Hipolyte, fut accuſé par ſa belle-mere Phedre d'avoir voulu attenter à ſon bonheur. Théſée la crut trop légérement, & non content de bannir Hipolyte, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime, de ſorte que ce jeune Prince étant ſur ſon chariot pour fuir l'indignation de ſon pere, trouva au bocd de la mer un monſtre marin qui effraya tellement ſes chevaux, qu'ils le renverſerent par terre & le tuerent à force de le traîner parmi les rochers.

des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer ; ſes mains s'étendent avec effort et ne prennent rien. Ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe; il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiècle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce ſont des Héros à la vérité ; mais la recompenſe de leur valeur et de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celles des ſages Rois, juſtes et bienfaiſans.

Parmi ces Héros, tu vois Théſée qui a le viſage un peu triſte : il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, et il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hipolyte (3). Heureux s'il n'eût point été ſi prompt et ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, (4) à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris, et qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne ; mais ils ont eu pitié de (5) Phtiotes et des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée ; ils n'ont pas

(4) A cauſe de cette bleſſure &c. Achille avoit été plongé trois fois par ſa mere dans l'eau du Styx, qui l'avoit rendu invulnérable, excepté au talon par où elle le tenoit.

(5) Les Phtiotes & les Dolopes étoient des peuples de Theſſalie, dont Pélée étoit Roi.

pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, et il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour, où l'on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger les parjures de Laomédon (6), et les injuſtes amours de Paris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leur vengeance, ils ſe ſont appaiſés, et ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-tems ſur la terre ce jeune Héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes et les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec cet viſage farouche? c'eſt Ajax fils de Télamon, et couſin d'Achille: tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui: ton pere ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir: l'indignation et la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, et il eſt juſte de le plaindre: ne re-

mar-

(6) Laomédon fils & ſucceſſeur d'Ilus bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec ſerment une certaine recompenſe qu'il leur refuſa enſuite. Ils s'en vengerent par divers maux, de ſorte que pour les appaiſer, il fut obligé d'expoſer ſa fille Heſione à être dévorée des Monſtres Marins. Hercule s'offrit de la délivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de ſemence divine qu'il avoit: ce qui lui fut néanmoins refuſé par ce perfide après qu'Heſione eut été ſauvée du danger.

marques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée et Thyeste (7) a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siége de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise; telle est la destinée de presque tous les Conquérans. Tous ces hommes, que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables et vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des Dieux: pendant qu'Achille et Agamemnon pleins de leurs querelles et de leurs combats conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines; ces Rois justes étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien

(7) Atrée & Thyeste, fils de Pelops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre, Thyeste, qui ne pensoit qu'à chagriner Atrée déshonora son lit, & se retira en lieu de sureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeste en son pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le passé & l'invita à un festin: celui-ci s'y trouva, & les mains coupées de ses enfans, lui faisant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thyeste employa son fils naturel Aegiste pour se venger de son frere.

rien à défirer pour leur bonheur; ils regardent avec compaffion les inquiétudes des mortels; et les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiffoient comme des jeux d'enfans: leurs coeurs font raffafiés de la vérité et de la vertu qu'ils puifent dans la fource. Ils n'ont plus rien à fouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de défirs, plus de befoins, plus de crainte; tout eft fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Confidere, mon fils, cet ancien Roi Inachus (8) qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleffe fi douce et fi majeftueufe; les fleurs naiffent fous fes pas. Sa démarche légère reffemble au vol d'un oifeau: il tient en fa main une lyre d'yvoire: et dans un tranfport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il fort de fon coeur et de fa bouche un parfum exquis; l'harmonie de fa lyre et de fa voix raviroit les hommes et les Dieux. Il eft ainfi récompenfé pour avoir aimé le peuple qu'il affembla dans l'enceinte de fes nouveaux murs, et auxquels il donna des Loix.

De l'autre côté tu peux voir entre ces Myrrthes Cécrops Egyptien (9), qui le premier regna dans Athènes, ville confacrée à la fage Déeffe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la fource des Lettres et de bonnes moeurs, adoucit les naturels farouches de Bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la fociété. Il fut jufte, humain, compatiffant: il laiffa les peuples dans l'abondance, et fa famille dans la médiocrité, ne voulant point que fes enfans

(8) *Inachus*; Dans le Peloponnefe, l'an du monde 2197. Jofeph, Tatien, Appien, Alexandrin, & divers autres anciens Chronologiftes avoient cru, que ce Prince étoit contemporain de Moife.

(9) *Cecrops Egyptien*: Il bâtit, ou, felon les autres, il embellit la ville d'Athènes, qui fut nommée *Cécropie* de fon nom.

Il

enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Erichthon (10), qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye. Il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Grèce; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile et de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine: par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, on pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le

Il a établi le premier l'union de l'homme avec la femme, suivant les Loix du mariage légitime, ayant aboli pour cela la communauté des femmes, qui étoit auparavant tolerée parmi les Grecs. C'est à cette occasion, que toute l'Antiquité a cru, que ce Roi avoit eu deux visages.

(10) Erichthon, quatrieme Roi d'Athènes, né de la Terre & de la semence de Vulcain, inventa aussi l'usage des chariots.

Le ſage Erichthon diſoit ſouvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les moeurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos et toute la ſureté de la vie, qu'enfin elle vous fera mépriſer l'Agriculture qui eſt le fondement de la vie humaine, et la ſource de tous les vrais biens: mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le coeur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Arichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes juſques à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème (11), à qui Céres avoit enſeigné l'Art de cultiver les terres et de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled, et la maniere de le multiplier en le ſemant: Mais ils ignoroient la perfection du labourage, et Triptolème envoyé par Céres vint la charrue en main offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, et pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la

(11 Triptolème étoit fils de Celée (d'autres diſent d'Eleuſius) Roi d'Eleuſis. Son pere ayant reçu honorablement Céres, qui cherchoit ſa fille

la terre, et à la fertilifer en déchirant fon fein. Bientôt les moiffonneurs ardens et infatigables firent tomber fous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes fauvages et farouches qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour fe nourrir de gland, adoucirent leurs moeurs, et fe foumirent à des Loix, quand ils eurent appris à faire croître les moiffons, et à fe nourrir du pain. Triptolème fit fentir aux Grecs le plaifir qu'il y a de ne devoir fes richeffes qu'à fon travail, et à trouver dans fon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureufe: cette abondance fi fimple et fi innocente, qui eft attachée à l'Agriculture, les fit fouvenir des fages confeils d'Erichthon; ils mépriferent l'argent et toutes les richeffes artificielles, qui ne font richeffes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaifirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des moeurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé eft le vrai tréfor d'une famille affez fage pour vouloir vivre frugalement comme fes peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes fi propres à les rendre puiffans, libres, heureux, et dignes de l'être par une folide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fauffes richeffes, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénerent de cette merveilleufe fimplicité. O mon fils! tu régneras un jour! Alors fouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de foulager ceux qui s'y appliquent, et de ne fouffrir point que les hommes vivent, ni oififs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la molleffe: ces deux hommes qui ont été

fille Proferpine, ravie par Pluton; cette Déeffe en reconnoiffance enfeigua à Triptolème l'Art de cultiver les bleds.

été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille et des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hyver glacé, et que la lumiere du Soleil eſt plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, et de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Séſoſtris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, et ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Télémaque dit à Arcéſius: Je reconnois, ô mon pere, Séſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcéſius, et tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois: mais il faut que tu ſaches, que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier dans ſes guerres les régles de la modération et de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil et l'inſolences des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le déſir d'en faire d'autres; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des Conquérans:

il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, et avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleurs Loix du pays. Ainsi ses grandes conquètes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincu. Dans la suite il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérans font contre leurs Etats, et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit décheoir un Roi, d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens et de Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des Lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses Loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre etrangere pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des Loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme Roi des Pyliens, et un des ancètres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, et lui firent trouver ici la

vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que des vaines ombres.

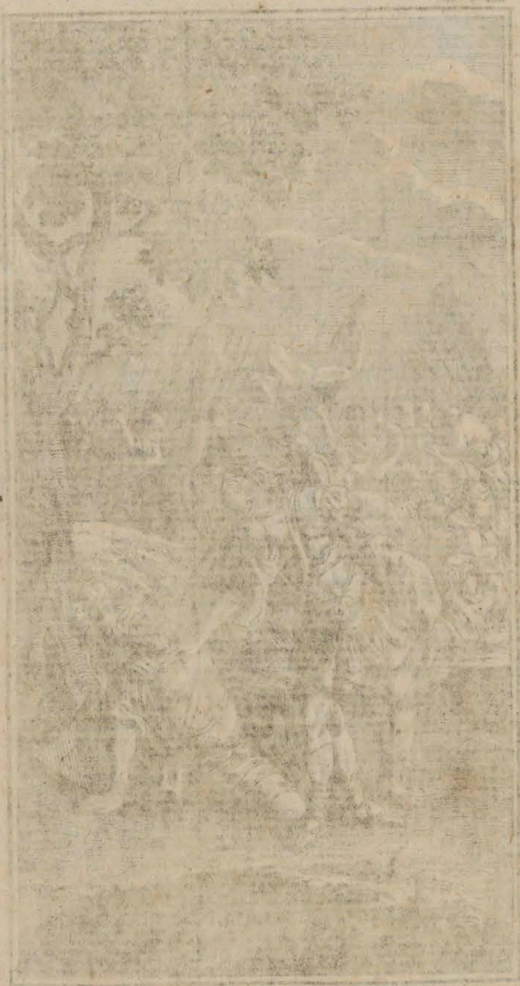
Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus: il régna en Egypte, et il épouſa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, et qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils; Danaus, dont tu ſais l'hiſtoire; et Egyptus, qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, et par l'amour de ſes Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'eſt la vie qu'on traine miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort; les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de ſang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie? Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor: pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples et dans tous les ſiécles.

Il dit; et auſſitôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut ſortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer; et ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des Alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, et qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvieme Livre.

LES

XX





Telemaque tue Adraste

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGTIEME.

Dans une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Venuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens: il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner; l'autre nommé Dioscore offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste, et ce Roi qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctète survient; et dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même et obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible; il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque: celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.

LIVRE VINGTIEME.

Cependant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délivrer s'il falloit s'emparer de Vénuse (1). C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste

(1) Vénuse aujourd'hui Venusa, est une petite ville Episcopale du

Adraſte pour les appaiſer avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par l'argent et la garniſon Lucanienne et celui qui la commandoit; de maniere que les Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe; et les Apuliens qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, mommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre et de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctète et Neſtor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment: mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris et trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant et la Garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du Château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblés; et qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne

du Royaume de Naples dans la Baſilicate, au Nord de Cirenza dont elle eſt ſuffragante & éloignée de cinq lieues.

ne faut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, feront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, et nous avous tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiere, ſoutenue de tant de colonies Grecques, et des Héros revenus du ſiége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraſte, que la perfidie et le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte ; Je le crois comme vous : mais cette Garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéir; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Vénuſe; le traité ſubſiſte; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidéle et religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour et la vertu et la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre reputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous et de vous déteſter ? Qui pourra déſormais dans les néceſſités les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſureté pourez-vous donner quand vous voudrez être ſincères, et qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſaura-

ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelqu'avantage? la paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité, et de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant; qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité, et quelque prévoyance ſur vos intérêts: c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner, votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demanda comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété et de la confiance, qui eſt la bonne foi? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en ſerez-vous? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entr'eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin et de violer la foi donnée? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer, vous vous déchi-

déchirerez assez vous-mêmes. Vous justifierez ses perfidies. O Rois sages et magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance et par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable. Vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayions horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, et avoit passé jusqu'au fond des coeurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pere

a mis

a mis dans votre coeur le conſeil ſage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe ; je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, ſans elle les plus grands avantages ſont de vraies pertes ; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juſte colère des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, et ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit : et toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles : mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, et on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte toujours cruel et perfide envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres Chefs de l'armée : furtout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque qui avoit trop de courage et de candeur, pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, et qui lui racontoit les avantures de ce Héros. Il le nourriſſoit et tâchoit de le conſoler dans ſon malheur ; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraſte ; mais c'étoit nourrir et réchauffer dans ſon ſein une vipère vénimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour l'aſſurer, qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois avec Télémaque dans un feſtin que celui-ci, leur devoit donner. Arion pris avoua la trahiſon : on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons

amis : mais Acante profondement diſſimulé et intrépide, ſe défendoit avec tant d'art qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſureté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quélle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes ſi prodigues du ſang humain ; O vous qui êtes établis les Paſteurs des hommes, et qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau : vous êtes donc les loups cruels, et non pas les Paſteurs ; du moins vous n'êtes Paſteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès que l'on eſt accuſé : un ſoupçon mérite la mort ; les innocens ſont à la merci des envieux et des calomniateurs ; et à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos coeurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraîniot les coeurs, et qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là, j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'eſt-à-dire, Juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, et modération ; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſi-

Auffitôt il interroge cet homme fur fon commerce avec Arion; il le preffe fur une infinité de circonftances. Il fait femblant plufieurs fois de le renvoyer à Adrafte, comme un transfuge digne d'être puni, pour obferver s'il l'avoit peur d'être ainfi renvoyé, ou non, mais le vifage et la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de fon coeur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adrafte. A cette demande de fon anneau, Acante pâlit, il fut embarraffé. Télémaque dont les yeux étoient toujours attachés fur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adrafte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiffez, et qui paroîtra y aller fecrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adrafte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès à préfent votre faute, on vous la pardonnera, et on fe contentera de vous envoyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, et Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promife. On l'envoya dans une des isles Echinades (2) où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naiffance obfcure, mais d'un efprit violent et hardi, nommé Diofcore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans fa tente le Roi Adrafte. Il le pouvoit; car on eft maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la fienne. Cet homme ne refpiroit que la vengeance, parce qu'Adrafte lui avoit enlevé fa femme qu'il aimoit éperduement, et qui

(2) Les isles Echinades, aujourd'hui Coffulaires, font fituées à l'embouchure du fleuve Achelous vis-à-vis de l'Arcanie dans l'Epire.

qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences fecrétes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, et pour être favorifé dans cette entreprife par plufieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir befoins que les Rois alliés attaquaffent en même tems le camp d'Adrafte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement fe fauver et enlever fa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi.

Auffitôt que Diofcore eut expliqué aux Rois fon deffein, tout le monde fe tourna vers Télémaque; comme pour lui demander une décifion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont pééfervé des traîtres, nous defendent de nous en fervir. Quand même nous n'aurions pas affez de vertu pour détefter la trahifon; notre feul intérêt fuffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autorifée par notre exemple, nous mériterons qu'elle fe tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous fera en fureté? Adrafte pourra bien éviter le coup qui le ménace et le faire retomber fur les Rois alliés. La guerre ne fera plus une guerre; la fageffe et la vertu ne feront d'aucun ufage: on ne verra plus que perfidie, trahifon et affaffinats. Nous en reffentirions nous-mêmes les funeftes fuites, et nous le mériterions, puifque nous aurions autorifé les plus grands des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adrafte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Hefpérie et toute la Grèce, qui ont les yeux fur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eftimés. Nous nous devons à nous-mêmes; enfin nous devons aux Dieux juftes cette horreur de la perfidie.

Auffitôt on envoya Diofcore à Adrafte, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit affez s'étonner de la générofité de fes ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adrafte

te admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, et ne toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contr'eux quelqu'action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit déja sur sa tète, et se cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, et tous les Rois oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les coeurs. Tout céde à celui que Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conseils: mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés,

gnés, arrangeant toutes les chofes à propos ; ne s'embarraffent de rien, et n'embarraffant point les autres ; excufant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perfonne, infpirant partout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus fimples et les plus clairs; il le répétoit pour mieux inftruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans fes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faifoit enfuite expliquer familiérement comment il avoit compris fes paroles, et le principal but de fon entreprife. Quand il avoit ainfi éprouvé le bon fens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans fes vues, il ne le faifoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eftime et de confiance pour l'encourager. Ainfi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réuffir: mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit les mauvais fuccès; car il excufoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaife volonté.

L'horifon paroiffoit rouge et enflammé par les premiers rayons du Soleil, et la mer étoit pleine des feux du jour naiffant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus femblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de fes abîmes les noires tempêtes. Ainfi Mars commençoit par le bruit des armes, et par l'appareil frémiffant de la guerre, à femer le rage dans tous les coeurs. La campagne étoit pleine de piques hériffées, femblables aux épics couvrent les fillons fertiles dans le tems des moiffons. Déja s'élevoit un nuage de pouffiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confufion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque levant les yeux et les mains vers le Ciel, pro-

prononça ces paroles : O Jupiter ! pere des Dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix, que nous n'avons point eu honte de chercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilège. Voyez et décidez entre lui et nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le Tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en sera due. C'est vous qui la balance en main réglez le sort des combats, nous combattons pour vous ; et puisque vous êtes Juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une Hécatombe (3) entiere ruissellera sur vos autels.

Il dit, et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force et sa taille le rendoient semblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse, et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; Elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chûte ; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, et se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant

(3) Une Hécatombe étoit un sacrifice de cent boeufs.

bant brife une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le fang qui coule à gros bouillons de fa large playe étouffé fa voix ; fe chevaux fougueux ne fentant plus la main défaillante, et les rênes flottantes fur leur cou, l'emportent cà et là : il tombe de deffus fon char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déja peinte fur fon vifage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auffitôt fon corps à fes domeftiques, et garda comme une marque de fa victoire, la peau du lion avec la maffue.

Enfuite il cherche Adrafte dans la mêlée : mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à fon char deux courfiers, femblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vaftes prairies qu'arrofe l'Aufide (4). Démoléon qui dans la Sicile avoit autrefois prefqu'égalé Erix dans les combats du Cefte : Crantor qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorfque ce fils de Jupiter, paffant pas l'Hefpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus (5). Ménécrate qui reffembloit, difoit-on, à Pollux dans la lutte : Hyppocon Salapien qui imitoit l'addreffe et la bonne grace de Caftor pour mener un cheval. Le fameux chaffeur Euriméde toujours teint du fang des ours et des fangliers qu'il tuoit dans les fommets couverts de neiges du froid Apennin ; et qui avoit été, difoit-on, fi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches. Nicoftrate vainqueur d'un Géant, qui vomiffoit le feu dans les rochers du mont Gargan (6). Eléante qui devoit époufer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris (7) : elle avoit été pro-

(4) L'Aufide, aujourd'hui Offanto, eft une riviere du Royaume de Naples, qui naît aux montagnes de l'Appennin dans la Principauté Ultérieure, fépare la Capitanate de la Bafilicate, & va fe décharger dans le golfe de Venife. Ce fut prés de cette riviere que fe donna la fameufe bataille de Cannes.

(5) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur ; qui fe retiroit près du mont Aventin, & qui déroba les boeufs d'Hercule en les emmenant à reculons dans fa caverne. Les Poëtes feignent qu'il avoit trois bouches & qu'il jettoit du feu & des flammes quand il vouloit.

promife par fon pere à celui qui la délivreroit d'un ferpent aîlé, qui étoit né fur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours, fuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour fe dévoua pour tuer le monftre ; il réuffit : mais il ne put goûter le fruit de fa victoire ; et pendant que Pholoé fe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit fuivi Adrafte dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement fes jours. Elle remplit de fes gémiffemens les bois et les montagnes qui font auprès du fleuve ; elle noya fes yeux de larmes, arracha fes beaux cheveux ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé du cueillir, et accufa le Ciel d'injuftice. Comme elle ne ceffoit de pleurer nuit et jour, les Dieux touchés de fes regrets, et par les prières du fleuve, mirent fin à fa douleur. A force de verfer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le fein du fleuve, va joindre fes eaux à celles du Dieu fon pere : mais l'eau de cette fontaine eft encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cypres, fur les triftes bords.

Cependant Adrafte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreffement ; il efpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyffe dans un âge encore fi tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreffe, et d'une audace extraordinaire, auxquels il

(6) Le mont Gargan, ou le mont St. Ange, eft une montagne du Royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle fur laquelle eft bâtie une ville nommée *Monte di St. Angelo*, & autrefois pour toute la prefqu'isle de la Capitanate qui eft entre le golfe de Manfredonia & celui de Roi.

(7) Le fleuve Liris, aujourd'hui Gariglan, prend fa fource dans l'Abruzze Ultérieure, au Couchant du Lac Celano, paffe au travers de la Terre de Labour, & va fe décharger dans le Golfe de Gajete.

il avoit promis de grandes récompenfes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, fans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adrafte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer, mais Minerve les fit égarer.

Adrafte crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut fe raffafier de fang: mais au lieu de Télémaque, il trouve, le vieil Neftor, qui d'une main tremblante jettoit au hafard quelques traits inutiles. Adrafte dans fa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens fe jette autour de Neftor.

Alors une nuée de traits obfurcit l'air et couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mèlée; La terre gémiffoit fous un monceau de morts; des ruiffeaux de fang couloient de toutes parts. Bellone et Mars avec les Furies infernales, vètues de robes toutes dégoutantes de fang, repaiffoient leurs yeux cruels de ce fpectacle, et renouvelloient fans ceffe la rage dans les coeurs. Ces Divinités ennemis des hommes repouffoient loin de deux partis la pitié généreufe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns fur les autres, que maffacre, vengeance, défefpoir et fureur brutale. La fage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur.

Cepen-

(8) L'Eurotas, aujourd'hui Bafili Potauros & Iris, eft une grande riviere de la Morée, qui fe décharge dans le Golfe de Colochine.

(9) L'Alphée eft une grande riviere de la Turquie en Europe, qu traverfe la Morée & fe décharge dans le Golfe de, l'Arcadie.

(10) Hylas, jeune Garçon trés-beau, fils de Thyodamas aimé d'Her-

Cependant Philoctète marchant à pas lents, et tenant dans ſa main les flèches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſiere. Déja il avoit abattu Eueſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, et qui devançoit en ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas (8) et de l'Alphée (9). A ſes pieds étoient tombés Eutiphron plus beau qu'Hylas (10) auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptéréias qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, et qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage et de ſa force; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achélous (11), avoit reçu ſecrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes: En effet, il étoit ſi ſouple et ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, et ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans Capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épics dorés pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa vieilleſſe l'avoit quitté, il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pere: mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

 Piſiſ-

d'Hercule & ravi par les Nymphes, dit la fable, en voulant reprendre ſa cruche qu'il avoit laiſſé tomber à l'eau. Mais la vérité eſt qu'il s'y laiſſa tomber lui-même, & que ſa mort donna lieu au bruit de ſon prétendu enlevement.

(11) Achéloüs, fleuve de l'Arcanie dans l'Epire, qu'il ſépare de la Natolie: il prend ſa ſource du mont Pindus.

Pififtrate porta un coup de lance fi violent contr'Adrafte, que le Daunien devoit fuccomber : mais il l'évita ; et pendant que Pififtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit fa lance, Adrafte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à fortir avec un ruiffeau de fang ; fon teint fe flètrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja prefqu'éteins, et fa voix défaillante. Alcée fon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le foutint comme il alloit tomber, et n'eut le tems que de le mener entre les bras de fon pere. Là il vouloit parler et donner les dernieres marques de fa tendreffe ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repouffer les efforts d'Adrafte, Neftor tenoit ferré entre fes bras le corps de fon fils : il rempliffoit l'air de fes cris, et ne pouvoit fouffrir la lumiere. Malheureux, difoit-il, d'avoir été pere et d'avoir vécu fi long-tems ! Hélas ! cruelles deftinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chaffe du fanglier du Calydon (12), ou au voyage de Colchos (13), ou au premier fiége de Troye ? Je ferois mort avec gloire et fans amertume : maintenant je traîne une vieilleffe douloureufe, méprifée et impuiffante. Je ne vis plus que pour les maux : je n'ai plus de fentiment que pour la trifteffe. O mon fils ! ô mon cher fils Pififtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me confoler. Je ne t'ai plus, rien ne me confolera : tout eft fini pour moi. L'efpérance, feul adouciffement des peines des hommes n'eft plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pififtrate ! ô chers enfans ! je crois que c'eft aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort

(12) Calydon, ancienne ville d'Etolie, aujourd'hui Aitou dans la Livadie, étoit défolée par un fanglier affreux que Méléager entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout fans le fecours de Thefée.

mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon coeur. Je ne vous verrai plus? Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Pififtrate! tu es mort comme ton frere en homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En difant ce paroles il voulut fe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit: mais on arrêta fa main, et lui arracha le corps de fon fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans fa tente, où ayant un peu repris fes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adrafte et Philoctète fe cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion et d'un léopard, qui cherchent à fe déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrofe le Cayftre (4). Les menaces, la fureur guerriere, et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils fe voyent l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de fes flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans fes mains, et dont les bleffures font irrémédiables. Mais Mars qui favorifoit le cruel et intrépide Adrafte, ne put fouffrir qu'il périt fi-tôt; il voulut par lui prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier les carnages. Adrafte étoit encore dû à la juftice des Dieux pour punir les hommes, et pour verfer leur fang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il eft bleffé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le

(13) Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toifon d'or.

(14) Le Cayftre, aujourd'hui Chiais, eft une riviere de la Natolie en Afie, qui coule entre le Sarabat & le Madre, fort près de la ville d'Ephefe du côté du Nord.

le fameux Nirée (15); dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le coeur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante séme l'horison, se flètrit; une paleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre et si délicat se défigura tout-à-coup. Philoctéte luimème en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînés dans la poussiere.

Philoctète ayant vaineu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang et ses forces; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prète à se rouvrir et à renouveller ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prét de tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier et le plus adroit de tous les Oebaliens (16) qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les Bergers, et les Villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes, et les fleuves mèmes les plus rapides, quand ils font

(15) Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant Niosia, qui étoit fort beau; mais extrémement lâche.

ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, et il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger et de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le coeur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſai combien de funeſtes préſages le font frémir, et ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencerent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit: une pâleur de défaillance et une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée et heſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre et étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête: on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imaginoit les voir irrités et entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte et inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon coeur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumière du jour diſparoît quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

 L'im-

(16) Les Oebaliens étoient des peuples d'Italie voiſins de Tarente.

L'impie Adrafte, trop long tems fouffert fur la terre, fi les hommes n'euffent eu befoin d'un tel châtiment, l'impie Adrafte touchoit enfin à fa derniere heure. Il court forcené au-devant de fon inévitable deftin; l'horreur, les cuifans remords, la confternation, la fureur, la rage, le défefpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre et les tourbillons de flammes qui fortent du noir Phlégeton (17), prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et fa bouche demeure ouverte fans qu'il puiffe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un fonge affreux ouvre la bouche et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adrafte lance fon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux, fe couvre de fon bouclier: il femble que la victoire le couvrant de fes aîles tient déja une couronne fufpendue au-deffus de fa tête; le courage doux et paifible reluit dans fes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît fage et mefuré au milieu des plus grands périls; le dard lancé par Adrafte eft repouffé par le bouclier. Alors Adrafte fe hâte de tirer fon épée pour ôter au fils d'Ulyffe l'avantage de lancer fon dard à fon tour. Télémaque voyant Adrafte l'épée à la main, fe hâte de le mettre auffi, et laiffe fon dard inutile.

Quand on les vit ainfi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en filence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la deftinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, fe croifent plufieurs fois et portent des coups inutiles fur les armes polies, qui en reten-

(17) Le Phlégeton eft une fleuve des Enfers qui roule des feux ardens & dont les flots font tous de flamme.

retentiſſent. Les deux combattans s'alongent, ſe ré-plient, s'abaiſſent, ſe rélevent tout-à-coup, et enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ſes rameaux entrelaſſés juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, et pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il le cherche, Télémaque l'enléve de terre et le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire: il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pere qui eſt loin d'Ithaque, et qu'il touche votre coeur.

Télémaque qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt: Je n'ai voulu que la victoire et la paix des Nations que je ſuis venu ſécourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte, mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme et la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillé par tant de maſſacres et de trahiſons: vivez, et devenez un autre homme; apprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes; que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicite dans la violence, dans l'inhumanité et dans le men-

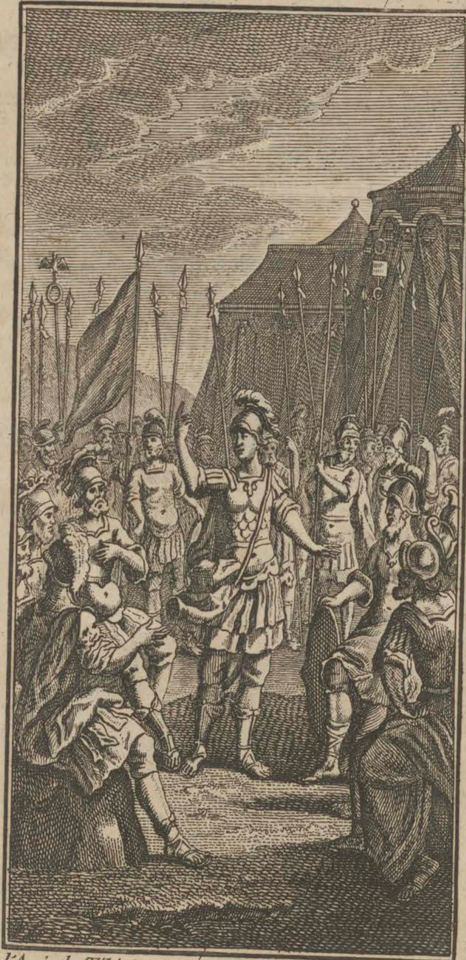
menfonge ; qu'enfin rien n'eft fi doux ni fi heureux que la fimple et conftante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Télémaque laiffe relever Adrafte et lui tend la main fans fe défier de fa mauvaife foi : mais auffitôt Adrafte lui lança un fecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit fi aigu et lancé avec tant d'adreffe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, fi elles n'euffent été divines. En même tems Adrafte fe jette derriere un arbre pour éviter la pourfuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eft à nous ; l'impie ne fe fauve que par la trahifon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En difant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait figne aux fiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adrafte. Adrafte craint d'être furpris, fait femblant de retourner fur fes pas, et veut renverfer les Crétois qui fe préfentent à fon paffage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre, que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe fur les têtes coupables, vient fondre fur fon ennemi, il le faifit d'une main victorieufe, il le renverfe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiffons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ofe encore une fois effayer d'abufer de la bonté de fon coeur. Il lui enfonce fon glaive et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de fes crimes.

Fin du vingtieme Livre.

LES

XXI



l'Avis de Télémaque suivi par les Princes alliés.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-UNIEME.

Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en ſigne de paix, et leur demandent un Roi de leur Nation. Neſtor inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager les pays des vaincus, et céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés eſt de choiſir Polydamas Roi des Dauniens, et de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Dioméde, ſurvenu fortuitement. Les troubles étans ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A peine Adraſte fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur Chef, ſe rejouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés en ſigne de paix et de reconciliation. Métrodore, fils d'Adraſte, que ſon pere avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave complice de ſes infamies et de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel ſeul il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre intérêt; il le tua par derriere pendant qu'il

qu'il fuyoit, lui coupa la tête et la porta dans le camp des alliés, efpérant une grande récompenfe d'un crime qui finiffoit la guerre. Mais on eut horreur de ce fcélérat, et on le fit mourir.

Télémaque ayant vu la tête de Métrodore qui étoit un jeune homme d'une merveilleufe beauté, et d'un naturel excellent, que les plaifirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir fes larmes. Hélas! s'écria-t-il: voilà ce que fait le poifon de la profpérité pour un jeune Prince; plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'éloigne de tous les fentimens de vertu; et maintenant je ferois peut-être de même, fi les malheurs où je fuis né, graces aux Dieux, et les inftructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens affemblés demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par fes vertus l'opprobre dont l'impie Adrafte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baifer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le fang de ce monftre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainfi tomba en un moment, fans aucune reffource, cette puiffance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hefpérie, et qui faifoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroiffent fermes et immobiles, mais que l'on fappe peu à peu par-deffous. Long-tems on fe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eft uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les foutiens font détruits peu à peu jufqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaiffe et ouvre un abîme. Ainfi une puiffance injufte eft trompeufe, quelque profpérité qu'elle fe procure par fes violences, creufe elle-même un précipice fous fes pieds.

La fraude et l'inhumanité ſappent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus, elle tombe de ſon propre poids, et rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi et de la juſtice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi inespérée, et les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur jointe à la vieilleſſe avoit flétri ſon coeur, comme la pluye abat et fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'efuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſpérance qui eſt la vie du coeur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumiere même lui étoit odieuſe; ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, et qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain, ſon coeur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondit que par des gémiſſemens et des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Piſiſtrate! Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'appelles? Je te ſuis, Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne déſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entieres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant,

miſſant, et levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblés attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis et verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir rétrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille et mille ſoins; je t'aimois. tu m'aimois auſſi: j'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta ſageſſe et ton éloquence dans un âge mûr auroient été ſemblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois; ces manieres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités; cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prètoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon; ta parole ſimple et ſans faſte couloit dans les coeurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures nous ſont enlevés pour jamais! Piſiſtrate, que j'embraſſai hier, n'eſt plus: il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, et non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, et il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre dans un lit de pourpre, où la tête

panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, et pouſſé vers le Ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein: Il languit, ſa verdure s'efface, il ne peut plus ſe ſoutenir, il tombe: ſes rameaux qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiere, flétris et deſſéchés; il n'eſt plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté de ceux qui devoient le mettre ſur le bucher fatal. Déja la flamme montoit vers le Ciel. Une troupe des Pyliens, les yeux baiſſés et pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or; et Télémaque qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon pere; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des Rois ligués, où dès qu'on l'apperçut chacun garda le ſilence pour l'écouter; il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges (1) qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte; il auroit voulu pouvoir ſe chacher: ce fut la premiere fois qu'il parut embarraſſé et incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-

(1) *Les louanges*: Comme la Flatterie a épuiſé toutes les louanges, il ne reſte plus d'autre honneur à rendre aux bons Princes, que

furtout quand elles font données par de fi bons juges de la vertu : mais c'eft que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes ; elles les rempliffent d'eux-mèmes ; elles les rendent vains et préfomptueux ; il faut les mériter et les fuir : les meilleurs louanges reffemblent aux fauffes. Les plus méchans de tous les hommes qui font les tyrans, font ceux qui fe font le plus louer par des flatteurs. Quel plaifir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges font celles que vous me donnerez en mon abfence, fi je fuis affez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auffi que je veux être modefte et craindre la vanité. Epargnez-moi donc, fi vous m'eftimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainfi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jufqu'au Ciel, et par un air d'indifférence il arrête bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde fachant la tendreffe qu'il avoit témoignée à Pififtrate, et les foins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de fon coeur, que de tous les prodiges de fageffe et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eft fage, il eft vaillant, fe difoient-ils en fecret les uns aux autres : il eft l'ami des Dieux, et le vrai Héros de notre âge : Il eft au-deffus de l'humanité, mais tout cela n'eft que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eft humain, il eft bon, il eft ami fidéle et tendre ; il eft compatiffant, libéral, bienfaifant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il eft les délices de ceux qui vivent avec lui : il s'eft défait de fa hau-

que celui du filence : *qui eft un témoignage autentique de leur modeftie.*

hauteur, de ſon indifférence et de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les coeurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus: voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce pays comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi (2), qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, et les fruits toujours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes et les rochers affreux de Dulichie (3), et les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius (4), et par la colère de Neptune; ni votre mere que ſes Amans poſſédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du Ciel, comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces diſcours: Mais les rochers de Thrace et de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni des richeſſes ni de délices; qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre et de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus

(2) Arpi étoit une région de la Pouille Daunienne, dont la ville Capitale ſe nommoit Argirippa, & Argos-Hippium. On en voit encore les ruines entre Lucera & Maufredonia dans la Capitauate.

(3) Dulichie, aujourd'hui Tiaki, eſt une petite isle de la mer de Grèce dans le Golfe de Pâtra, au Levant de l'isle de Cefalonie.

(4) Nauplius, Roi d'Eubée, irrité de ce que les Chefs de l'armée des

plus d'embarras et moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages et les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs et ingrats. Quand on veut ètre le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs et ſa gloire; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies régles pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que de la peine qui eſt infinie, et on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, et d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les Loix, et par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les Villes et les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle ſoit petite et pauvre, j'aurois aſſez de gloire, pourvu que j'y régne avec juſtice, piéte, et courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon pere échappé à la fureur des vagues y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, et que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comme il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

 Enſuite

des Grecs avoient injuſtement condamné à mort ſon fils Palamede par ſes artifices d'Ulyſſe, mit des feux ſur le mont Capharée (aujourd'hui Cap de Figera) ſur l'isle d'Eubée qui regarde l'Helleſpont, pour y attirer la flotte des Grecs & la faire briſer contre les rochers: mais il échoua dans ſon deſſein, parce qu'Ulyſſe & Dioméde prirent une autre route.

Enſuite Télémaque dit: Ecoutez, ô Princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice: il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, et de n'uſurper jamais les biens de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roi ſage eſt modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix et la proſpérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, et le Roi et le peuple, ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple pouſſé au déſeſpoir recommencera la guerre; il combattra juſtement pour ſa liberté, et les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ferez confondus, et vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil et la ſageſſe ſeront ôtés à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous: Eſt-ce dont là ces peuples floriſſans qui devoient faire la Loi à toute la terre? et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis: Ils ſont le jouet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes et inhumains. De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, de-

deviendra odieuſe; eſt c'eſt vous-même que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux, et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira; Voici comment.

Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous; comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionné à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas bien mieux être juſte et modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril et au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux et innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire, et pour vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les Princes étonnés et en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, et qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui; on voit aiſé-

aisément qu'il a long-tems souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption: Mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit: mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, et on l'a mené ici pour le faire parler aux Rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi:

O vous! Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes Loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Dioméde (5) Roi d'Etolie qui blessai Venus au siége de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume, ma famille, et cette douce lumiere du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant

(5) *Dioméde*: Fils de Tydée. On dit, qu'après Achille & Ajax il fut le plus brave des Grecs au siége de Troye, où il combattit avec

tant de naufrages chercher fur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite affurée. Si vous craignez les Dieux, et furtout Jupiter qui a foin des étrangers: fi vous ètes fenfibles à la compaffion, ne me refufez pas dans ces vaftes pays quelque coin de terre ftérile, quelques déferts, quelques fables, ou quelques rochers efcarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui foit du moins une trifte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'efpace qui vous foit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance: vos ennemis feront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérèts; nous ne demandons que la liberté de vivre felon nos Loix.

Pendant que Dioméde parloit ainfi, Télémaque ayant les yeux attachés fur lui, montra fur fon vifage toutes les différentes paffions. Quand Dioméde commença à parler de fes longs malheurs, il efpéra que cet homme majeftueux feroit fon pere. Auffitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Dioméde, le vifage de Télémaque fe flètrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur fouffle cruel. Enfuite les paroles de Dioméde qui fe plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le fouvenir des mèmes difgraces fouffertes par fon pere et par lui. Des larmes mèlées de douceur et de joie coulerent fur fes joues, et il fe jetta tout-à-coup fur Dioméde pour l'embraffer.

Je fuis, dit-il, le fils d'Ulyffe que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous

avec avantage contre Enée & contre Hector. Il éleva le Palladium, qui étoit une Enfeigne facrée des Troyens.

prîtes les chevaux fameux de Rhéfus (6). Les Dieux l'ont traité comme vous fans pitié. Si les Oracles de l'Erébe (7) ne font pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher : je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaffion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eft qu'on fait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne fois ici qu'étranger, je puis, ô grand Dioméde, (car malgré les miferes qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été affez mal élevé pour ignorer quelle eft votre gloire dans les combats.) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque fecours. Ces Princes que vous voyez font humains ; ils favent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire folide fans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luftre à la gloire des grands hommes ; il leur manque quelque chofe, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des exemples de patience et de fermeté ; la vertu fouffrante attendrit tous les coeurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiffez-nous donc le foin de vous confoler, puifque les Dieux vous menent à nous, c'eft un préfent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Dioméde étonné le regardoit fixement, et fentoit fon coeur tout ému. Ils s'embraffoient comme s'ils avoient été long-tems liés d'une amitié étroite. O digne fils du fage Ulyffe, difoit Dioméde, je reconnois en vous la douceur de fon vifage,

(6) *Rhéfus.* Roi de Thrace, lequel vint au fécours des Troyens contre les Grecs : mais ayant été trahi par Dolon, foldat Troyen il fut tué de la premiere nuit par Dioméde & Ulyffe ; ainfi fes chevaux blancs ne purent boire du fleuve Xanthus, ni paître dans les campagnes de Troye ; ce qui devoit fe faire, afin que Troye fût imprénable, felon l'Oracle. Homère.

visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrasse le grand fils de Tidée; ils se racontent leurs tristes avantures; ensuite Philoctète lui dit: Sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux (8) est plus propre qu'un autre à soulager son coeur.

Ils allerent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens. D'abord Dioméde pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le Vieillard un redoublement de douleur: mais peu à peu la présence de cet ami appaisa son coeur. On reconnut aisément que ses maux étoient un pèu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi (9), et de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu' Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son Etat dans cet-

te

(7) *Erébe*: Est nommé par les Poétes Dieu des Enfers, né du Chaos et des Ténébres, et époux de la nuit.

(8) *Un ami malheureux*: Solamen miseris socios habuisse malorum.

(9) Le pays d'Arpi est le même que celui d'Arpos dont il a été parlé ci-devant.

te guerre contre tant de Nations conjurées, il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins: mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le coeur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Palydamas fut accablé de cette disgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes; il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrétes qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan (10) dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit camp, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains; la terre la payoit de ses peines avec usure, et ne le laissoit manquer de rien; il avoit non seulement des fruits et

(10) Gargan: Montagne de la Pouille dans le Royaume de Naples, près de la ville Episcopale de Siponte, on Monte di San-Angelo.

et des légumes en abondance, mais encore toutes fortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition infenfée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juftes, quoique patiens, fiffent tomber Adrafte. Plus fa profpérité croiffoit, plus il croyoit voir de près fa chûte irremédiable; car l'imprudence heureufe dans fes fautes, et la puiffance montée jufqu'aux derniers excès de l'autorité abfolue, font les avant-coureurs du renverfement (11) des Rois et des Royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adrafte, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce Tyran; il gémit feulement par la crainte de voir les Dauniens dans la fervitude.

Voilà l'homme que Télémaque propofa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiffoit fon courage et fa vertu; car Télémaque felon les confeils de Mentor, ne ceffoit de s'informer par-tout des qualités bonnes et mauvaifes de toutes les perfonnes qui étoient dans quelqu'emploi confidérable, non feulement dans les Nations alliées qui fervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal foin étoit de découvrir, et d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, difoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il fait la faire, eft rédoutable à fes voifins. Polydamas eft un grand Capitaine, et il peut nous jetter dans de grand périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il eft vrai, fait la guerre: mais il aime la

(11) *Renverfement*: plus on eft élévé, plus on eft en danger de tomber. Tac.

la paix; et voilà les deux chofes qu'il fait fouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, eft bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille: il a condamné les entreprifes d'Adrafte; il en a prévu les fuites funeftes. Un Prince foible et ignorant eft plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, et qui décidera tout par lui-même (12). Le Prince foible, ignorant et fans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paffionné, ou d'un Miniftre flatteur, inquiet et ambitieux. Ainfi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre fans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous affurer de lui, car il ne pourra jamais être fur de lui-même, il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faffiez périr, ou qu'il vous accable. N'eft-il pas plus utile, plus fûr, et en même tems plus jufte et plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'affemblée fut perfuadée par ce difcours. On alla propofer Polydamas aux Dauniens, qui attendoit une réponfe avec impatience. Quand ils attendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous reconnoiffons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous et faire une paix éternelle, puifqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme fi vertueux et fi capable de nous gouverner. Si on nous eût propofé un homme lâche, efféminé et mal inftruit, nous aurions cru, qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, et qu'à

(12) *Par lui-même*: Mais comme Ulyffe même n'a pas pu tout favoir, il a eu befoin d'être inftruit & affifté par de bons & fidéles Miniftres.

qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure et ſi artificieuſe : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte et de noble ; puiſqu'ils nous accordent un Roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté et contre la gloire de notre Nation. Auſſi pouvons-nous protéſter à la face de juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi bienfaiſans. Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie !

Télémaque leur propoſa enſuite de donner à Dioméde les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre eſt trop vaſte pour eux ; qu'il faut bien avoir des voiſins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas et lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice et de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'aggrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au Ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puifque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Auffitôt ils partirent pour l'aller chercher dans fon défert, et pour le faire régner fur eux. Avant que de partir, ils donnerent des fertiles plaines d'Arpi à Dioméde pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliés en furent ravis parce que cette Colonie des Grecs pourroit fecourir puiffamment le parti des alliés, fi jamais les Dauniens vouloient renouveller les ufurpations dont Adrafte avoit donné le mauvais exemple. Tous les Princes ne fongerent qu'à fe féparer. Télémaque les larmes aux yeux partit avec fa troupe, après avoir embraffé tendrement le vaillant Dioméde, le fage et inconfolable Neftor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

Fin du vingt-unieme Livre.



LES

XXII





Télémaque revient à Salente.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, et lui propose pour modéle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son coeur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son per seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque

que inculte et deferte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage et la fageffe de Mentor, enfuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'Artifans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les chofes qui ont de l'éclat et de la politeffe; mais d'autres penfées occuperent auffitôt fon efprit; il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auffitot fon coeur fut ému de joie et de tendreffe: malgré tous les fuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adrafte, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui; et à mefure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à fe reprocher.

D'abord Idoménée embraffa Télémaque comme fon propre fils; enfuite Télémaque fe jette au cou de Mentor, et l'arrofa de fes larmes. Mentor lui dit: Je fuis content de vous; vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont fervi à vous connoitre, et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de fes fautes, que de fes belles actions. Les grandes actions enflent le coeur, et infpirent une préfomption dangereufe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-méme, et lui rendent la fageffe qu'il avoit perdue dans les bons fuccès. Ce qui vous refte à faire, c'eft de louer les Dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes chofes: mais avouez la vérité, ce n'eft guéres vous par qui elles ont été faites. N'eft-il pas vrai qu'elles vous font venues comme quelque chofe d'étranger qui étoit mis en vous? N'ètiez vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre impru-

dence? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformè dans un autre homme au-deſſus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tout vos défauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempètes, et ſuſpend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménee interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre. Télémaque écoutoit les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et lui diſoit: Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raiſon: eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes; les habits ſont ſimples; les bâtimens qu'on y fait ſont moins, vaſtes et moins ornés; les Arts languiſſent, la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu par tout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une Ville ſuperbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et ſtérile; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeſte dans ſes moeurs? Une grande ville fort peuplée d'Artiſans occupés à amollir les moeurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un Royaume pauvre et mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette

cette tête : c'eſt le nombre du peuple, et l'abondance des alimens qui forme la vraie force et la vraie richeſſe d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays: tout ſon pays n'eſt qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, et qui étoient ſuperflus à la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce et ſi paiſible augmente plus un Royaume, qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les Arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, et qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte et dans la molleſſe: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe et une miſere qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie par l'amour des bonnes Loix ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des

peuples, auxquels on n'apporte presque jamais aucun remede. La premiere est une autorité injuste et trop violente dans les Rois. La seconde est le Luxe qui corrompt les moeurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoitre plus d'autres Loix que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sappent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envie les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cede, les sages s'enfuyent, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource; rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin: elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche: mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gaté jusqu'au fond du coeur par cette autorité si flatteuse, il avoit été renversé de son Trône: mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des espéces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal presqu'incurable est le luxe; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dé-

pens

pens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie, les choses superflues: ce sont tous les jours des nouvelles nécessités qu'on invente; et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, et politesse de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple: les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence; les grands celles des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux-mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures; il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la Patrie, sacrifiez tous vos intérêts: vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux-mêmes qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de milles artifices in-

indignes pour parvenir: mais qui remédiera a ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une Nation; il faut lui donner de nouvelles Loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'eſt un Roi Philoſophe, qui ſache par l'exemple de ſa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, et encourager les ſages, qui feront bien aiſes d'être autoriſés dans une honnète frugalité?

Télémaque écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil; il ſentoit la vérité de ces paroles, et elles ſe gravoient dans ſon coeur, comme un ſavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, enſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondit rien: mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville; enſuite il diſoit à Mentor;

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les Rois; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter: le haſard et la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats: mais tout votre ouvrage vient d'une ſeule tête: il a fallu que vous ayiez travaillé ſeul contre un Roi et contre tout un peuple, pour les corriger. Ces ſuccès ſont toujours funeſtes et odieux; ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte, tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au-deſſus de l'homme: quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-

chent.

chent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en efpérer une folide, en ravageant la terre, et en répandant le fang humain! Mentor montra fur fon vifage une joie fenfible, de voir Télémaque fi défabufé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit fi naturel, qu'il fut enyvré de la gloire qu'il avoit acquife,

Enfuite Mentor ajouta: Il eft vrai que tout ce que vous voyez ici eft bon eft louable: mais fachez qu'on pourroit faire des chofes encore meilleures. Idoménée modere fes paffions, et s'applique à gouverner fon peuple; mais il ne laiffe pas de faire encore bien des fautes, qui font les fuites malheureufes de fes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal femble encore les pourfuivre long-tems; il leur refte de mauvaifes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées et des préventions prefqu'incurables. Heureux ceux qui ne font jamais égarés! Ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la verité dès votre jeuneffe, et que vous n'avez jamais été livré aux feductions d'une trop grande profpérité,

Idoménée, continuoit Mentor, eft fage et éclairé: mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas affez le gros de fes affaires pour former des plans. L'habilité d'un Roi qui eft au-deffus des hommes, ne confifte pas à faire tout par lui-méme: c'eft une vanité groffiere que d'efpérer d'en venir à boût, ou de vouloir perfuader au monde qu'on en eft capable. Un Roi doit gouverner en choififfant et en conduifant ceux qui gouvernent fous lui;

il ne faut pas qu'il faſſe le détail ; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, et en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt gouverner merveilleuſement, que de choiſir et d'appliquer ſelon leurs talens des gens qui gouvernent. Le ſuprème et le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les abaiſſer, les changer des places, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſument le tems et la liberté d'eſprit, néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir d'eſprit libre et repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes ; un eſprit épuiſé par le détaïl, eſt comme la lie du vin qui n'a plus ni force ni délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toujours déterminés par le préſent, ſans étendre leurs vues ſur un avenir éloigné ; ils ſont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont, et cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrecit leur eſprit : car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la ſuite et de la proportion. Manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un Muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, et qui ne ſe mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en compoſer une muſique douce et touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un Architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colomnes et beaucoup de pierres bien taillées,

ſans

ſans penſer à l'ordre, et à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus des parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étendue pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage; c'eſt un caractere d'eſprit court et ſubalterne; quand on eſt nè avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, et de juſtes proportions comme l'Architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces Arts, je vous ferai entendre, comment les hommes qui gouvernent par le détail ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, et qui en régle à la fois toutes les parties, et le ſeul Maître de Muſique. Tout de même celui qui taille les colomnes, ou qui éléve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon: mais celui qui a penſé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, et qui ſont le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir,

qui

qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui eſt attentif nuit et jour pour ne laiſſer rien au haſard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand Peintre travaille aſſidument depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages? Non, cette gêne et ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination: il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout ſe faſſe irréguliérement et par ſaillies, ſuivant que ſon gout le méne, et que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon tems à broyer des couleurs, et à préparer des pinceaux? Non, c'eſt l'occupation des Eléves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, et de la paſſion à ſes figures; il a dans ſa tête les penſées, et les ſentimens des Héros qu'il veut repréſenter; il ſe tranſporte dans les ſiécles et dans toutes les circonſtances où ils ont été; à cette eſpéce d'emthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie, et d'efforts de penſées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, et de choiſir les hommes propres à exécuter ſous lui.

Télémaque lui répondit: Il me ſemble que je comprens tout ce que vous me dites; mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor, ce

qui empêche qu'on ne foit trompé, c'eft la connoiffance générale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai difcernement des efprits, vont toujours comme à tâtons; c'eft un hafard quand ils ne fe trompent pas : ils ne favent pas même précifément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne favent que fe défier, et fe défient plutôt des honnêtes gens qui les contredifent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui fe connoiffent en hommes, favent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir : ils connoiffent, du moins en gros, fi les gens dont ils fe fervent, font des inftrumens propres à leurs deffeins, et qu'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils fe propofent. D'ailleurs comme ils ne fe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'efprit plus libre pour envifager d'une feule vue le gros de l'ouvrage, et pour obferver s'ils avancent vers la fin principale; s'ils font trompés, du moins ils ne le font guere dans l'effentiel. Ils font, outre cela, au-deffus des petites jaloufies qui marquent un efprit borné et une ame baffe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puifqu'il faut s'y fervir des hommes, qui font fi fouvent trompeurs. On perd plus par l'irréfolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à fe laiffer un peu tromper. On eft trop heureux quand on n'eft trompé que dans les chofes médiocres, les grandes ne laiffent pas de s'acheminer; et c'eft la feule chofe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer févérement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter fur quelque tromperie, fi on ne veut point être véritablement trompé. Un artifan dans fa boutique voit tout de fes propres yeux, et fait tout

de

de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses, que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, et vous préparent un régne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, (1) si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son coeur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe; mais mon coeur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope (2) fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le tems

(1) *Si vous répondez par vos soins à votre haute destinée.* C'est ainsi que Mr. de Fenelon parloit à son Eléve, destiné à remplir le Trône du Roi son ayeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon Roi.

(2) *Antiope*: Statura Virginis eminentior erat reliquis, comae illi copiosae & aures laminis similes, quas non retrorsum miserat, sed auro gemmisque incluserat: Frons alta, spatiique decentis, nulla infecta rugâ, supercilia in arcum tensa, pilis paucis nigrisque debito intervallo disjuncta, oculi tanto splendore niten-tes

tems et l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable, ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pere, et qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine et de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pere depuis que ſa mere eſt morte; ſon mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté : quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe et adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes; elle ſeule ne le ſait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, et qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vu offrir des ſacrifices, et détourner la colère des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une trou-

pe

tes, ut in ſolis modum reſpicientium intuitus hebetarent: his illa & occidere, quem voluit, poterat, & mortuos cum licuiſſet, in vitam revocare: naſus in filum directus, roſeas genas aequabili menſura diſcriminabat, quae cum virgo riſit, in parvam utrinque dehiſcebant foveam, os parvum decensque, labra corallini coloris, dentes parvuli, & in ordinem diſpoſiti ex Cryſtallo videbantur, lingua non ſermonem, ſed ſuaviſſimam movebat harmoniam. Non Helenam pulchriorem fuiſſe crediderat Télémachus, quo die *Paridem* in Convivium accepit Menelaus.

pe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux Arts: elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail et l'ennui, par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour en Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: ô Télémaque, je conviens de cette différence; Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin: elle pourvoit à tout; elle sait se taire, et agir de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos: le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté: quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner

(cho-

(choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt rendue aimable à toete la maiſon, c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes: d'un ſeul regard elle ſe fait entendre, et on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le coeur de ſon pere ſe repoſe ſur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du Soleil ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque; Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens, ſon imagination, quoique vive, eſt retenue; elle ne parle que pour la néceſſité, et ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion et le graces naïves coulent de ſes lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, et elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon pere la fit venir; elle parut les yeux baiſſés couvertes d'un grand voile; et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves: d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux; et ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice et de compaſſion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope ſans chercher à prendre aucune autorité, et ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le coeur de ſon époux, comme elle

touche maintenant ſa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque: votre amour pour elle eſt juſte; les Dieux vous la deſtinent; vous l'aimez d'un amour raiſonnable, il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelque détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, et auroit ceſſé de vous eſtimer; elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, et qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi qu'elle ſe montre encore moins, et qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour? elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte et ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque: il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre Pere, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or: fût-elle bergere dans la froide Algide (3), au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente; vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

(3) *La froide Algide*: Algidum oppidum Latii veteris inter Tuſculum et Albanum Montem, quem Horatius gelidum et nivalem vocat. v. Strabo.

Fin du vingt-deuxieme Livre.



LES

XXXIII



Télémaque delivre Antiope d'un sanglier.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour remmener Télémaque. Idoméné essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de repugnance à la quitter, et à prendre congé du Roi son pere. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoméné qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeoit qu'à les retarder. Il répréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conſervateur, et Héliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, et des entrailles des victi-

mes

mes. Pourquoi, lui répondit Mentor, vous méleriez-vous des chofes facrées? Laiffez-en la décifion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, et qui font infpirés pour être les Interprètes des Dieux. Employez feulement votre autorité à étouffer ces difputes dès leur naiffance. Ne montrez ni partialité, ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décifion quand elle fera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être foumis à la Religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la Religion vient des Dieux: elle eft au-deffus des Rois. Si les Rois fe mêlent de la Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en fervitude, les Rois font fi puiffans, et les autres hommes font fi foibles, que tout fera en péril d'être altéré au gré des Rois, fi on les fait entrer dans les queftions qui regardent les chofes facrées. Laiffez donc en pleine liberté la décifion aux amis des Dieux, et bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enfuite Idoménée fe plaignit de l'embarras où il étoit, fur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preffoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queftions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurifprudence, et à interprèter les Loix: mais ne vous chargez jamais de juger les caufes particulieres; elles viendront toutes en foule vous affiéger. Vous feriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui font fous vous deviendroient inutiles: vous feriez accablé, et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, fans que vous puiffiez fuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers

aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager; vous ferez alors les véritables fonctions du Roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpéce de récompenſe, en épouſant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens.

Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot; mais ce mot lui - méme vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres et aux meres la liberté et la conſolation de choiſir leurs gendres, et par conſéquent leurs héritiers? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos Citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fidéles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelqu'argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe: mais ne payez jamais vos dettes, en ſacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites (1), diſoit-il, ſe plaignent de

(1) Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, Ville de la grande Grèce en Italie, qui étoit ſi puiſſante, qu'elle avoit ſous ſa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette Ville fut ruinée par les Crotoniates, & l'on
on

de ce que nous avons ufurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétenfions fur nous.

Il n'eft pas jufte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre caufe: mais il n'eft pas jufte auffi de vous croire dans la vôtre. Que croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, pourfuivit Mentor, aucune de deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voifin, qui ne foit fufpect d'aucun côté; tels font les Sipontins (2): ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais fuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelqu'arbitre, ne fuis-je pas Roi? Un Souverain eft-il obligé à fe foumettre à des étrangers fur l'étendue de fa domination?

Mentor reprit ainfi le difcours: Puifque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eft bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils foutiennent que leur droit eft certain. Dans cette oppofition des fentimens, il faut qu'un arbitre choifi par les parties vous accommode, ou que le fort des armes décide: il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magiftrat ni Juges, et où chaque famille fe crût en droic de fe faire juftice à elle-même par violence fur toutes fes prétentions contre fes voifins, vous déploreriez le

en voit encore les ruines fous le nom Sibari Rovinata dans la Calabre Citerieure.

(2) *Sipontins*: Siponte ruinée d'Italie dans le Royaume de Naples: Elle a été autrefois confidérable, mais les courfes des Sarafins dans le huitieme Siécle, les tremblemens de terre, & la mauvaife intelligence des habitaus ont contribué à fa ruine

le malheur d'une telle Nation, et vous auriez horreur de cet affreux défordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eft la République univerfelle, fi chaque peuple, qui n'y eft que comme une grande famille, fe croit en plein droit de fe faire par violence juftice à foi-même fur toutes fes prétentions contre les autres peuples voifins? Un particulier qui poffède un champ, comme l'héritage de fes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix (3), et par le jugement du Magiftrat. Il feroit très-févèrement puni comme un féditieux, s'il vouloit conferver par la force ce que la juftice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puiffent employer d'abord la violence pour foutenir leurs prétentions, fans avoir tenté toutes les voyes de douceur et d'humanité? La juftice n'eft-elle pas encore plus facrée et plus inviolable pour les Rois par rapport à ces pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injufte et raviffeur quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on jufte, fera-t-on Héros, quand on prend des Provinces? Si on fe prévient, fi on fe flatte, fi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit on pas encore plus craindre de fe flatter et de s'aveugler fur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on foi-même dans une matiere, où l'on a tant de raifons de fe défier de foi? Ne craindra-t-on point de fe tromper dans des cas où l'erreur d'un feul homme a des conféquences affreufes? L'erreur d'un Roi qui fe flatte fur fes prétentions, caufe fouvent des ravages, des famines, des maffacres, des pertes, des dépravations de

(3) *Des Loix &c.* Un bon Prince ne doit jamais ufer de fon provoir dans les affaires, qui peuvent être reglées par les voies ordinaires de la juftice. Tacite.

de moeurs, dont les effets funeftes s'étendent jufques dans les fiécles les plus reculés. Un Roi qui affemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occafions? S'il convient de quelqu'arbitre pour terminer le différend, il montre fon équité, fa bonne foi, fa modération: il publie les folides raifons, fur lefquelles fa caufe eft fondée: L'arbitre choifi eft un médiateur aimable, et non un Juge de rigueur. On ne fe foumet pas aveuglement à fes décifions: mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain; mais il fait des propofitions, et on facrifie quelque chofe par fes confeils, pour conferver la paix. Si la guerre vient malgré tous les foins qu'un Roi prend pour conferver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de fa confcience, l'eftime de fes voifins, et la jufte protection des Dieux. Idoménée touché de ce difcours, confentit que les Sipontins fuffent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, effaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, et il efpéra de le prendre par cette paffion. Dans cette vue il la fit chanter plufieurs fois pendant des feftins; elle le fit pour ne défobéir pas à fon pere, mais avec tant de modeftie et de trifteffe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle fouffroit en obéiffant. Idoménée alla jufqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée fur les Dauniens et fur Adrafte: mais elle ne put fe réfoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec refpect, et fon pere n'ofa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétroit le coeur du jeune fils d'Ulyffe; il

étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachés sur lui jouissoit du plaisir de remarquer son trouble: mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir le dessein du Roi. Il ne pouvoit s'empècher en ces occasions d'ètre fort touché; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, et ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur: elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous les malheurs passés. Télémaque la voit aussi; et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, et de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon (4); ses longues soyes étoient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincellans étoient pleins de sang et de feu; son souffle se faisoit entendre

(4) *Calydon:* Ville d'Etolie, qui a donné son nom à cette forêt, où les Poëtes feignent, que Méléagre tua un sanglier prodigieux.

dre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes: ses défenses longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule; le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux: il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté frémit et récule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, et est abattu. (5) Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contr'elle; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval plus prompt que les éclairs; il se jette entre le cheval abattu, et le sanglier, qui revient pour venger son sang: il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs; il la présente à Antiope; elle en rougit; elle consulte des yeux son pere, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle

(5) *Antiope se voit par terre &c.* Ceci regarde peut-être une partie de chasse où Louis XIV. mena Madame de la Valiere en Amazone, & où elle fit une chutte dont le Roi fut fort affligé.

elle dit à Télémaque: Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand, car je vous dois la vie.

A peine eût-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baiſſa les yeux, et Télémaque qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles: Heureux les fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe! mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous. Antiope ſans lui répondre, rentra bruſquemment dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télémaque: mais il eſpéra d'enflammer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le déſir d'aſſurer ſon mariage. Idoménée raiſonnoit ainſi en lui-même: mais les Dieux ſe jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut préciſément ce qu'il le preſſa de partir. Ce qu'il commençoit à ſentir, le mit dans une juſte défiance de lui-même. Mentor redoubla ſes ſoins pour lui inſpirer un déſir impatient de s'en retourner à Ithaque, il preſſa Idoménée de le laiſſer partir.

Le vaiſſeau étoit déja prêt. Ainſi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit à chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer ſa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu ſoin de faire préparer le vaiſſeau dès l'arrivée de Télémaque: mais Idoménée, qui

qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison; Là il soulageoit son coeur, en poussant des gémissemens, et en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la séve coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hâche du Laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flètrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un trone couvert d'une écorce entr'ouverte et des branches séches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler: il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, et il seroit demeuré long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eut dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain, votre coeur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres: sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois

rois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une conservation si fâcheuse: mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre coeur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté, avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt: Vous vous trompez, mon cher Télémaque: vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se passe à leur mode, et que toute la nature obéisse à leur volonté; mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontens. Les peines et les miseres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste: pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien; et pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions, et aux passions injustes d'un homme importun? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions,

ſions, ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſente en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir; on les preſſe, on les importune, on les accable, et on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, et on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, eſt qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelqu'autorité, on les mene loin; on leur impoſe le joug, ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie; ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le ſont toujours; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien : rampent toujours autour du tronc de quelqu'arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ferez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occaſion à être tendre et ferme tout enſemble : montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée. Il étoit honteux de ſa crainte, et n'avoit pas le courage de la ſurmonter; il héſitoit, il faiſoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer :

mais

mais un ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, et ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce? Il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon pere! O peuple d'Ithaque! combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un Roi, que la mauvaiſe honte domine, et qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats: et le courage dans les affaires: Vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, et vous craignez la triſteſſe d'Idoménée? Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait le plus grandes actions: après avoir paru des Héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avac vigueur.

Télémaque, ſentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter ſoi-même: mais à peine commenca-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, ſes yeux baiſſés, languiſſans et abattus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre: ils n'oſoient ſe regarder; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée preſſé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi ſert-il de chercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foibleſſe on m'abandonne! Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque? Vo-

tre

tre pere n'eſt plus, vous le cherchez inutilement. Ithaque eſt en proye à vos ennemis; il vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épouſé votre mere; demeurez ici: vous ſerez mon gendre et mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu: ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre coeur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprens combien les Dieux me ſont cruels, je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crète, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide: Je ne ſuis point à moi, les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir: que voulez-vous que je faſſe? Renoncerai je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere, qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce et tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Votre Royaume eſt plus riche et plus puiſſant que celui de mon pere: mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre Royaume: mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, et que ce ſoit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliés? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à

Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non je mourrois plutôt; arrachez-moi la vie, la vie n'est rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards et par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qu'il lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre Royaume, et pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son coeur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous aviez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux: mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre coeur pour

vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager et pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon pere et à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrai-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? Je ne cherche ni bien, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice et la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots, Idoménée fut tout à coup changé, il ſentit ſon coeur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux et les plus noires tempêtes; il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce et paiſible; c'étoit plutôt une triſteſſe et un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne ſe point décourager. Du moins ſouvenez-vous d'Idoménée quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laiſſé un Roi malheureux qui n'eſpere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand et le plus ſage de tous les hommes, (ſi toute fois l'humanité peut faire

ce que j'ai vu en vous, et ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée pour inſtruire les hommes foibles et ignorans;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble; il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix? Jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient.

Mentor prit ce moment pour le départ; il embraſſa Philoclès qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée! mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor et Télémaque; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable ſe léve. Télémaque et Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient long-tems ſerrés entre ſes bras, et qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſieme Livre.



LES

XXIV



Télémaque retrouve Ulisse.

F

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples : entr'autres celles de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit et lui parle sans le connoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, et éprouve sa piété et sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernieres instructions, et disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son pere chez le fidelé Eumée.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Déja les voiles s'enflent, on léve les ancres, la terre semble s'enfuir, et le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate (1), dont la tète se cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocérauniens (2), qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démèlent dans mon esprit, et s'y pré-sen-

(1) Leucate est un promontoire de l'Epire.

(2) Les monts Acrocérauniens sont ceux de la Chimère dont on a déja parlé, aussi dans l'Epire.

ſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin aux premiers lueurs de l'aurore, mais qui enſuite ſemblent ſortir comme d'un Cahos, quand la lumière croît inſenſiblement, les diſtingue, et leur rend, pour ainſi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſentiel du gouvernement eſt de bien diſcerner les différens caracteres d'eſprits, pour les choiſir, et les appliquer ſelon leurs talens: mais il me reſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit; il faut étudier les hommes pour les connoître; et pour les connoître, il en faut voir et traiter avec eux. Les Rois doivent converſer avec leurs Sujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'eſt à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés: tout de même, parlez ſouvent des bonnes et des mauvaiſes qualités des hommes avec d'autres hommes ſages et vertueux, qui aient long-tems étudié leurs caracteres; vous apprendrez inſenſiblement, comment ils ſont faits, et ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais Poëtes? c'eſt la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poëſie. Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique? C'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas? et comment les connoîtra-t-on, ſi l'on ne vit pas avec eux? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'au-

d'autre que des chofes indifférentes préparées avec art: il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur coeur tous les reſſorts ſecrets qui y ſont, de les tâter de tous côtés, et de les fondér pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai et le ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu et de mérite ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite et la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plûpart des hommes qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, et de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables et vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon et ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont et ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité: en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe: pour juger des eſprits il faut avoir tout de même des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, et quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes: ce but unique et eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons et heureux: autrement on marche à tâtons et au haſard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les aſtres, et à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues, il ne peut que faire naufrage.

Sou-

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraie vertu a pour eux quelque choſes d'âpre, elle leur paroit trop auſtère et indépendante: elle les effraye, et les aigrit; ils ſe tournent vers la flatterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la terre; car les bons connoiſſent bien les méchans: mais les méchans ne connoiſſent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes, ils craignent les hommes et ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière; ils n'oſent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs Sujets pénètre et divine tout, mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſés qui les obſédent ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un Roi inacceſſible aux hommes l'eſt auſſi à la verité. On noircit par d'infames rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage et farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompés, ils le ſont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, et tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe et maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue par ſon intérêt de

la défiance et de l'indigne curiofité d'un Prince foible et ombrageux.

Connoiffez-donc, ô mon cher Télémaque, connoiffez les hommes; examinez-les, faites les parler les uns fur les autres, éprouvez-les peu à peu: ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorfque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous ferez trompé quelquefois: Apprenez par-là à ne juger promptement de perfonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans font trop profonds pour ne furprendre pas les bons par leurs déguifemens; mais vos erreurs paffées vous inftruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens et de la vertu dans un homme, fervez-vous en avec confiance; car les honnètes gens veulent qu'on fente leur droiture, ils aiment mieux de l'eftime et de la confiance que des tréfors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir fans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eft plus, parce que fon maître lui a donné trop d'autorité et trop de richeffes. Quiconque eft affez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une fageffe et d'une bonté conftante, trouve bientôt par eux d'autres perfonnes qui leur reffemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons, auxquels on fe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas difcerner par foi-même dans les autres fujets.

Mais faut-il, difoit Télémaque, fe fervir des méchans, quand ils font habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eft fouvent, répondit Mentor, dans la néceffité de s'en fervir. Dans une nation agitée et en défordre, on trouve fouvent des gens injuftes et artificieux qui font déja en autorité; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines perfonnes puiffantes qu'on a befoin de ménager; il faut les mé-

ménager eux-mêmes, ſes hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, et vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret: chaine plus difficile à rompre, que toutes les chaines de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagères; traitez-les bien; engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fidéles; car vous ne les tiendrez que par-là. Mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecretes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre coeur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages et droits, dont vous êtes ſur, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter: car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans. Mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité. Il faut néanmoins rélever peu à peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans, et quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre et la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus et trompeurs, il en trouvera aſſez de bons qui auront une habilité ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une Nation, il eſt néceſſaire d'en former de

nou-

nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcene, et qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation et l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la miſere et l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes et les honneurs au génie et à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de dégré en dégré, depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers? Vous exercerez les talens, vous éprouverez l'étendue de l'eſprit et la ſincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de dégré en dégré; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télemaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien (3) qui avoit relâché dans une petite isle déſerte et ſauvage, bordée de rochers affreux. En même-tems les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs même ſemblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau: l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile; il fallut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme,

(3) Phéacien, c'eſt-à-dire, de Corçire, aujourd'hui Corfu, isle de la mer Jonienne ſur les côtes de l'Epire, dont elle n'eſt ſéparée que par un Canal d'une à deux lieues de largeur.

calme, on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avança vers eux ſur ces rivages eſcarpés. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi Alcinous (4).

Celui auquel il s'étoit adreſſé par haſard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte et abattu: il paroiſſoit rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinous comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hoſpitalité: mais il n'y eſt plus, et vous l'y chercherez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Penates.

A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému et étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, et je ſens que mon coeur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter, et me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux.

Mentor

(4) Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçut Ulyſſe après ſon naufrage.

Mentor fouriant, répondit: Voilà à quoi fervent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérés, et fenfibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poifon des profpérités, ils fe croient des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniffent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent fe jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler de fouffrances, ils ne favent ce que c'eft: c'eft un fonge pour eux, ils n'ont jamais vu la diftance du bien et du mal; l'infortune feule peut leur donner de l'humanité et changer leur coeur de rocher en un coeur humain. Alors ils fentent qu'ils font hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes que leur reffemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eft comme vous errant fur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compaffion pour le peuple d'Ithaque, lorfque vous le verrez un jour fouffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, fera peut-être malheureux par votre ambition, on par votre fafte, on par votre imprudence; car les peuples ne fouffrent que par les fautes des Rois (5), qui devroient veiller pour les empêcher de fouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainfi, Télémaque étoit plongé dans la trifteffe et dans le chagrin, et il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: fi toutes ces chofes font vraies, l'état d'un Roi eft bien malheureux; il eft l'efclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'eft pas tant fait pour leur commander, qu'il eft fait pour eux: il fe doit tout entier à eux, il eft chargé de tous leurs befoins; il eft l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foibleffes,

(5) *Par les fautes des Rois:* Les fautes des grands hommes font d'autant plus remarquables, que ce font des éclipfes de grandes lumieres. Gracian, Max, 126.

bleſſes, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende ſages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir: ſon autorité eſt celle des Loix, il faut qu'il leur obéiſſe pour en donner l'exemple à ſes Sujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des Loix pour les faire régner: il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir: il eſt l'homme le moins libre, et le moins tranquille de ſon Royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos et ſa liberté, pour la liberté et la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt Roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un Berger de ſon troupeau, ou comme un pere de ſa famille (6). Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux, d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige des méchans par des punitions, il encourage les bons par des recompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les Loix. Celle de ſe mettre au-deſſus des Loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur et du mépris: s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions et dans ſa vanité: s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur et le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque agité au-dedans par une peine ſecréte ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction et de ſubtilité pour rejetter les vérités que Men-

(6) *Un pere de ſa famille:* Un bon Prince doit vivre avec ſes ſujets, comme fait un pere avec ſes enfans. Jeune-Pline dans ſon Panegirique de Trajan.

Mentor expliquoit. Télémaque oppofoit à ces raifions l'ingratitude des hommes. Quoi! difoit-il, prendre tant de peine pour fe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchans, qui fe ferviront de vos bien-faits pour vous nuire?

Mentor lui répondoit patiemment: il faut compter fur l'ingratitude des hommes, et ne pas laiffer de leur faire du bien: il faut les fervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eft jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en fouviennent et le récompenfent. De plus, fi la multitude eft ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui font touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieufe, ne laiffe pas de faire tôt ou tard une efpéce de juftice à la véritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez point uniquement à les rendre puiffans, riches, rédoutables par les armes, heureux par les plaifirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; il n'en feront que plus méchans, et par conféquent plus ingrats. C'eft leur faire un préfent funefte: c'eft leur offrir un poifon délicieux. Mais appliquez-vous à redreffer leurs moeurs, à leur infpirer la juftice, la fincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le défintéreffement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eft la vertu: fi elle eft folide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura infpirée. Ainfi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes foient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injuftice, qu'à l'ambition fans bornes, qu'à la jaloufie con-

contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses exemples et par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu; ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entr'eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit; Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléomènes; qu'il est né en Phrygie: qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie; et que s'il y demeuroit, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste.

Dès qu'il fut né, ses parens le donnerent à des matelots qui le porterent dans l'isle de Lesbos (7). Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, et adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beau-coup

(7) Lesbos, aujourd'hui Metelin, est une isle de l'Archipel, deux lieues de la côte de Natolie, entre Smirne et le détroit de Gallipoli.

coup de goût et de génie aux Sciences et aux beaux Arts : mais on ne peut le souffrir dans aucun pays.

La prédiction faite sur lui devint célèbre : on le reconnut bientôt par tout, où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes : ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter ; il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, et l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprevue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connuës : il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ; il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La Royauté même, pour laquelle il souffre ne lui paroît point désirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, et elle semble fuir devant lui pour se jouir de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos !

Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque

que peuple sauvage et sans Loix qu'il puisse assembler, policer, et gouverner pendant quelques années; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans: il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conservation Télémaque tournoit souvent les yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le Vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il courut au rivage; on s'embarque; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems dans le milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, il ne cessoit d'observer ses pas. Son coeur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque: mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpéz avec autant de vitesse et d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des

précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Deja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secréte de douleur saisit le coeur de Télémaque, il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondement endormis; ils étoient las et abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été repandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligens à profiter du vent favorable: mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement et un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; et il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades (8), lorsqu'elles tiennent le Thirse en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hébre (9), et les montagnes de Rhodope et Ismare (10).

Enfin il revient un peu de cette espéce d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux; et alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature, qui parle, et qui se fait sentir: c'est elle qui attendrit votre coeur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse:

(8) Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtresses de Bacchus.

Ulyſſe : ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomènes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre pere dans ſon Royaume. Ils s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, et il revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſirés : vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, et il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son coeur n'a point été moins ému que le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à aucun mortel dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons et aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre pere eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon coeur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la bleſſe, mais il ne la dit que pour le beſoin ; et la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triſte et abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri, et troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêcherent même long-tems de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, et ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtère ? Serai-je toujours malheureux ? Des Dieux irrités veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe s'enfuyant de ſes lévres

(9) L'Hebre eſt un fleuve de Thrace, appellé aujourd'hui Mariza.
(10) Rhodope & Iſmare ſont auſſi dans la Thrace.

avides? Ulyſſe! Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui! O Ulyſſe! ô Ulyſſe! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon (11) à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre pere ſans le connoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort? aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux; et cette aſſurance qui devroit vous combler de joie vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le coeur malade de mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, dès qu'il le poſſéde; et il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore. C'eſt pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie: car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi et des autres: l'impatience qui paroît une force et une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe et une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui, qui ne ſait attendre et ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe

(11) Agamemnon, Roi de Mycènes, étant revenu de la guerre de Troye chargé de lauriers, fut tué dans ſa maiſon par Egiſte,

se taire sur un secret; l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrèter, quand il faut, ses coursiers fougueux; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent; et l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptés et farouches, dans un abîme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mur; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur séme: tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-tems, est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où il vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous esperez, se montrent à vous, et s'enfuyent comme un songe léger que le réveil fait disparoître: pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous feront pas aussi utiles que sa longue absence, et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter son départ, Mentor

te, aidé de Clitemnestre sa propre femme, qui l'avoit déshonoré pendant son absence.

tor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazons, l'encens fume, le ſang de victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe.

A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup, que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme: les rides de ſon frond s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent, quand l'aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horiſon: ſes yeux creux et auſtères ſe changent en deux yeux bleux d'une couleur céleſte, et pleins d'une flamme divine, ſa barbe griſe et négligée diſparoît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grace, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloui; il reconnoît un viſage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement écloſe au Soleil: on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple et négligée; une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flottans: ſes habits éclatent comme des vives couleurs, dont le Soleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du Ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre, elle coule légèrement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes et les Nations les plus guerrières. Mars même en ſeroit effrayé; ſa voix eſt douce et modérée, mais forte et inſinuante; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le coeur de Télémaque, et qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe; ſur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athènes (12), et ſur

ſa

ſa poitrine brille la rédoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe! dit-il, c'eſt donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pere! il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ſes levres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon coeur. La Divinité préſente l'accabloit, et il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé jusqu'à perdre la reſpiration, et qui par l'agitation pénible de ſes lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le coeur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vraies et les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, et s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres et les mers, de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas; il ne vous reſte plus qu'un court et facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui. Obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; donnez-en l'exemple aux autres: il vous donnera pour épouſe Antiope, et vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe et la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renou-

(12) L'oiſeau triſte d'Athènes eſt l'Hibou, dont les Athéniens regardoient le vol comme un préſage de la victoire, parce que cet oiſeau étoit conſacré à Minerve, leur Déeſſe.

renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde; croyez peu de gens: gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper: mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque: mais il la faut toujours employer à regret comme les remèdes violens et les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, et ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, et à les mé riſer quand ils deviennent néceſſaires: celui qui ne veut pas le voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage et magnanime. Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion: mettez votre gloire dans la ſimplicité, que vos vertus et vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne et de votre Palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur: n'oubliez jamais, que les Rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiècles les plus éloignés: les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiècles. Surtout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez partout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, et vous trahira, ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes: elle donne des inclinations et des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider des plus grandes affaires par les plus

péti-

petites raisons: elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque! cette crainte est le plus grand trésor du coeur de l'homme: avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privée de cette douceur, comme on sévre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel: puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son pere chez le fidéle Eumée (13).

(13) *Eumée.* Homère donne à ce fidéle serviteur le nom *d'Eumée*: c'étoit l'intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres pasteurs, & chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

Fin du vingt-quatrieme & dernier Livre.



ODE.

O D E.

1.

Montagnes, * de qui l'audace
Va porter juſques aux Cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du ſéjour des Dieux,
Deſſous vos têtes chenues,
Je cueille au-deſſus des nues
Toutes les fleurs du printems,
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnere,
Et tomber mille torrens.

2.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entaſſe,
Pour eſcalader les Cieux,
Vos ſommets ſont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par dégrés,
De leurs argueilleuſes têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurés.

3.

Dès que la vermeille Aurore
De ſes feux étincellans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les ſombres bocages,
Plantés le long des ruiſſeaux,
Et que les Zéphirs agitent,
Bergers et troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

4. Mais

* Montagne d'Auvergne où il étoit alors.

4.

Mais dans ce rude payſage
Où tout eſt capricieux,
Et d'une beauté ſauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords, que mon fleuve arroſe,
Fleuve, où jamais le vent n'oſe
Les moindres flots ſoulever,
Où le Ciel ſerein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laiſſer place à l'Hyver.

5.

Solitude, * où la riviere
Ne laiſſe entendre aucun bruit,
Que celui d'un onde claire
Qui tombe, écume, et s'enfuit;
Où deux isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le coeur déſire.
Que ne puis-je avec ma Lyre
Te chanter du chant des Dieux?

6.

De Zéphir la douce haleine,
Qui reverdit nos buiſſons,
Fait ſur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moiſſons,
Dont Cérès remplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raiſin;
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voiſines
Verſe du fleuves du vin.

7. Je

* *Carenac*, petite Abbaye ſur la Dordogne qu'il avoit alors.

7.

Je vois au bout des campagnes,
Pleines des fillons dorés,
S'enfuir vallons et montagnes
Dans des lointains azurés,
Dont la bizarre figure
Eſt un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

8.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du printems,
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les isles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides et bruyantes,
En baigne les tapis verds.

9.

Danſant ſur ſes violettes,
Le Berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes et des hautbois.
Oiſeaux, par vôtre ramage,
Tout ſouci dans ce bocage
De tous coeurs ſont effacés,
Colombes, et tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

10. Une

10.

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes ſens et ma raiſon :
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flatteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

11.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ce feuillages
Un azyle en tous les tems :
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul et ſans livre
La profonde Vérité ;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

12.

Des Grecs je vois le plus ſage, *
Jouet d'un indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port ;
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage Patrie
Bravant les flots nuit et jour.
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

13. Je

* Ulyſſe.

13.

Je goûte loin des alarmes
Des Muses l'heureux loisir;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir
Mon coeur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire,
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et ta faveur importune;
Le monde entier ne m'est rien.

14.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux:
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là reposera ma cendre;
Là Thyrcis * viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr. l'Abbé de Langeron.



TA-

TABLE DES MATIERES.

A.

Amphi-

 Arifto-

Avan

D.

Dios-

Eléva-

Gou-

H.

Hebre

Hippias

L.

Miner-

N.

Phi-

Richel-

Sperchius,

Turen-

Vieil-

FIN.




CARTE
des
VOYAGES
de
TELEMAQUE
Selon Mons. Fenelon par le St. Rousset.
Explication des Lettres.
I. isle.
M. mer.
P. port.
T. tempete.
Pr. promontoire.
R. rencontre.
V. ville.
G. golfe.
M. MEDITERRANEE
M. ADRIATIQUE
M. Ægee
M. de Lybie
SICILE I.
CRETE I.
CYPRE I.
RHODES I.
EGIPTE
Libie
Pentapol
Marmarique
Grande Syrte
Judée
Phenicie
Arabie Petrée
M. Rouge
Lac Maris
Bouches du Nil
Thebes ou Diospolis
Hammon
Cilicie
Pamphilie
Licie
Carie
Lidie
Asie
Misie
Troade
Phrigie
Olimpe Mont
Abidos
Troie
Antandre
Pergame
Phocie
Smirne
Ionie
Ephese
Meandre Fl.
Milet
Halicarnasse
Myre
Attalie
Eliopolis
Nicopolis
Seleucie
Daphne
Orthosie
Antioche
Sidon
Tyr
Samarie
Jerusalem
Gaza
Rome
Ostie
Samnites
Teracine
Capoue
Naples
Salerne
Partenope I.
Capree I.
Lametie
Calabre
Vulcanies I.
Reggio
Brinde
Hidronte
Epidaure
Tessalonique
Dirachium
Apollonie
Aulon
Chanie
Butroton
Epire
Tessalie
Larisse
Nicopolis
Ambracie
Locrie
Phoside
Boetie
Thebes
Athenes
Corinthe
Argos
Patras
Napoli
Peloponese
Messene
Cythere I.
G. d'Argos
Male Pr.
Melos I.
Andros I.
Samos I.
Icare I.
Chio I.
Sciros I.
Lemnos I.
Samotrace
Cassandrie
Cefalonie I.
Zacinthe I.
Eryx
Agosta
Lilibée
Acragas
Syracuse V. P.
Pachin Pr.
Cosyre I.
Ethuse I.
Malte ou Melite I.
Lonpaduze I.
des Troyens
des Egyptiens
Telemaque perdit son Vaisseau
Zeta
Tripolis
Seggera
Pirgos
Hippi
Zanara
Antomalex
Echinus
Cyrene
Ptolomais
Dioscoron
Alo
Pharos I.
Memphis
Oasis
Acoris
Pharan
Salmone
Ida M.
Carpathe I.
Astiphale I.
Cos I.
Sporades I.
Pathmos I.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0025913

